





L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES,

OU

Examen critique des principales Opinions, Cérémonies & Institutions religieuses & politiques des différens Peuples de la Terre.

Par feu M. BOULANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus & quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit atque annectit futuras.

CICERO *De Offic. Lib. I. C. 4.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXVI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

EXTRAIT

d'une Lettre écrite à l'Editeur ſur la vie & les Ouvrages de Mr. BOULANGER.

NICOLAS-ANTOINE BOULANGER nâquit à Paris d'une famille honnête le 11 Novembre 1722 : il fit ſes humanités au College de Beauvais : il montra ſi peu d'aptitude pour les Lettres, que Mr. l'Abbé Crevier ſon Profeſſeur de Rhétorique avoit peine à croire que cet homme qui ſe diſtingua enſuite par ſa pénétration & ſes connoiſſances ſous le nom de Boulanger, fût le même que celui qu'il avoit eu pour diſciple. Ces exemples d'enfans rendus ineptes entre les mains des Pédans qui les abrutiſſent en dépit de la nature la plus heureuſe, ne ſont pas rares; cependant ils ſurprennent toujours.

En 1739 il s'appliqua aux mathématiques & à l'architecture, & ce ne fut pas ſans ſuccès; c'eſt-à-dire, qu'avec les connoiſſances propres à ces deux genres d'étude il puiſa dans le premier un eſprit net & juſte, & dans l'autre un goût ſimple & grand.

Il accompagna M. le Baron de Thiers à l'armée, en qualité de ſon Ingénieur particulier, fonction qu'il exerça pen-

dant les années 1743 & 1744 jusqu'au siege de Fribourg : il entra dans les Ponts & Chaussées en 1745 & fut envoyé dans la Champagne, la Lorraine & la Bourgogne, pour y exécuter différens ouvrages publics. Il construisit le Pont de Vaucouleurs sur le passage de la France en Lorraine: il fut interrompu dans la conduite de celui de Foulain près de Langres par une maladie grave qui le relégua & le retint, une saison entiere, à Châlons sur Marne. Il est impossible que le séjour habituel des champs, le spectacle assidu de la nature, la vue des montagnes, des rivieres & des forêts, l'empire absolu sur un nombreux attelier, la conduite de grands travaux n'élevent une ame bien faite & ne l'étendent. Mais combien de fois n'ai-je pas vu la sienne pénétrée de compassion pour le sort de ces malheureux qu'on arrache à leur chaume & qu'on appelle de plusieurs lieues à la ronde à la construction des routes, sans leur fournir seulement le pain dont ils manquent, & sans donner du foin & de la paille à leurs animaux dont on dispose! Il ne parloit jamais de cette inhumanité, si contraire au caractere d'un Gouvernement doux & d'une Nation bienfaisante, sans déceler

une indignation amere & profonde.

Il ſortit de Châlons pour venir à Paris aſſurer dans le ſein de ſa famille ſa guériſon & ſa convaleſcence. Ses ſupérieurs dans les Ponts & Chauſſées, convaincus de ſes talens & ſatisfaits de ſa conduite, l'employerent en Touraine aux mêmes opérations qu'il avoit dirigées en d'autres Provinces. Partout il fit voir qu'il étoit poſſible de concilier les intérêts particuliers avec ceux de la choſe publique : il étoit bien loin de ſervir les petites haines d'un homme puiſſant, en coupant les jardins d'un pauvre payſan par un grand chemin qui pouvoit être conduit ſans cauſer de dommage.

On ſçait que le Corps des Ponts & Chauſſées eſt diſtribué par Généralités : il entra dans celle de Paris en 1751 : il avoit obtenu le grade de ſous-Ingénieur en 1749 : en 1755 il fut employé ſur la route d'Orléans ; mais des travaux au deſſus de ſes forces & des études continuées au milieu de ces travaux avoient épuiſé ſa ſanté naturellement foible, & il fut obligé de ſolliciter ſa retraite des Ponts & Chauſſées en 1758 : on la lui accorda avec un brevet d'Ingénieur, diſtinction qu'il méritoit bien

& qui, je crois, n'avoit point encore été accordée. Il ſentit alors que ſa fin approchoit, & en effet elle ne tarda pas à arriver: il mourut le 16 Septembre 1759.

J'ai été intimement lié avec lui. Il étoit d'une figure peu avantageuſe; ſa tête applatie, plus large que longue, ſa bouche très-ouverte, ſon nez court & écraſé, le bas de ſon menton étroit & ſaillant, lui donnoient avec Socrate, tel que quelques pierres antiques nous le montrent, une reſſemblance qui me frappe encore. Il étoit maigre, ſes jambes grêles le faiſoient paroître plus grand qu'il ne l'étoit en effet: il avoit de la vivacité dans les yeux: ſérieux en ſociété, gai avec ſes amis: il ſe plaiſoit aux entretiens de philoſophie, d'hiſtoire & d'érudition. Son eſprit s'étoit tout-à-fait tourné de ce côté: il étoit ſimple de caractere, & de mœurs très-innocentes: doux quoique vif, & peu contrediſant, quoiqu'infiniment inſtruit. Je n'ai guere vu d'homme qui rentrât plus ſubitement en lui-même lorſqu'il étoit frappé de quelque idée nouvelle, ſoit qu'elle lui vint, ou qu'un autre la lui offrît: le changement qui ſe faiſoit alors dans ſes yeux étoit ſi marqué qu'on eût dit que ſon ame le quit-

toit pour ſe cacher en un repli de ſon cerveau. Une imagination forte jointe à des connoiſſances étendues & diverſes & à une ſubtilité peu commune, lui indiquoit des liaiſons fines & des points d'analogie entre les objets les plus éloignés. Les dernieres années de ſa vie furent laborieuſes, contemplatives & retirées. Quelquefois je le comparois à cet inſecte ſolitaire & couvert d'yeux qui tire de ſes inteſtins une ſoie qu'il parvient à attacher d'un point du plus vaſte appartement à un autre point éloigné, & qui ſe ſervant de ce premier fil pour baſe de ſon merveilleux & ſubtil ouvrage, jette à droite & à gauche une infinité d'autres fils & finit par occuper tout l'eſpace environnant de ſa toile; & cette comparaiſon ne l'offenſoit point. C'eſt dans l'intervalle du monde ancien au monde nouveau que notre philoſophe tendoit des fils: il cherchoit à remonter de l'état actuel des choſes à ce qu'elles avoient été dans les temps les plus reculés.

Si jamais homme a montré dans ſa marche les vrais caracteres du génie, c'eſt celui-ci. Au milieu d'une perſécution domeſtique qui a commencé avec ſa vie & qui n'a ceſſé qu'avec elle; au

milieu des diſtractions les plus réitérées & des occupations les plus pénibles, il parcourut une carriere immenſe. Quand on feuillette ſes ouvrages on croiroit qu'il a vécu plus d'un ſiecle; cependant il n'a vu, lu, regardé, réfléchi, médité, écrit, vécu qu'un moment: c'eſt qu'on peut dire de lui ce qu'Homere a dit des chevaux des Dieux: autant l'œil découvre au loin d'eſpace dans les cieux, autant les céleſtes courſiers en franchiſſent d'un ſaut.

Après de mauvaiſes études ébauchées dans des écoles publiques, il fut jetté ſur les grands chemins: ce fut-là qu'il conſuma ſon temps, ſa ſanté & ſa vie à conduire des rivieres, à couper des montagnes & à exécuter ces grandes routes qui font de la France un Royaume unique & qui caractériſent à jamais le Regne de Louis XV.

Ce fut auſſi là que ſe développa le germe précieux qu'il portoit en lui: il vit la multitude de ſubſtances diverſes que la terre recele dans ſon ſein & qui atteſtent ſon ancienneté & la ſuite innombrable de ſes révolutions ſous l'aſtre qui l'éclaire; les climats changés, & les contrées qu'un ſoleil perpendiculaire brûloit autrefois, maintenant effleurées de ſes rayons obliques & pas-

ſagers & chargées de glaces éternelles: il ramaſſa du bois, des pierres, des coquilles: il vit dans nos carrieres l'empreinte des plantes qui naiſſent ſur la côte de l'Inde; la charrue retourner dans nos champs des êtres dont les analogues ſont cachés dans l'abîme des mers; l'homme couché au Nord ſur les os de l'éléphant & ſe promenant ici ſur la demeure des baleines: il vit la nourriture d'un monde préſent croiſſant ſur la ſurface de cent mondes paſſés: il conſidéra l'ordre que les couches de la terre gardoient entr'elles: ordre tantôt ſi régulier, tantôt ſi troublé, qu'ici le globe tout neuf ſemble ſortir des mains du grand ouvrier; là n'offrir qu'un cahos ancien qui cherche à ſe débrouiller; ailleurs que les ruines d'un vaſte édifice renverſé, reconſtruit & renverſé derechef, ſans qu'à travers tant de bouleverſemens ſucceſſifs l'imagination même puiſſe remonter au premier.

Voilà ce qui donna lieu à ſes premieres penſées. Après avoir conſidéré de toutes parts les traces du malheur de la terre, il en chercha l'influence ſur ſes vieux habitans; delà ſes conjectures ſur les ſociétés, les gouverne-

mens & les religions. Mais il s'agissoit de vérifier ces conjectures en les comparant avec la tradition & les histoires, & il dit: j'ai vu, j'ai cherché à deviner; voyons maintenant ce qu'on a dit & ce qui est. Alors il porta les mains sur les auteurs Latins, & il s'apperçut qu'il ne sçavoit pas le Latin: il l'apprit donc; mais il s'en manqua de beaucoup qu'il en pût tirer les éclaircissemens qui lui étoient nécessaires: il trouva les Latins trop ignorans & trop jeunes.

Il se proposa d'interroger les Grecs. Il apprit leur langue & en eut bientôt dévoré les poëtes, les philosophes & les historiens; mais il ne rencontra dans les Grecs que fictions, mensonges & vanité, un peuple défigurant tout pour s'approprier tout; des enfans qui se repaissoient de contes merveilleux où une petite circonstance historique, une lueur de vérité alloit se perdre dans des ténebres épaisses; partout, de quoi inspirer le poëte, le peintre & le statuaire, & de quoi desespérer le philosophe. Il ne douta pas qu'il n'y eût des récits plus antérieurs & plus simples, & il se précipita courageusement dans l'étude des langues Hébraïques, Siriaques, Chaldéennes & Arabes tant an-

ciennes que modernes. Quel travail! quelle opiniâtreté! voilà les connoissances qu'il avoit acquises lorsqu'il se promit de débrouiller la Mythologie.

Je lui ai entendu dire plusieurs fois que les systêmes de nos Erudits étoient tous vrais & qu'il ne leur avoit manqué que plus d'étude & plus d'attention pour voir qu'ils étoient d'accord & se donner la main.

Il regardoit le gouvernement Sacerdotal & Théocratique comme le plus ancien connu: il inclinoit à croire que les sauvages descendoient de familles errantes que la terreur des premiers grands événemens avoient confinées dans les forêts où ils avoient perdu les idées de police, comme nous les voyons s'affoiblir dans nos Cénobites à qui il ne faudroit qu'un peu plus de solitude pour être métamorphosés en sauvages.

Il disoit que si la philosophie avoit trouvé tant d'obstacles parmi nous, c'étoit qu'on avoit commencé par où il auroit fallu finir, par des maximes abstraites, des raisonnemens généraux, des réflexions subtiles qui ont révolté par leur étrangeté & leur hardiesse & qu'on auroit admises sans peine si elles avoient été précédées de l'histoire des faits.

Il lisoit & étudioit partout : je l'ai moi-même rencontré sur les grandes routes avec un auteur Rabinique à la main.

Ses liaisons se bornoient à quelques gens de lettres & à un petit nombre de personnes du monde. Il étoit attaqué d'une maladie bisarre qui se portoit sur toutes les parties de son corps, à la tête, aux yeux, à la poitrine, à l'estomac, aux entrailles, & qui s'irritoit également par les remedes opposés. Il étoit allé passer quelque temps à la campagne chez un honnête & célebre philosophe alors persécuté : son état étoit déja très-fâcheux : il sentit qu'il empiroit & se hâta de revenir à Paris dans la maison paternelle où il mourut peu de semaines après son retour.

A juger des progrès surprenans qu'il avoit faits dans les langues anciennes & modernes, dans l'histoire de la nature, celle des hommes, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs usages, la philosophie, & le peu de temps qu'il avoit pu donner à l'étude, il eût été nommé parmi les plus sçavans hommes de l'Europe, si la nature lui avoit accordé les années qu'elle accorde ordinairement à ses enfans. Mais consolons nous : si une mort prématurée l'a

ravi aux lettres & à la philoſophie qui l'honoroit, elle l'a ravi auſſi à la fureur des intolérans qui l'attendoit: l'imprudence qu'il avoit eue de répandre quelques exemplaires manuſcrits de ſon *Deſpotiſme Oriental* auroit infailliblement diſpoſé du repos de ſes jours, & nous aurions vu l'ami de l'homme & de la vérité fuyant de contrée en contrée devant les prêtres du menſonge à qui il ne reſte qu'à frémir de rage autour de ſa tombe.

Il a écrit dans ſa jeuneſſe une vie d'Alexandre qui n'a point été imprimée.

Il a laiſſé en manuſcrit un dictionnaire conſidérable qu'on pourroit regarder comme une concordance des langues anciennes & modernes fondée ſur l'analogie des mots ſimples & composés de ces langues, ſans en excepter la langue Françoiſe ; cet ouvrage eſt en 3 volumes in Folio.

On a publié il y a quelques années ſon Traité du *Deſpotiſme Oriental*; c'étoit le dernier Chapitre de l'Ouvrage que l'on donne ici ſous le titre de l'*Antiquité dévoilée par ſes uſages*, qu'il en détacha lui-même pour en faire un Ouvrage à part. Il n'a manqué au *Deſpotiſme Oriental*, pour être une des plus belles productions de l'eſprit humain, qu'une

forme plus concise & moins dogmatique, forme qu'il convient d'affecter toutes les fois que l'objet n'est pas démontrable : il faut alors plus compter sur l'imagination du lecteur que sur la solidité des preuves, donner peu à lire & laisser beaucoup à penser.

Outre les dissertations sur Esope, sur St. Pierre, sur Enoch, il en a composé deux autres sur St. Roch & Ste. Genevieve qui se sont égarées.

J'ai encore vu de lui une *Histoire naturelle du cours de la Marne & une Histoire naturelle du cours de la Loire*, avec figures. Ces deux morceaux sont apparemment dans le cabinet de quelque curieux qui n'en privera pas le public.

Il a aussi fait graver une Mappemonde relative aux sinuosités des continens, aux angles alternatifs des montagnes & des rivieres. Le globe terrestre y est divisé en deux hémispheres : les eaux occupent l'un en entier ; les continens occupent tout l'autre ; & par une singularité remarquable il se trouve que le méridien du continent général passe par Paris.

Il a fourni à l'Encyclopédie les articles *Déluge*, *Corvée*, & *Société*.

TABLE DES ARTICLES.

TOME PREMIER.

Fin de la Table.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

AVANT-PROPOS.

ON ne peut lire l'hiſtoire des anciens peuples & de ceux que les découvertes des ſiecles modernes nous ont fait connoître, ſans remarquer que preſque toutes les nations de la terre ont eu & ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens arrivés autrefois dans la nature. Les unes nous parlent d'inondations & de déluges qui ont ſubmergé le genre humain; d'autres nous parlent d'incendies qui l'ont dévoré; pluſieurs nous retracent des révolutions dans le ſoleil même, dans les planetes, & dans toute l'étendue des cieux; preſque toutes ces traditions nous ſont en-

trevoir & ſoupçonner qu'il fut un temps où la face actuelle des choſes a été très différente de ce qu'elle eſt depuis tous les ſiecles connus, & que ces révolutions phyſiques ont donné lieu à des renouvellemens dans les ſociétés humaines.

Ces traditions ſont ordinairement peu détaillées & très confuſes; quelquefois elles ſont viſiblement fabuleuſes, ou du moins noyées dans des fables qui en défigurent la vérité. Preſque toutes ſont en contradiction pour les dates; il ſemble que les différens peuples n'ont déterminé ces dates qu'à leur fantaiſie, & que par une ſuite de leur ignorance ou par un effet de leur vanité, ils ſont plongés plus ou moins dans la profondeur des tems.

L'importance de ces traditions & des conſéquences qu'elles préſentent exige que, ſans nous effrayer des ténebres qui les enveloppent, nous portions ſur elles nos premiers regards. S'il eſt arrivé des révolutions générales dans la nature, s'il s'eſt fait dans un certain tems un renouvellement des ſociétés, c'eſt juſques-là ſans doute que doit remonter l'étude de l'Antiquité. En effet les ſociétés préſentes ne peuvent dater

que de ces inſtans ; & cet ouvrage devant ſervir d'introduction à l'hiſtoire de l'homme en ſociété, il convient de commencer par examiner les faits à la ſuite deſquels on dit que le genre humain détruit s'eſt renouvellé, & a repeuplé une terre nouvelle. L'époque de ces faits, s'ils ſont vrais, doit être l'époque particuliere des uſages & des loix de la ſociété rétablie, ainſi que de l'hiſtoire des nations ; depuis cette renaiſſance elles n'ont plus ceſſé de s'engendrer les unes des autres, & de ſe ſuccéder juſqu'à nous.

L'éloignement des temps en rendant ces traditions obſcures les a rendues auſſi très indifférentes à la plûpart des hommes ; on eſt même parvenu à mettre en problême non-ſeulement la vérité, mais encore la poſſibilité de ces révolutions. Quoi ! vous croyez au déluge ? s'écrie-t-on aujourd'hui dans un certain monde, & ce monde eſt très nombreux. Cette eſpece de dogme hiſtorique ne ſe ſoutient plus que chez le peuple aveuglément ſoumis aux traditions de ſes peres, & chez quelques phyſiciens accoutumés à lire dans la nature même l'hiſtoire de la nature. La phyſique, comme l'a prévu Mr. de Fontenel-

le, eſt devenue pour ces derniers une ſorte de théologie.

Que l'on ne confonde pourtant pas le phyſicien avec le peuple. Le peuple croit, le phyſicien ſait. Il eſt réſervé à la phyſique de faire le tableau des révolutions de la terre, dont elle trouve des veſtiges en tous lieux, & de conſigner ſes obſervations dans les archives des ſciences; elle pourra ſe ſervir des monumens naturels pour vérifier & pour corriger les traditions hiſtoriques; & quelquefois elle emploiera ces traditions pour éclaircir les monumens naturels: c'eſt l'unique moyen de trouver la chaîne qui les lie, & de joindre des connaiſſances préciſes à la certitude générale des faits. Ce ſera encore à la phyſique à chercher quelles ont du être les ſuites naturelles de ces révolutions à l'égard de la terre & de toutes les créatures qui l'habitent; cette recherche lui ſera plus facile & plus utile que celle des cauſes qui ſont peut-être deſtinées à être éternellement cachées à nos yeux.

Nous nous bornerons à chercher quelles ont été les ſuites morales de ces révolutions, c'eſt-à-dire, les impreſſions qu'elles ont pu faire ſur des êtres ſenſi-

bles & pensans. De quelque nature qu'aient été ces impressions, elles ont du nécessairement influer sur la conduite des hommes, sur leurs idées, sur les démarches des sociétés renouvellées, & même sur celles de toutes les sociétés qui par la suite sont dérivées des premieres. Cette carriere nouvelle, peu éclairée par les monumens historiques, demande de grandes précautions pour ne point s'égarer; nous ne marcherons donc pour-ainsi-dire qu'en tâtonnant & pied à pied, jusqu'à ce que nous trouvions des faits assez lumineux pour nous diriger & nous conduire. Nous pourrions, il est vrai, consulter d'abord les traditions; mais elles sont souvent obscures & contradictoires: nous pourrions aussi interroger une conscience commune qui nous diroit que l'homme a eu peur, & il seroit difficile de n'en point convenir; mais cette conscience commune ne suffit point toute seule pour nous apprendre les suites de cette peur, il faut y joindre des faits; des observations exactement suivies & multipliées nous ont fait connoître & démêler les monumens réels & authentiques des révolutions de la terre, qui jusqu'à nous n'avoient été connus que par

des traditions ou obſcures, ou corrompues, ou conteſtées. Le phyſicien a cru à ces monumens parce qu'il n'a pu ſe refuſer à leur témoignage, mais s'il a admis avec le peuple la vérité des révolutions de la terre, il s'en eſt quelquefois formé des images très différentes ; & le philoſophe en a tiré des conſéquences auxquelles ni l'un ni l'autre n'avoient jamais ſongé.

La partie la plus utile de l'hiſtoire n'eſt point la connoiſſance aride des uſages & des faits ; c'eſt celle qui nous montre l'eſprit qui a fait établir ces uſages & les cauſes qui ont amené les événemens. Tous les uſages ont des motifs, & ces motifs ſont puiſés ou dans de ſimples opinions, ou dans des faits ; ces opinions elles-mêmes ont eu des faits pour principes & pour cauſes. S'il paroît quelquefois dans la conduite des hommes qu'ils ont des uſages ſans motifs, c'eſt que ces motifs ont été oubliés & que ces uſages ſe ſont tellement défigurés que, n'ayant plus conſervé d'analogie avec leurs motifs, ceux-ci s'en ſont peu à peu détachés, ſoit pour ſe perdre tout-à-fait, ſoit pour ſe conſerver par d'autres canaux. Chaque uſage a donc ſon hiſtoire particuliere, ou au

moins sa fable ; chaque usage appartient & remonte à un fait particulier ; peut-être même y a-t-il encore un lien secret & commun qui lie la masse générale de tous les usages avec celle de tous les faits. L'histoire des usages & de leur esprit ne seroit ainsi qu'une nouvelle maniere de faire l'histoire des hommes.

La difficulté de cette maniere d'écrire l'histoire se fait assez connoître par le défaut de tentatives. Nul auteur n'a encore cherché l'histoire du genre humain dans l'esprit des établissemens qu'il a faits dans tous les âges ; les uns n'y ont pas même pensé, les autres ont sans doute été effrayés par l'idée seule d'une telle entreprise ; tout y est immense : vu dans sa généralité, l'esprit ne peut l'embrasser ; vu dans les détails, chacun d'eux présente des difficultés dont quelques-unes sont insurmontables. D'ailleurs par où commencer ? Les usages sont innombrables, ils sont diversifiés à l'infini, quel sera le premier ? Peut-on le prendre indifférement dans la foule, ou bien en est-il un qui conduise naturellement à d'autres, & qui soit comme le tronc d'où se sont distribuées sur la surface de la terre les bran-

ches des uſages domeſtiques, les branches & les rameaux des uſages civils & politiques, enfin celles des uſages religieux? S'il en eſt un de cette eſpece, quel eſt-il? & où le trouver? quel eſt l'événement qui a fait naître cet uſage?

Il faut donc prendre un fait dans les traditions des hommes, dont la vérité ſoit univerſellement reconnue; quel eſt-il? Je n'en vois point dont les monumens ſoient plus généralement atteſtés que ceux qui nous ont tranſmis cette fameuſe révolution phyſique qui a, dit-on, changé autrefois la face de notre globe, & qui a donné lieu à un renouvellement total de la ſociété humaine: en un mot le déluge me paroît la véritable époque de l'hiſtoire des nations? Non-ſeulement la tradition qui nous a tranſmis ce fait eſt la plus ancienne de toutes, mais encore elle eſt claire & intelligible; elle nous préſente un fait qui peut ſe juſtifier & ſe confirmer 1°. par l'univerſalité des ſuffrages, puiſque la tradition de ce fait ſe trouve dans toutes les langues & dans toutes les contrées du monde; 2°. par le progrès ſenſible des nations & la perfection ſucceſſive de tous les différens arts; quoique l'hiſtoire ne puiſſe atteindre aux pre-

premiers tems, elle nous montre, sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espece d'enfance ; ces nations croissent & se fortifient peu à peu, & soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a fait remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions ; il les a vus gravés partout en caracteres ineffaçables ; s'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés & déplacés ; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes aujourd'hui les plus éloignées de la mer ; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre ; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse ; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite des ossemens & des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa surface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la nature, forcent le physicien de reconnoître que toute la surface de notre globe a changé ; qu'elle a eu d'autres mers, d'autres continens, une au-

tre géographie, & que le terrein solide que nous occupons aujourd'hui a été autrefois le séjour de l'océan. Douter de la réalité de ces faits, ce serait démentir la nature qui a dressé elle-même en tous lieux des monumens qui les attestent. Ainsi la révolution qui a submergé une portion de notre globe pour en mettre une autre à découvert, ou ce que l'on a nommé le déluge universel, est un fait que l'on ne peut récuser, & que l'on seroit forcé de croire quand même les traditions ne nous en auroient point parlé.

A la suite de cet événement, les traditions de l'âge d'or & du regne des Dieux paroissent encore plus bizarres; comment trouver leurs rapports & leur liaison avec des révolutions qui n'ont du faire de la terre qu'un séjour de douleur & de misere? Il faudroit pouvoir se former quelques idées précises de cet âge & de ce regne, sur lesquels nous n'avons que des idées vagues & confuses; mais où sont les monumens qui peuvent fixer nos idées à cet égard? Qu'est-ce qui peut nous y conduire? C'est l'homme échappé aux révolutions de la terre qu'il faut nécessairement consulter; c'est dans ses dispositions qu'il

faut chercher la source de sa conduite que ces traditions nous transmettent.

L'effet que le tableau de la terre bouleversée doit produire naturellement sur des êtres sensibles & pensans qui le considerent, c'est de ramener leur esprit sur l'homme qui alors habitoit cette terre ; c'est de leur faire chercher cet être malheureux parmi les débris du monde ; c'est de les intéresser à son sort infortuné ; ils y sont d'autant plus forcés que c'est de cet homme malheureux que descendent les races actuelles si multipliées, si tranquilles & si heureuses, lorsqu'on les compare à lui.

L'instant de ces anciennes révolutions est en effet l'instant précis où l'on doit remonter pour parvenir à la naissance de nos sociétés actuelles ; ce n'est pas qu'au-delà il n'y en ait eu encore d'autres, mais elles ont été détruites & dissoutes par ces subversions ; il s'en est ensuite reformé de nouvelles dont les autres sont issues, & ces nouvelles sociétés tirent toutes leur origine du petit nombre de malheureux qui ont eu le triste avantage de survivre à l'ancien genre humain, & aux grands changemens arrivés dans la nature. Voilà donc cet homme qu'il faut consulter sur l'ori-

gine des ſociétés préſentes, c'eſt l'homme échapé aux malheurs du monde. En vain vaudroit-on remonter plus haut & chercher un autre homme; les révolutions phyſiques de la terre ont mis entre l'ancien & le nouveau genre humain un mur impénétrable; l'homme qui a précédé ces révolutions, tel qu'il ait été, n'eſt plus pour nous un être hiſtorique dont la poſition puiſſe nous être connue; c'eſt un être abſtrait & auſſi métaphyſique que s'il n'eût jamais exiſté.

D'ailleurs cet homme primitif, quel qu'ait pu être ſon caractere, a du eſſentiellement différer du ſecond dans ſes principes & dans ſa conduite. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on regarde de près l'homme échappé aux malheurs du monde, & l'on ſentira que cet homme ne peut point avoir reſſemblé au premier; il ne peut point avoir été un homme ordinaire; pour lui reſſembler il eut fallu que le premier ſe fût trouvé dans une poſition auſſi extraordinaire que la ſienne. On verra que cette poſition a créé pour-ainſi-dire un eſprit humain ſingulier & nouveau, & que l'affreux ſpectacle d'un monde détruit a fait ſur l'homme des impreſſions ſi étranges & ſi profondes, qu'il en eſt néceſſai-

rement résulté des principes nouveaux qui ont influé sur sa conduite & sur celle de sa postérité, pendant un grand nombre de siecles.

N'est-ce pas une chose bien étonnante que l'indifférence extrême qu'ont eu tous les écrivains pour cet homme échappé aux malheurs du monde? Loin de le chercher & de le regarder, à peine s'en sont-ils occupés. Le déluge même, cette catastrophe si remarquable de notre planete, n'est sous leur plume qu'un fait isolé, aussitôt oublié que raconté; une inondation du Tibre affecte plus les Romains dans Tite-Live, que le déluge n'affecte le genre humain dans leurs histoires. Ces écrivains ont-ils donc pensé que l'homme dans ces temps malheureux n'ait été qu'un animal stupide, ou que, semblable à un rocher insensible, il n'ait point gémi des coups qui le frappoient? Quoi! le séjour de l'homme, la terre entiere sera détruite, le genre humain sera exterminé, & l'homme qui survivra à un événement si effroyable le verra avec indifférence & avec insensibilité! Son caractere n'en sera point changé, & sa conduite ne cessera point d'être la même; il retournera à son ancien genre de

vie; il cultivera la terre aussi tranquillement qu'auparavant; il rebâtira ses villes avec intrépidité & même avec audace! Non, jamais cela n'a du & n'a pu être ainsi; ceux qui ont écrit l'histoire sur ce principe ne nous ont donné qu'un Roman insensé & dépourvu de vraisemblance.

Pour moi, j'ai vu écrit dans la nature que l'homme a été vivement affecté & profondément pénétré de ses malheurs; j'ai vu qu'il a tremblé; j'ai vu qu'il est devenu triste, mélancolique & religieux à l'excès; j'ai vu qu'il a conçu un dégoût total pour cette terre malheureuse; j'ai encore lu dans ce livre que toutes les premieres démarches de l'homme ont été réglées par ces différentes affections de son ame, que tout ce qui est arrivé par la suite des siecles dans le monde moral, religieux & politique, n'a été que la suite de ces démarches primitives; enfin j'ai reconnu que cette premiere position de l'homme qui a renouvellé les sociétés, est la vraie porte de notre histoire, & la clef de toutes les énigmes que les usages & les traditions nous proposent.

C'est donc par le déluge que l'on doit commencer l'histoire des sociétés & des

nations préſentes. S'il y a eu des religions fauſſes & nuiſibles, c'eſt au déluge que je remonterai pour en trouver la ſource; s'il y a eu des doctrines ennemies de la ſociété, j'en verrai les principes dans les ſuites du déluge; s'il y a eu des légiſlations vicieuſes & une infinité de mauvais gouvernemens, ce ne ſera que le déluge que j'en accuſerai; ſi une foule d'uſages, de cérémonies, de coutumes & de préjugés bizarres ſe ſont introduits chez les hommes & ſe ſont répandus ſur la terre, c'eſt au déluge que je les attribuerai; en un mot, le déluge eſt le principe de tout ce qui a fait en divers ſiecles la honte & le malheur des nations: *hinc prima mali labes*. La crainte, qui s'empara pour lors du cœur de l'homme, l'empêcha de découvrir & de ſuivre les vrais moyens de rétablir la ſociété détruite. Son premier pas fut un faux pas; ſa premiere maxime fut une erreur; & ne ceſſant d'agir enſuite conſéquemment à ſon début, il n'a point ceſſé de s'égarer. Ne croyons cependant pas être en droit d'accuſer l'homme & de le reprendre avec aigreur. Il n'a fait qu'une ſeule faute, toutes ſes erreurs remontent à une erreur primitive qui étoit bien pardonna-

ble. En effet qui n'eût été ſaiſi de crainte dans la poſition de l'homme accablé pour-ainſi-dire ſous les ruines de l'univers? Le déluge qui a été le tombeau de tant de nations a été également le tombeau de la raiſon & de la philoſophie, le tombeau des arts, des ſciences, des légiſlations; il a fallu une longue ſuite de ſiecles heureux & paiſibles pour les faire reparoître; & ces choſes ſont encore foibles & peu aſſurées. Le temps a réparé les deſordres phyſiques que le déluge a produits ſur la terre, mais il n'a pu encore réparer les deſordres moraux que cet événement terrible a produits dans l'eſprit humain; nos peres nous ont appris à trembler d'une cataſtrophe arrivée depuis des milliers d'années, & nos inſtitutions religieuſes & politiques ſe ſentent encore des impreſſions que la terreur a faite alors ſur le genre humain.

L'hiſtoire de l'homme, préſentée ſous un point de vue général, ſe partage donc naturellement en deux portions: l'une voilée par la nuit des temps contient les premiers pas des ſociétés naiſſantes; l'autre plus connue & plus lumineuſe montre à découvert ces ſociétés toutes formées. La premiere partie doit être

la plus instructive & la plus intéressante, elle seule renferme les principes & les causes; la seconde ne contient que leurs suites ou leurs effets. C'est dans la premiere qu'on verroit, par exemple, (si on pouvoit la pénétrer) l'origine très ignoré du grand empire des Assyriens, & surtout de ce royaume d'Egypte dont nos histoires ne nous montrent distinctement que les dernieres dynasties. Nous ne connoissons par elles que leur décadence & leur destruction; c'est l'autre partie de leur histoire qui nous montreroit leurs premiers principes & les dégrés par lesquels ces énormes puissances se sont élevées sur la terre.

La monarchie des Perses (fondée par Cyrus 538 ans avant notre Ere Chrétienne, & renversée par Alexandre 330 ans avant cette même Ere) est la premiere des monarchies dont l'histoire puisse embrasser le commencement & la fin, encore ne peut on pas dire que l'histoire nous fasse connoître par-là l'origine des monarchies; celle des Perses n'a point inventé de nouveaux moyens pour conduire les hommes, elle a trouvé une société déja toute formée, & pour la maintenir elle n'a fait qu'adopter le systême politique des Assy-

riens. Toutes les monarchies que les siecles suivans ont vu naître, n'ont fait de même que se copier les unes les autres; elles se ressemblent toutes, & ne different que par leurs noms. L'histoire de la premiere & de la plus ancienne seroit donc l'histoire de toutes les autres; si elle étoit connue, elle auroit l'avantage inestimable de pouvoir nous rendre raison des loix, des principes & des usages qu'elle a établis; ils ont été suivis ensuite par les autres monarchies qui les ayant adoptés, moins par réflexion que par habitude, ne peuvent plus nous en expliquer ni les motifs ni les vues.

L'état actuel de la terre nous présente des empires plus ou moins absolus, des républiques de différente nature, des nations civilisées, des peuples barbares, des hordes de sauvages. Depuis environ trois mille ans la terre n'offre pour-ainsi-dire que le même tableau; on pourroit en quelque façon avancer que depuis tant de siecles il n'est rien arrivé de nouveau dans le monde. En effet les détails dont l'histoire s'est remplie ne sont que des répétitions ou des transports de scene: quelques nations ont changé, à la vérité, mais l'état du

genre humain eſt toujours à peu près le même ; ainſi ce qu'on appelle *l'hiſtoire* n'en eſt que la partie la plus ingrate, la plus uniforme & la plus inutile, quoiqu'elle ſoit la plus connue. La véritable hiſtoire eſt couverte par le voile des temps.

Si l'on doit ajouter foi aux traditions, il s'en faut de beaucoup que dans les ſiecles antérieurs à ces trois mille ans on ait vu régner ſur la terre une ſemblable uniformité ; mais ces traditions nous rapportent des choſes ſi étranges qu'on n'en a point pu profiter pour écrire l'hiſtoire, & que même les écrivains les plus graves ont cru devoir les rejetter entiérement. Au-delà du regne des Rois ces traditions placent un regne de Héros & de Demi-Dieux ; par-delà encore elles placent le merveilleux regne des Dieux, & les fables de l'âge d'or. Toutes nous parlent auſſi de déluges, d'inondations, d'incendies qui ont changé la face de la terre, & preſque détruit le genre humain. Peut-on être ſurpris que des annales auſſi merveilleuſes aient été rejettées de preſque tous les hiſtoriens. Cependant les idées qu'elles nous préſentent ont été autrefois univerſellement admiſes ; elles ont été

révérées de tous les peuples; plusieurs les réverent encore & en font la base de leur conduite. Cette considération sembleroit exiger que le jugement qu'on en a porté eût été moins précipité; s'il ne convient pas à la raison d'adopter grossiérement des fables, elle ne doit pas non plus les mépriser tout-à-fait; d'ailleurs ces fables ou ces énigmes sont les seuls monumens qui nous restent des premiers temps; nous n'en avons point d'autres & l'on ne peut se dissimuler qu'ils sont respectables à quelques égards par leur antiquité & par leur universalité. Les anciens de qui nous tenons ces traditions que nous ne recevons plus parce que nous ne les comprenons plus, ont pu avoir des motifs de crédibilité que leur proximité des premiers âges leur donnoit & que notre éloignement nous refuse. Ils ont eu nécessairement sur bien des choses des lumieres & des instructions dont nous sommes privés; en un mot ils ont eu l'intelligence de ce qui nous paroît aujourd'hui inintelligible. Il est vraisemblable que les anciens eussent usé de quelques précautions pour nous en transmettre le sens, s'ils eussent pu prévoir que des choses simples & communes de

leur temps sembleroient un jour bizarres & extraordinaires.

Je me détermine donc à faire usage de ces traditions dédaignées ; bien plus je ne veux me servir que d'elles pour remplir les vuides de l'histoire & pour porter quelques lumieres dans les épaisses ténebres qui enveloppent encore le berceau des sociétés naissantes. Je n'ignore pas que quelques écrivains ont déja essayé de mettre en œuvre les mêmes traditions sans pouvoir y réussir. L'inutilité de leurs efforts ne prouve point l'impossibilité du succès ; on doit plutôt présumer qu'ils s'y sont mal pris, qu'ils n'ont point trouvé le vrai point de vue où ils devoient se placer : il ne suffit pas de faire d'amples commentaires de chacune de ces traditions, il faut encore étudier quelle est leur liaison, leur ordre & leur ensemble ; la difficulté est peut-être plus dans la méthode que dans la chose même.

Je sais encore que le plus grand nombre des écrivains, ayant renoncé à ces traditions, ont tenté de remonter à l'origine des sociétes par d'autres voies ; des philosophes, des méthaphysiciens, des jurisconsultes ont cru qu'au défaut de l'histoire on devoit consulter

les lumieres de la raiſon, & qu'après avoir bien médité ſur le caractere & ſur la nature de l'homme, on pouvait parvenir à deviner ſes premieres démarches. Si ceux-ci n'ont pas fait une hiſtoire vraie, ſi même quelques-uns en ont fait d'abſurdes & d'évidemment fauſſes, pluſieurs en ont fait de vraiſemblables & de poſſibles; c'eſt tout ce qu'on peut dire en leur faveur, car on pourra toujours douter qu'ils aient pu parvenir à la réalité en étudiant l'homme d'une maniere ſi abſtraite & ſi vague. Pour moi, j'ai toujours ſoupçonné qu'une connoiſſance de ce caractere général de l'humanité étoit ſuſceptible d'erreur, étoit inſuffiſante, & ne pouvoit conduire qu'à de fauſſes ſpéculations ſur l'origine des ſociétés. J'ai penſé qu'il devoit y avoir quelques circonſtances particulieres, & même un certain homme particulier qu'il faudroit d'abord découvrir par le ſecours des traditions, afin de pouvoir enſuite, aidé de la connoiſſance générale qu'on a du cœur & de l'eſprit humain, juger de ſes premieres démarches, non comme on a fait juſqu'ici d'après des circonſtances générales & indéterminées, mais d'après la poſition particuliere où cet hom-

me nous seroit montré par les traditions. Un fait & non une spéculation de métaphysique m'a toujours semblé devoir être le tribut naturel & nécessaire de l'histoire; & ce fait, comme je l'ai dit, ne peut être que le déluge.

C'est sur ce plan nouveau que j'ai fait mes recherches sur l'origine & sur l'esprit des usages: je les destine à servir d'introduction à l'histoire de l'homme en société. J'ai tâché d'y montrer les vraies sources d'où sont découlées ses erreurs tant en religion qu'en politique; j'ai fait voir que le déluge & les autres grandes révolutions physiques de notre globe, sont les véritables époques de l'histoire des nations. Dans l'ouvrage que je présente, je fournirai les preuves de cette vérité; elle ne paroîtra un paradoxe, ou un systême hazardé, qu'à ceux qui n'ont jamais su considérer le globe qu'ils habitent, ou à ceux qui ne lisent l'histoire qu'avec les yeux du préjugé. Il n'y a que les observateurs exacts de la nature qui sachent que notre globe n'est pour-ainsi-dire qu'un amas de ruines, & porte dans toutes ses parties les empreintes d'un bouleversement général: c'est à eux que j'en appelle pour ce que j'ai dit de l'étendue & de

l'univerſalité des révolutions de la terre; c'eſt à ceux qui étudient l'antiquité que je ſoumets les faits que j'ai recueillis dans le préſent ouvrage; il ſervira à remplir l'eſprit du lecteur des connoiſſances néceſſaires pour ſe faire une juſte idée des premiers âges de notre monde renouvellé. Je me flatte qu'alors il verra que le ſyſtême que j'ai ſuivi n'eſt fondé que ſur des faits.

En général on a de l'antiquité & de ſes uſages des idées ſi découſues & ſi vagues, qu'il faut néceſſairement commencer par les fixer, au moins quant aux objets eſſentiels. On eſt dans l'ignorance parfaite des impreſſions que le déluge a faites ſur ceux d'entre les hommes qui ont échappé à ce fléau redoutable; il faut donc faire connoître avant tout combien cet événement a du affecter les premieres ſociétés, & en combien de manieres il a influé ſur leur façon de penſer & d'agir: c'eſt dans ce deſſein que j'ai entrepris cet ouvrage; on y trouvera une ſuite de diſſertations dans leſquelles j'examine différens ſujets, différentes traditions & différens uſages religieux & politiques, rélatifs à notre objet. J'ai réuni toutes ces diſſertations ſous le titre commun de *L'Antiquité*

tiquité dévoilée pas ses usages. Je les partage en six livres.

Dans le premier j'examine les institutions faites par les différens peuples de la terre pour se retracer la mémoire du déluge : ce qui constitue dans l'antiquité ce qu'on peut appeller son *esprit commémoratif.*

Le second livre prouvera que toutes les fêtes & les institutions anciennes ont eu un caractere lugubre de tristesse qui perce au travers de leurs solemnités les plus gaies & les plus dissolues, c'est ce que j'appelle *l'esprit funebre.*

Dans le troisieme livre je tâche de développer les mysteres des peuples anciens, & de découvrir les vrais motifs de ces énigmes voilées aux peuples : c'est ce que j'appelle *l'esprit mystérieux ;* & je trouve que ces mysteres n'ont eu pour objet que de cacher au vulgaire des dogmes dangereux à son repos.

Dans le quatrieme livre je considere les motifs qui sont cause que les peuples ont toujours attaché des idées particulieres à tous les changemens des siecles & des périodes : c'est ce que j'appelle *l'esprit cyclique.*

Dans le cinquieme livre j'examine la nature des fêtes, des cérémonies & des

usages institués à l'occasion des années, des mois & des jours : c'est ce que j'appelle *l'esprit liturgique.*

Enfin dans le sixieme livre on trouvera le tableau des effets physiques & moraux du déluge. J'y examine les impressions que cette terrible catastrophe a faite sur les hommes, qui ont été pour eux une source d'égaremens & de maux, & qui ont influé sur toutes leurs institutions religieuses, politiques & morales.

L'on ne peut douter d'après ce qui a été dit, qu'il ne soit arrivé de grandes révolutions dans la nature ; la face de notre globe en a été totalement changée : peut-être même que celle de l'univers entier n'est plus la même qu'autrefois ; les sociétés humaines, ou les nations éteintes, divisées & détruites par ces révolutions, se sont depuis renouvellées par le moyen d'un petit nombre d'hommes, reste déplorable d'un genre humain plus ancien ; ces événemens ont été transmis d'âges en âges par une multitude de traditions ; ils ont été attestés par des histoires graves ; & l'esprit qui médite sur les faits, d'accord avec l'œil qui observe les monumens, les a reconnus pour véritables.

Les coutumes, les loix, toutes les inſtitutions des nations & les nations elles-mêmes datent de ce renouvellement, les unes immédiatement, & les autres par une gradation & une ſucceſſion de faits & de circonſtances. Depuis cet inſtant tout eſt lié & ſuivi dans l'hiſtoire des hommes, quoiqu'elle ne ſoit point toute connue; tout doit être également lié & ſuivi dans l'hiſtoire de leurs uſages & de leurs opinions.

Ces uſages ſont ſans nombre, la collection ſeule de leurs titres & de leurs noms eſt effrayante, ſi même elle n'eſt impoſſible. Ils ſont diverſifiés preſque à l'infini par des cérémonies ſubordonnées au génie inconſtant des ſiecles, & au caprice des peuples, & dirigées par des motifs tirés de mille préjugés. Très ſouvent encore ces uſages ſont tellement altérés & corrompus qu'ils ſont devenus ridicules & énigmatiques. Rien n'eſt donc plus embarraſſant que de ſe former un plan complet & régulier dans ce genre de travail, & rien n'eſt plus difficile que de trouver le vrai point de vue d'où l'on pourroit les conſidérer tous avec exactitude & avec méthode.

Il y auroit de la présomption à prétendre que nous avons pris la position la plus vraie & la plus favorable; mais puisqu'il en falloit une, nous l'avons choisie simple & naturelle rélativement à la sphere étroite de nos connoissances particulieres. Si ce n'est point la véritable, ceux qui nous suivront dans cette étude nouvelle profiteront de nos erreurs & se placeront plus avantageusement. Ce n'est cependant point sans raison & sans motifs que nous nous sommes déterminés à ouvrir cette carriere par les usages qui ont rapport aux révolutions arrivées dans la nature; les sociétés renouvellées ont pour premiere anecdote de leur histoire celle de leur renouvellement; l'histoire des usages peut donc commencer par ceux qui ont été établis pour conserver le souvenir de ce renouvellement & des révolutions qui l'ont occasionné. D'ailleurs ces usages ne peuvent être que du nombre des premieres institutions de la société; il n'est guere possible de remonter plus haut; & de plus, pourroit-on en choisir qui fussent par eux-mêmes plus intéressans, plus propres à un début, & plus capables de déterminer par la suite la marche de nos observations & de nos

recherches? Ces usages, que j'appelle *commémoratifs*, semblent en effet devoir nous procurer un grand avantage en ce qu'ils nous font connoître de quelle maniere les hommes ont été affectés de leurs malheurs & de ceux de l'univers: c'est une connoissance essentielle à acquérir si l'on veut réussir à faire l'histoire des sociétés renouvellées. Les histoires même les plus anciennes ne nous parlent point des impressions que le spectacle d'un monde détruit & bouleversé a fait sur les hommes, ces impressions sont restées ensévelies dans la nuit des tems, ainsi que les premiers pas des sociétés renaissantes. Mais ces détails ignorés ne doivent-ils point se découvrir par l'esprit des usages établis pour en conserver la mémoire? Nous allons donc examiner ces usages & nous en étudierons l'esprit dans ce premier livre, en les considérant non seulement comme les preuves morales des révolutions arrivées sur la terre, mais encore comme les monumens des impressions que ces révolutions ont faites sur les hommes.

Les usages relatifs à ces révolutions ne se présentent d'abord qu'en très petit nombre sur la scene de l'antiquité;

ce n'eſt que dans quelques fêtes que cet eſprit commémoratif ſe montre à découvert & dans ſa ſimplicité: c'eſt par l'expoſition de ces fêtes que nous commencerons. Pluſieurs peuples nous en préſentent auſſi quelques-unes dans leſquelles ce même motif s'apperçoit ou ſe fait violemment ſoupçonner : mais l'on y découvre auſſi un mélange bizarre de motifs étrangers & mythologiques.

Pour trouver le véritable objet de ces dernieres ſolemnités dont les motifs ſont compliqués, nous nous attachons à analiſer leur cérémoniel & à chercher l'eſprit de leurs uſages; & cet eſprit acheve de nous faire reconnoître l'objet que nous n'avions d'abord qu'entrevu ou ſoupçonné ; quelquefois même il nous développe encore la nature des motifs étrangers & mythologiques, & ces motifs ſe trouvent pour la plûpart n'être que des traditions du même fait, qui ont été ou corrompues par le temps, ou travesties par des allégories.

La rencontre fréquente de ces allégories nous invite ſouvent d'entrer dans les vaſtes domaines de la mythologie, dont les abords inacceſſibles ſous toute

autre face, semblent sous celle-ci se montrer d'un accès facile & même naturel. Mais nous n'usons de cette liberté qu'avec retenue; nous ne nous arrêtons qu'à quelques fables remarquables, communes à tous les peuples du monde, à quelques légeres différences près, & visiblement liées ou rélatives à notre objet: nous les considérons dans leurs ressemblances & dans leurs variétés; les diverses nuances dont ces fables sont colorées, selon le caractere & le génie des différens peuples, ne servent qu'à nous en faire mieux connoître l'esprit; nous comparons les traditions avec les traditions, les fables avec les fables, & par leurs mutuelles dépositions nous leur arrachons leur secret comme malgré elles.

Delà nous revenons aux usages. La découverte de l'esprit de ces fables & de ces allégories nous conduit vers une multitude de fêtes anciennes qui n'avoient que ces fables & allégories pour motifs vulgaires; nous en examinons de même les rites, & nous ramenons ces fêtes à la source commune lorsque l'esprit de leurs usages est le même que l'esprit de leurs motifs mythologiques. Nous ne nous sommes point dissimulé

que dans ce genre de travail il falloit se tenir en garde contre l'imagination & les illusions ; nous n'avons donc marché qu'avec précaution ; mais nous nous sommes crus suffisamment assurés lorsque nous avons apperçu dans les fêtes dont les motifs dépendent de la fable, les mêmes usages qu'on trouve ailleurs dans les fêtes nuement & simplement motivées sur les révolutions arrivées au monde.

Il est encore une autre sorte d'antiquité que nous avons consultée, ce sont les usages des peuples que les voyages des derniers siecles nous ont fait connoître en Afrique, en Amérique & dans les extrémités de l'Asie. La distance des climats doit nous tenir lieu à leur égard de la distance des temps, & l'attachement religieux qu'on a remarqué chez la plûpart d'entre eux pour les usages de leurs Ancêtres, permet d'ailleurs de les regarder comme une antiquité vivante & toujours subsistante. Les Chinois d'aujourd'hui different à peine des anciens Egyptiens, & les sauvages du Canada ressemblent encore aux anciens sauvages de la Thrace. Les usages de ces peuples sont un excellent supplément à ceux de notre antiquité ; ils

ils ont auſſi des fêtes de commémoration, que nous examinons d'abord ſéparément & que nous comparons enſuite avec celles de nos anciens peuples; comme ces fêtes ont auſſi tantôt des motifs purs, tantôt des motifs allégoriques, elles nous fourniſſent un nouvel objet de comparaiſon; & la mythologie générale du genre humain ſe développe & s'éclaircit par les détails conciliés & rapprochés des mythologies particulieres à chaque nation. Nous appercevrons ſouvent que les motifs des uſages ont été moins corrompus, & que les allégories ſont plus directes & plus naturelles chez les peuples ſauvages & barbares que chez les peuples ſçavans & policés; auſſi ne ſera-t-il point rare de voir dans cet ouvrage les énigmes des antiquités Egyptiennes, Grecques & Romaines, réſolues par des Caraïbes ou des Mexicains.

Le concours de tous les peuples du monde & le tableau de leurs uſages, étendent ainſi la ſphere de nos connoiſſances & de nos idées; l'antiquité s'offre à nos yeux ſous des aſpects nouveaux; on apperçoit qu'il y a une nouvelle maniere de voir & d'écrire l'hiſtoire des hommes: leurs premieres ſo-

ciétés profondément affectées du spectacle & ensuite du souvenir des malheurs du monde, les méditent sans cesse ; elles cherchent à en éterniser la mémoire par des fêtes & par des usages sans nombre pour l'instruction sans doute de la postérité. Ces usages sont en vigueur dans tous les temps que l'on a jusqu'ici appellés inconnus, fabuleux, héroïques ; ensuite viennent les temps connus dans lesquels ces fêtes & ces usages sont pour la plûpart altérés ou défigurés, soit par les suites d'une ignorance déja générale, soit par les vues particulieres des nouvelles législations. Cependant ces fêtes ne se perpétuent pas moins, quoique sous des motifs étrangers ou mythologiques ; elles sont même encore aujourd'hui célébrées en une infinité de contrées, sans le moindre soupçon de leur objet primitif ; le peuple qui corrompt tout sans le savoir, est toujours l'esclave de ses usages, & y est tellement attaché qu'il a été dans tous les temps plus facile aux législateurs politiques & religieux de changer les motifs des fêtes, que de changer ou d'anéantir les fêtes mêmes.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE PREMIER.

Des Institutions faites par les différens Peuples de la terre, pour se retracer la mémoire du Déluge.

CHAPITRE I.

Des Hydrophories, ou de la Fête du Déluge à Athenes, & de la Fête de la Déesse de Syrie à Hiérapolis.

I. LE nom d'HYDROPHORIE désigne l'usage où étoient les Athéniens le jour de cette fête de porter en pompe de l'eau dans des vases & des aiguieres; en mémoire du déluge ils alloient chaque

année verſer cette eau dans une ouverture ou gouffre qui ſe trouvoit auprès du Temple de Jupiter Olympien, & dans cette occaſion ils ſe rappelloient le triſte ſouvenir que leurs ancêtres avoient été ſubmergés. Cette cérémonie eſt ſimple & très analogue au ſujet; elle étoit très propre à entretenir le ſouvenir de la cataſtrophe cauſée par les eaux du déluge. La ſuperſtition y mettoit quelques autres uſages; la fable ajoutoit encore quelques anecdotes de détail au motif général de la ſolemnité. On jettoit dans le même gouffre un gâteau de farine & de miel (1): c'étoit une offrande pour appaiſer les Dieux infernaux; c'eſt-à-dire les puiſſances ſouterraines à qui les payens attribuoient les mouvemens de la terre & les deſordres de la nature. On les invitoit ſans doute par cet hommage à laiſſer le genre humain habiter tranquilement la terre, & à ne point y ramener un nouveau déluge. On ne leur eût rien offert ſi on ne les eût pas redoutés. L'eſprit de cette évocation & le ſujet lamentable de cette fête, faiſoient du jour des Hydrophories un jour triſte & lugubre.

(1) Pauſanias Libr. I. Cap. 18.

Les Grecs le mettoient au rang de leurs jours malheureux; delà vient qu'ils remarquerent que Sylla avoit pris leur ville d'Athenes le jour même qu'ils faisoient cette commémoration du déluge. La superstition observe tout, non pour se corriger, mais pour se confirmer de plus en plus dans ses erreurs (2).

C'étoit, selon la fable, par l'ouverture de ce gouffre, que les eaux qui avoient couvert l'Attique s'étoient écoulées; elle disoit encore que Deucalion avoit élevé près de ce lieu un autel qu'il avoit dédié à Jupiter *Sauveur*. La tradition faisoit aussi remonter jusqu'à Deucalion & attribuoit à sa reconnoissance envers les Dieux, la premiere fondation du Temple de Jupiter Olympien auprès duquel se faisoient ces cérémonies lugubres. Les Grecs, ainsi que bien d'autres peuples, privés des premiers monumens de leur histoire, n'ont pu nous montrer les titres de leurs prétentions. Cependant nous ne pouvons nier la haute antiquité de ce Temple; on le voit, au moins dans tous les siecles connus,

(2) Vid. Meursii Græc. Feriat. Lib. VI. & Fasoldi Jerologia. Decad. VIII. Plutarch. in Sylla.

respecté & célébré par les nations payennes, après n'avoir été pendant longtemps qu'un monument simple & pauvre des premiers âges de la Grece: Pisistrate le fit reconstruire sur un plan magnifique vers l'an 540. avant notre Ere; toutes les villes & tous les Princes de la Grece contribuerent encore après lui à l'orner, à le perfectionner & à l'enrichir. Les Romains eurent le même zele; enfin après plus de six siecles de travail presque continu, il fut totalement achevé par l'Empereur Adrien l'an 126. de notre Ere, & ce Temple le disputa alors en dignité & en richesses aux plus fameux Temples de l'Orient.

L'antiquité de ce monument, le respect que toutes les nations lui ont porté, & le caractere des traditions que l'on avoit sur son origine, doivent faire accorder à la fête des Hydrophories une très grande ancienneté. Les fêtes en général sont plus anciennes que les Temples; & entre toutes les fêtes il ne peut y en avoir de plus anciennes que celles qui ont eu le déluge pour objet; cette fête des Athéniens est donc une des premieres du monde renouvellé. Il est vrai que comme elle avoit chez les Athéniens le déluge de Deucalion pour

objet, & comme bien des gens croient ce déluge moins ancien & différent de celui qu'on nomme *univerſel*, on ſe flatteroit de pouvoir à peu près déterminer le ſiecle de l'inſtitution de cette fête Athénienne par le ſiecle de Deucalion, qu'on s'imagine connoître & que l'on compte le ſeizieme avant notre Ere; mais nous verrons cette effuſion des eaux pratiquée chez tant de peuples qui n'ont jamais connu les noms ni de Deucalion, ni d'Athenes, que l'on ſentira qu'elle ne peut être relative qu'à un fait univerſel ou univerſellement connu. Il eſt donc inutile de nous arrêter ici pour le prouver d'avance; il ſeroit plus convenable de chercher à connoître le canal par lequel cette fête ſinguliere a été communiquée aux Grecs, ſi le préjugé commun eſt vrai que tout leur a été communiqué; mais c'eſt un problême trop difficile à réſoudre pour hazarder, en nous y arrêtant, de nous égarer dès les premiers pas; remarquons plutôt un des caracteres de l'antiquité de cette fête, dans la ſimplicité de l'offrande qu'on y faiſoit aux Dieux infernaux. C'étoit un des principes des anciens peuples de n'offrir dans leurs ſacrifices que des productions de la ter-

re & non des victimes sanglantes, lorsque leurs fêtes étoient relatives à la situation des premiers hommes & aux premiers âges des sociétés.

Au reste cette fête se célébroit à Athenes le premier du mois *Antisterion* (3) qui du temps de Sylla correspondoit au premier jour de Mars de l'année Romaine. Le desordre qui a presque toujours régné dans les calendriers Grecs & Romains, & les réformes même qui y ont été faites à diverses reprises, ne nous permettent pas d'assurer que le premier de Mars ait été la position constante & originelle de cette fête; on peut seulement conjecturer qu'elle a du être primitivement déter-

(3) Αντιστεριων étoit le mois des Νεκυσια ou fêtes funéraires & des petites Eleusines annuelles. C'étoit le mois de la fête des morts; il étoit réputé triste & malheureux.

Ethanim & *Thisri* sont deux noms du mois de Septembre chez les Hébreux. Il pourroit se faire que le mois *Antisterion* des Grecs dans lequel on apperçoit les mêmes fêtes que chez les Hébreux dans celui de *Thisri*, ne fût qu'un nom corrompu & composé des radicales de ces deux noms אֵיתָן *Ethan* & תִּשְׁרִי *Thisri* qui donnent אתןתשרי *Atin-tesri* dont par une légere métathese on a fait *Antitesri*, & avec la tournure & la finale Grecque, *Antisterion*.

minée par une fin ou par un renouvellement d'année soit vernale, soit automnale, ou autre. (4).

(4) J'appellerai dans cet ouvrage fêtes cycliques toutes celles qui étoient attachées à une fin ou à un renouvellement de mois, de saison, d'année, de siecle, ou de tout autre période. Le mot *cyclique* sera une épithete générale pour toutes les fêtes périodiques, surtout lorsqu'il ne sera pas bien décidé si leur objet a rapport à une fin ou à un renouvellement de période. Si les anciens n'eussent point porté dans leurs fêtes une très grande confusion qui en corrompit l'esprit & les motifs, il seroit facile de faire cette distinction. Une fête de fin de période est triste & funebre, celle d'un renouvellement est consacrée au plaisir & à l'allégresse; mais comme la fin & le retour d'un cycle se touchent, & comme les fêtes qui consacroient les deux extrêmes d'un période se touchoient aussi & se suivoient, c'est-là ce qui a occasionné cette confusion dans les fêtes & cette altération dans l'esprit de leurs usages dont nous verrons mille exemples. Lorsque par la connoissance de l'esprit des usages nous pourrons parvenir au véritable esprit de ces fêtes, alors nous nommerons *Eno-cycliques* celles qui auront rapport aux périodes finissans, & *Néo-cycliques* celles qui auront rapport aux périodes commençans. La fête de l'effusion de l'eau à Athenes a du être une fête *Eno-cyclique* qui préparoit à une fête *Néo-cyclique*. Les Athéniens qui étoient tristes au jour de cette effusion avoient donc conservé le véritable esprit de cette fête. Nous verrons d'autres peuples au contraire affecter une grande joie ce

Au commencement du printemps les Eginetes célébroient aussi & pour le même motif, des Hydrophories comme les Athéniens ; mais elles étoient suivies chez eux d'exercices & de combats gymnastiques en l'honneur d'Apollon. Pourquoi des combats dans une telle fête, & pourquoi Apollon en étoit-il l'objet ? Est-ce parce que, selon la fable, c'est ce Dieu qui avoit desséché la terre, & qui avoit combattu & tué l'affreux serpent engendré du limon & des boues du déluge ? C'est ce qui nous sera facile d'approfondir par la suite. Souvenons-nous donc que le culte d'Apollon se trouve uni à une des fêtes destinées à renouveller le souvenir du déluge (5).

jour-là. C'est que ces derniers avoient sans doute confondu l'esprit de la fête Néo-cyclique qui suivoit avec l'esprit de la fête Eno-cyclique qui précédoit. Je donne ici les élémens d'une science nouvelle, il doit m'être permis de créer quelques mots nouveaux.

(5) Les combats qui suivoient l'effusion à Egine ayant été chez tous les Grecs des jeux & des plaisirs publics, on soupçonneroit ici les Eginetes en conséquence de la note qui précede, d'avoir altéré leur fête & ses usages; ou bien on regarderoit ces combats comme des usages Néo-cycliques. La suite qui montrera que l'esprit de ces combats étoit triste & funebre,

II. Nous devons à Lucien une description intéressante du Temple d'Hiérapolis en Syrie, & des fêtes qu'on y célébroit, entre lesquelles il y en avoit deux où l'on faisoit mémoire du déluge. Leurs cérémonies & leurs fables ressembloient en partie à ce qui se pratiquoit & se disoit à Athenes. On pourroit pour cette fois presque soupçonner les Grecs d'avoir porté en Asie leurs usages & leurs fables dans les temps où ils y ont porté leur empire. On montroit de même à Hiérapolis un abîme qui s'étoit ouvert pour délivrer la terre des eaux du déluge en les engloutissant. On y racontoit aussi que Deucalion pénétré de reconnoissance envers les Dieux qui l'avoient sauvé, avoit élevé un autel dans le même endroit; qu'il avoit institué les sacrifices qu'on y offroit, & avoit ordonné les fêtes qu'on y célébroit en mémoire de ce grand événement.

L'effusion des eaux se faisoit cependant avec bien plus de solemnité dans cette ville qu'à Athenes; une dévotion

nous apprendra qu'ils étoient Eno-cycliques, & que les Eginetes qui en avoient conservé l'usage, en avoient cependant perdu ou changé l'esprit. *Vide Meursium & Fasold. ubi suprà.*

très répandue dans cette Région de l'Aſie, avoit établi une eſpece de pélérinage qui appelloit deux fois l'année les Arabes & même les peuples d'au-delà de l'Euphrate; ceux-ci venoient en foule faire cette cérémonie avec les habitans de la ville ſacrée, c'eſt-ce que ſignifie le nom d'*Hiérapolis*. Lorsque ces pélérins étoient tous arrivés ils ſe chargoient d'une ſtatue que l'on diſoit être celle de Bacchus, & réunis au cortege des Syriens, ils ſe tranſportoient enſemble ſur le bord de la mer, quoiqu'elle fût très éloignée; là ils puiſoient de l'eau, qu'ils emportoient dans des vaſes, & ils revenoient la répandre dans le Temple de la Déeſſe. Cette eau s'écouloit par un canal dans l'abîme dont l'ouverture étoit encore entretenue avec ſoin pour cet uſage du temps de Lucien.

Voilà ce que cette fête avoit de commun avec les Hydrophories d'Athenes. Elle en différoit en ce que les Syriens la célébroient deux fois l'année, & qu'ils avoient encore un autre uſage qui leur étoit particulier. Dans chaque célébration un homme montoit au haut d'une colonne placée dans le parvis du Temple, il y reſtoit ſept jours pour repré-

senter l'ancien état des débris du genre humain sauvés sur les montagnes au temps du déluge, & n'habitant que des hauteurs encore longtemps après; dans cette situation il prioit sans cesse les Dieux pour les biens de la terre & pour la fertilité du pays.

Le Temple d'Hiérapolis étoit l'un des plus célebres par ses mysteres & l'un des plus riches de l'Asie. La Divinité à qui il étoit consacré, tantôt appellée *Rhée*, tantôt *Junon Anyrienne*, & vulgairement la *Déesse de Syrie*, ressembloit à la Cybele de Phrygie. Elle étoit comme elle couronnée de tours, & assise sur un char traîné par des Lions. La religion de ces temps voyoit en elle la mere des Dieux, la reine, la mere & la nourrice des hommes (6). Bacchus, dit Lucien, sembloit partager les honneurs du Temple avec cette Déesse; mais ce Bacchus de notre auteur n'étoit suivant les apparences, qu'Atys le bien-aimé de Cybele; le Phallus (7), monument indiscret de son infortune, étoit publiquement exposé en divers endroits de ce Temple. On reconnoît encore

(6) *Rhée* signifioit en Orient *Reine* & *Nourrice.*

(7) Figure qui représentoit le membre viril.

cet Atys dans le genre de prêtres qui deſſervoient ce Temple; c'étoient des Galles: ils étoient obligés de garder la continence; ils s'y forçoient eux-mêmes par une mutilation cruelle afin de mieux reſſembler à leur maître. De tous les prêtres de l'antiquité il n'y en eut guere de plus impudens & de plus frénétiques. Hiérapolis étoit leur Métropole & leur ſéminaire: delà ils ſe répandoient dans tout le monde, en mendiant leur pain, & n'exerçant que la profeſſion de prophetes & de diſeurs de bonne aventure, & prédiſant des biens & des maux aux particuliers, aux villes & à l'univers. Il eſt ſingulier ſans doute de voir des fêtes diluviennes célébrées par de tels prêtres, & confondues avec le culte de Rhée, de Cybele, d'Atys, de Bacchus, d'Apollon, &c. tous perſonnages dont l'exiſtence ou la fable ne peut être que moderne, en comparaiſon d'un motif qui doit dater immédiatement des premiers temps. Notre ſurpriſe diminueroit vraiſemblablement ſi nous pouvions dès ce moment nous rendre au ſentiment de quelques mythologues anciens & modernes, qui n'ont vu ou qui n'ont voulu voir que la terre & la nature perſonifiées dans Rhée &

dans Cybele ; qui n'ont vu que le genre humain heureux & malheureux dans Bacchus & dans Atys, & que le ſoleil dans Apollon. Le ſoleil, la terre & l'homme ont du jouer d'aſſez grands rôles dans la ſcene des révolutions du monde, pour qu'on puiſſe les retrouver peints ſous diverſes images dans des fêtes commémoratives ; mais nous ne ſommes point encore aſſez avancés dans la connoiſſance des uſages pour chercher dès à préſent des allégories dans les fables.

III. Il eſt une autre ſingularité particuliere au Temple d'Hiérapolis que nous pouvons préſenter, c'eſt ſa reſſemblance avec le Temple de Jéruſalem (8). On a remarqué dans tous les deux un même plan & une même diſtribution des bâtimens, une hiérarchie toute pareille dans l'ordre des pontifes & des prêtres ; ils étoient mutilés dans l'un & circoncis dans l'autre ; on voyoit un même cérémonial dans le ſervice, & ce qui eſt le plus étonnant, on trouvoit les mêmes rites & les mêmes fêtes en apparence. Jettons ſur ces fêtes un

(8) Voyez la Mythologie de Banier. Liv. VII. Chap. 2.

coup d'œil, ce ne ſera point nous écarter de notre ſujet.

La plus grande fête de l'année ſe célébroit au printemps chez les Syriens, ainſi que chez les Hébreux. Ces derniers la célébroient ſous le nom de *Pâques*; les Syriens l'appelloient la fête de la *torche* ou du *bucher*: ils dreſſoient ce jour-là quelques arbres devant leur Temple, ils ſuſpendoient aux branches des animaux vivans, & des offrandes précieuſes d'or & d'argent; & après avoir promené leurs Dieux à l'entour, ils y mettoient le feu: près delà étoit un autel où chacun venoit préſenter un mouton ou un agneau; la foule étoit immenſe; les prêtres faiſoient ſur chacun de ces animaux les premieres libations, & les laiſſoient enſuite emporter aux particuliers qui achevoient chez eux les ſacrifices & mangoient la victime avec leur famille & leurs amis. Rien n'eſt ſi voiſin de l'agneau paſchal.

IV. Une autre fête de Syrie ſembloit imiter la fête Juive des expiations; ce jour-là les Syriens dévots juſqu'à la fureur, crioient & hurloient en deſeſpérés: les uns prenoient des charbons ardens & ſe brûloient au col & aux poignets; le nombre de ces zelés devoit être

être grand, s'il est vrai comme Lucien le dit, que presque tous les Syriens portoient les marques de ces brûlures; d'autres se déchiroient & se cicatrisoient avec des couteaux; plusieurs se défiguroient d'une façon hideuse; les moins enthousiastes se flagelloient officieusement les épaules les uns des autres, ainsi que les Juifs le pratiquent encore à la même fête dans leurs Synagogues. Enfin cette fête d'où chacun sortoit ou brûlé, ou mutilé, ou fustigé, se terminoit par l'offrande d'une victime qu'on couronnoit & qu'on lâchoit ensuite: de maniere cependant qu'elle allât se précipiter du haut d'un rocher sur lequel le Temple étoit bâti. On entrevoit aisément dans ce dernier usage celui qui se pratiquoit à Jérusalem au jour des Expiations; on y lâchoit de même, comme on verra par la suite, un bouc qui se perdoit dans le désert; la loi de Moïse ordonnoit aux Hébreux d'affliger leur ame ce jour-là sous peine d'être exterminés (9). Le motif de cette affliction forcée est ignoré; mais le Juif soumis à son Législateur, se désole encore aujourd'hui à cette fête lugubre

(9) Levitic. Chap. XXIII. vs. 29.

comme s'il étoit à ſon dernier jour. On n'eſt dans la même ignorance ſur les motifs des rigueurs que les Syriens exerçoient ſur eux-mêmes dans leur fête. Lucien remarque qu'ils faiſoient ſouvent un myſtere de la plûpart de leurs uſages. On ne peut ſuppoſer qu'ils aient été aſſez dupes pour ne faire qu'imiter des voiſins que d'ailleurs ils haïſſoient & mépriſoient ſouverainement; ils avoient ſans doute leurs raiſons, & les Hébreux avoient les leurs, mais les conformités de ces uſages n'en ſont pas moins ſingulieres & énigmatiques (10).

(10) On pourroit réunir à cette fête des Expiations Syriennes celle que Lucien appelle *la deſcente du lac*. Près du Temple d'Hiérapolis étoit un étang, ou petit lac, dont les poiſſons étoient réputés ſacrés. Au milieu des eaux s'élevoit un autel qu'encenſoit ſans ceſſe un grand nombre de pélérins; autour du lac demeuroient les prêtres mutilés qui avoient la fonction de répandre l'eau de la mer dans le Temple au jour de l'effuſion. Entre autres cérémonies qui ſe pratiquoient dans cet endroit étoit celle que l'on nommoit *la deſcente du lac*. Ce-jour-là on y portoit toutes les ſtatues des Dieux en proceſſion; mais la Déeſſe de Syrie prenoit les devans, & marchoit à la tête pour empêcher que Jupiter ne vît les poiſſons ſacrés que ſon aſpect eut fait mourir. La Déeſſe ſe hâtoit donc d'arriver la premiere, & revenant ſur ſes pas, elle abordoit le Dieu & le prioit de ſe retirer,

V. Une troisieme fête Syrienne ressembloit de même en partie à celle des Tabernacles qui se célébroit chez les Hébreux peu de jours après celle des Expiations ; cette troisieme fête est cette même commémoration du déluge qui fait le premier sujet de ce chapitre. Les Hébreux faisoient aussi à la fête des Ta-

ce qu'il faisoit ordinairement, non sans quelque contestation d'usage. Ainsi chaque année, les poissons sacrés étoient en danger de mourir au jour de cette fête, & chaque année la Déesse parvenoit à les sauver en détournant les regards du Souverain des Dieux. Sans chercher à pénétrer ici le mystere de cette fête, il y a lieu de croire que cette descente du lac étoit une *Théophanie*, c'est-à-dire une manifestation de la Divinité, & que cette Divinité étoit considérée dans ce jour comme exterminatrice & terrible. Ce qui nous a engagé à rapprocher au moins par une note cette Théophanie de la fête Syrienne des Expiations, c'est que la fête des Expiations à Jérusalem étoit aussi un jour *Théophanique* : c'étoit dans cette seule fête que le grand Prêtre entroit un instant dans le Saint des Saints & que la Divinité s'y manifestoit. A juger de la nature de cette manifestation par les traditions & les usages des Hébreux, il semble qu'ils craignoient tous de mourir ce jour-là, & qu'ils n'attendoient qu'un Dieu exterminateur ; c'est-ce que nous verrons ailleurs lorsque nous parlerons de cette fête mosaïque en particulier ; en effet nous serons souvent obligés de revenir à plusieurs reprises sur la même fête & les mêmes usages.

bernacles une effusion solemnelle dans le Temple de Jérusalem, pour des motifs peu connus à la vérité, mais l'usage n'en étoit pas moins le même. Cette fête, comme on sait, avoit été instituée en mémoire de la vie errante que les Israélites avoient menée dans les montagnes & les déserts de l'Arabie après leur délivrance de l'Egypte & des eaux de la mer rouge. C'étoit pour imiter cet ancien état de leurs ancêtres que les Hébreux passoient sept jours sous des tentes, des berceaux & des ramées qu'ils dressoient dans les places, dans les rues, & sur les toits de leurs maisons; on ne peut avoir oublié qu'à la fête d'Hiérapolis un homme restoit sur le haut d'une colonne pendant sept jours, en imitation du triste état des hommes réfugiés sur les montagnes pour se sauver des eaux du déluge. La force de ces rapports nous engagera à donner le chapitre suivant à la fête des Tabernacles, & particuliérement à l'examen de l'effusion des eaux de Siloë.

Lucien n'a point déterminé les saisons des deux fêtes commémoratives des Syriens; on peut avec assez de raison soupçonner qu'une des deux correspondoit pour le temps comme pour l'a-

nalogie des usages & des motifs, avec celle des Tabernacles; c'est-à-dire qu'elle pouvoit aussi tomber vers la pleine Lune de Septembre. Comme la fète des Expiations chez les Hébreux étoit une sorte de préparation à la fète des Tabernacles qui ouvroit leur année civile, on pourroit encore conjecturer delà que la fète des Macérations Syriennes dont nous venons de parler au §. IV. étoit aussi une préparation religieuse à la commémoration du déluge & une fête Eno-cyclique. Quelle impression auroit donc fait ce déluge sur les premiers hommes si après plusieurs milliers d'années la pieuse cruauté des Syriens envers eux-mêmes en étoit encore une suite!

Il n'est point si facile de trouver quelle a été la position de la seconde fête commémorative; nous sommes cependant portés à la regarder comme faisant une partie de la fête des torches; ainsi elle devoit correspondre avec elle au temps de la Pâque des Hébreux qui arrivoit à la pleine Lune de Mars, & ouvroit chez eux l'année sacrée; il semble que les renouvellemens d'années & de saisons étoient les momens propres à rappeller aux hommes le souvenir du

renouvellement du monde. La fête des torches étant la plus grande pour les Syriens duroit vraiſemblablement pluſieurs jours, & la cérémonie du bucher étoit ſans doute la partie Néo-cyclique de la fête, dont l'effuſion étoit la partie Eno-cyclique. Si cette fête reſſembloit à la Pâque du Judaïſme par ſes agneaux, elle ne reſſemble pas moins par ſon bucher à la Pâque du Chriſtianiſme dans laquelle on nous montre un feu nouveau. Chez les Hébreux la fête de Pâques & celle des Tabernacles étoient deux occaſions d'un très grand concours de peuple à Jéruſalem; & les deux fêtes diluviennes des Syriens étoient pareillement l'occaſion d'un très grand concours à Hiérapolis. Enfin les deux fêtes moſaïques avoient l'une & l'autre à peu de choſe près un même objet chez les Hébreux, celui de leur paſſage au travers des eaux de la mer rouge & de ſes ſuites; on pourroit donc croire que les deux fêtes du déluge étoient chez les Syriens leurs deux plus grandes fêtes, & que l'une correſpondant viſiblement à celle des Tabernacles, l'autre devroit correſpondre à la Pâque des Hébreux, & faire ainſi une partie de la fête des torches. Au reſte ces conjec-

tures ne sont fondées que sur des analogies qui peuvent nous tromper.

Il est bon de remarquer qu'en commençant ce chapitre nous avons presque accusé les Grecs d'avoir porté leurs usages en Syrie, & qu'en le finissant ce sont les Syriens qu'on peut accuser de les avoir empruntés, non des Grecs, mais des Hébreux: il se forme cependant des nuages jusques sur les Hébreux-mêmes, puisque l'effusion des eaux pratiquée à la fête des Tabernacles n'est point prescrite par la loi de Moïse.

Si nunc se nobis ille aureus arbore ramus
Ostendat nemore in tanto!

CHAPITRE II.

De la cérémonie de l'effusion des eaux de Siloë au Temple de Jérusalem pendant la fête des Tabernacles.

I. LA fête des Tabernacles étoit chez les Hébreux une représentation de l'ancienne maniere de vivre de leurs ancê-

tres; ils ſe tenoient pendant ſept jours ſous des tentes & des berceaux, parce que les Iſraélites après le paſſage de la mer rouge & avant leur entrée dans le pays de Canaan, avoient été pendant quarante ans dans des déſerts ſtériles, arides & brûlans, où ils avoient beaucoup ſouffert, & n'avoient eu d'autres abris que des tentes, des cabanes & l'ombre de quelques palmiers. Cette ſolemnité ſe célébroit chaque année vers le retour de l'Equinoxe d'automne qui tomboit dans le premier mois de leur année civile. Les miſeres & les fatigues des anciens Iſraélites avoient été aſſez grandes dans les déſerts, où toute la génération ſortie d'Egypte avoit péri par pluſieurs fléaux & calamités, pour que la repréſentation de ce pélérinage forcé eût du être triſte & lugubre; c'étoit cependant le contraire; on s'y livroit à la joie, quelquefois même à la débauche; & l'on excédoit l'ordonnance de la loi qui portoit: *Vous ferez dans ces jours des feſtins & des réjouiſſances, vous, votre fils, votre fille, vos ſerviteurs & vos ſervantes, le Lévite, l'étranger, la veuve & l'orphelin* (1),

II.

(1) Lévitic. Chap. XXIII. vs. 43. Deuteron. Chap. XVI. vs. 14.

II. C'est cette fête que Plutarque prenoit de son temps pour une Bacchanale (2). Son erreur étoit grossiere, comme nous le verrons par la suite; cependant elle ne méritoit pas les critiques ameres que quelques-uns en ont faites; un étranger, un payen sur-tout, peu instruit de la religion des Hébreux, devoit inévitablement se tromper quelquefois à la vue de certains rapports. La fête des Tabernacles outre son objet historique étoit encore chez les Hébreux la fête de la vendange & de la récolte des fruits (3). Les fêtes de Bacchus avoient, comme on le sait, ce même motif & tomboient dans la même saison. Les Bacchanales étoient fort licentieuses à la vérité; mais les Juifs ont-ils toujours été rigoureux ou modérés observateurs de leur loi? Cette loi permettoit & ordonnoit à ce peuple de se divertir dans cette fête; il n'est que trop vraisemblable que sur cet article il a souvent été plus loin que l'ordonnance, tandis que sur d'autres il se pressoit si peu de la suivre. Les Juifs, dit Plu-

(2) Plutarque, Propos. de tabl. Liv. IV. Quest. 5. § 6.

(3) Exod. Chap. XXIII. 16. Deuteron. XV. 13.

tarque, portoient dans cette fête des branches d'arbres chargées de fruit; ils les tenoient d'une main & de l'autre ils branloient une javeline, qu'ils ne quittoient pas même en entrant dans leur Temple. Plusieurs de ces usages n'ont point été prescrits par la loi, mais il ne s'ensuit pas que les Juifs ne les aient point eus, puisqu'encore aujourd'hui ils portent des branches d'arbres à la main dans cette fete, & ils font en les portant à-peu-prés les mêmes folies qu'on faisoit aux Bacchanales (4).

(4) „ Vous prendrez, dit le Lévitique Chap. „ XXIII. vs. 40. des fruits du plus bel arbre; „ des branches de palmiers, des rameaux d'ar- „ bres touffus, & des saules du torrent". On ignore quel étoit l'arbre réputé le plus beau; ils l'ont interpreté du citronnier, & chacun tient dans cette fête un faisceau de rameaux d'une main & un citron de l'autre. Ces rameaux sont appellés des *Thyrses* au II. Livre des *Maccabées* Chap. X. 6. Un Thyrse chez les Grecs qui s'en servoient dans les orgies & dans les fêtes de Bacchus, étoit tantôt un bâton, & tantôt une pique ornée de feuillages. Les Hébreux portoient ces Thyrses à la main, est-il dit au même livre & au même chapitre, pour se rappeller qu'ils avoient erré sur les montagnes, & s'étoient retirés dans des antres comme des bêtes sauvages au temps où leurs ennemis les poursuivoient. Ceci indique que nonobstant l'allégresse de la fête des Tabernacles,

Des auteurs payens auroient pu également & aussi facilement se tromper, s'ils eussent pris pour des Saturnales cette fête Juive, où les maîtres, les esclaves & les étrangers se livroient à une joie commune. Chez les Romains les Saturnales comme fêtes de l'âge d'or, n'étoient qu'une représentation d'un ancien état du genre humain. Chez les Thessaliens elles étoient, comme nous le verrons, des commémorations du déluge qui est l'objet qui nous oblige ici de jetter les yeux sur la fête des Tabernacles. De telles analogies ne pouvoient qu'embarrasser les anciens, & les modernes ne doivent pas l'être moins, s'ils ne veulent s'exposer à juger trop précipitamment; ainsi ils doivent avoir quelque indulgence pour les méprises des anciens dans ce genre.

III. Entre les usages de la fête des Tabernacles, il n'y en avoit point de plus solemnel, selon les traditions des Juifs, que l'effusion qu'on y faisoit des

cet usage étoit triste par lui-même; aussi Plutarque appelle-t-il cette fête le *jeûne*, parce qu'il confond & réunit la fête des expiations à celle des feuillées qui se célébroit peu de jours après, & dont la premiere étoit probablement la préparation.

eaux de la fontaine de Siloë: tous leurs écrivains en ont parlé; l'Ecriture cependant ne dit rien de cet usage, & il n'a point été ordonné par la loi; on remarque seulement dans la Bible que cette fontaine étoit en vénération aux Hébreux (5). Quoi qu'il en soit, cet usage porte chez eux comme chez les autres peuples, où nous l'avons déja vu, un sceau d'antiquité qu'on ne peut lui disputer. Ils le nomment encore *Nisuc ha mâim* effusion des eaux (6). Les

(5) On peut voir sur cet usage. *Maimonid. Corbano'b Cap. VII. Sect. ultim. idem Tamid. Cap. X. Sect. 6. & seq. Petr. Zorn Opusc. sacra. Vol. 2. pag. 20. Wolf Bibl. Hebraïq. Part. I. pag. 37. J. H. Ottonis Lexicon Rabin. philolog. ad verbum festa tabernac. Rechembergerus Sacr. Jud. ritus antiqui. Part. I. Cap. 2. §. 129. & Cap. 3. §. 37. pag. 380.*

La fontaine de Siloë étoit hors des murs de Jérusalem; il faut que la religion la rendît respectable aux Hébreux puisque c'étoit près de cette fontaine qu'ils alloient faire le sacre de leurs Rois. *Voyez Livr. III. des Rois. Chap. I. vs.* 38. Les Turcs ont encore pour elle beaucoup de dévotion. Siloë, en Hébreu *Siluach*; racine *Salach*, *mittere*, *emittere*; *Gichon*, autre nom de cette fontaine, vient de *guach*, *exire erumpere*; ces deux noms semblent désigner une fontaine jaillissante.

(6) *Nisuc* racine *Nasac*, *libare*, *fundere*, & *operire*, *abscondere*. Ces divers sens font qu'on a pu dire *retraite* ou *cachette des eaux*, au lieu

prêtres suivis de tout le peuple qui poussoit de grands cris, alloient le matin au soleil levant puiser dans un vase de l'eau de la fontaine de Siloë, & ils venoient la répandre avec un autre vase plein de vin au pied de l'autel des holocaustes. Cette cérémonie se faisoit deux fois le jour, ou une seule fois selon d'autres, & se répétoit chacun des sept jours de la fête; mais rien n'étoit comparable à l'allégresse de la soirée & de la nuit du dernier jour, où se faisoit la derniere effusion; le parvis étoit orné d'illuminations dont tout Jérusalem étoit éclairé; le peuple assemblé & monté sur des échafauds, assistoit à cette cérémonie qui étoit suivie de danses & de sauts auxquels les plus graves personnages ne dédaignoient point de prendre part en portant chacun des torches à la main (7). Les spectateurs

d'effusion des eaux; cela seroit-il l'origine des fables Grecques & Syriennes sur les gouffres qui ont absorbé & caché les eaux du déluge? Mais nous allons voir les Hébreux débiter la même fable.

(7) Les illuminations & les torches de cette fête soupçonnée diluvienne & déja reconnue cyclique, fortifient le soupçon que nous avons eu Chap. III. §. 7. qu'une des deux fêtes diluviennes des Syriens pouvoit n'être qu'une mê-

chantoient des hymnes & des pseaumes (8), & les démonstrations de joie étoient telles que c'est comme un proverbe chez les Rabbins, que celui qui n'a point vu la joie de cette fête ignore ce que c'est que la joie. *Qui nunquam vidit lætitiam effusionis aquarum non vidit unquam ullam lætitiam.* Pour la clôture de cette veillée deux prêtres sortoient du parvis intérieur & marchoient vers l'Orient en sonnant de la trompette. On pourroit croire que c'est pour saluer le soleil, mais les docteurs Hébreux ont eu soin d'écrire que lorsque ces prêtres étoient arrivés au terme de leur marche, ils tournoient subitement le dos à l'Orient pour saluer le Temple.

me fête avec celle qu'ils appelloient la torche ou le bucher. Les feux de joie & les illuminations sont des usages Néo-cycliques. Les illuminations de la fête des Tabernacles étoient ornées de chandeliers à branches, de lustres, de lampes à plusieurs mêches. Les Juifs vantent beaucoup quatre chandeliers qui seuls auroient suffi pour éclairer le parvis: ils donnent à chacun cinquante coudées de hauteur.

(8) Ces pseaumes sont les 112. 113. 114. 115. 116. 117. Ils sont de louange & de reconnoissance, ils célebrent une délivrance & en particulier celle d'Egypte & le passage de la mer rouge. On y chantoit, dit-on, aussi les 15 pseaumes appellés des degrés.

Cette remarque ne les empêche pourtant pas d'avouer que ſouvent leurs peres avoient dans cette occaſion adoré le ſoleil ; c'eſt en effet le véritable eſprit de cet uſage.

IV. Autant les Juifs ont vanté la joie & la ſolemnité de cette effuſion, autant ont-ils conté de fables & de rêveries pour en rendre raiſon. A en juger par leurs récits il y a tout lieu de croire que leurs peres ont pratiqué cette cérémonie ſans ſavoir pourquoi, & qu'ils ont été moins inſtruits à cet égard-même que les Athéniens & les Syriens. Pluſieurs penſent qu'elle avoit pour objet d'obtenir la pluie. Le vulgaire attribue la joie qu'on y faiſoit paroître à la lecture de la loi ; c'eſt delà qu'ils appellent auſſi cette cérémonie *la joie de la loi*. Ils prétendent que cette effuſion avoit rapport à la lecture annuelle qu'on faiſoit de cette loi, lecture qui devoit s'achever & ſe recommencer de lire dans cette fête. C'eſt en conſéquence de cette idée qu'au dernier jour de la ſolemnité des Tabernacles, ils prennent encore aujourd'hui deux hommes qu'ils nomment l'un *l'époux de la fin*, & l'autre *l'époux du commencement* : le premier eſt chargé de lire la fin du livre, & le

ſecond la premiere page du commencement, auſſitôt que ſon camarade a fini. Cet uſage eſt un jeu cyclique qui nous décele que la fête des Tabernacles & les uſages qu'on y obſervoit avoient rapport à une fin & à un renouvellement quelconque. Pluſieurs ſavans parmi les Juifs attribuent l'inſtitution de cette effuſion à la loi orale donnée à Moïſe ſur le mont Sinaï, loi que ce Légiſlateur, diſent-ils, a défendu d'écrire, & qu'il n'a confié qu'à une tradition ſécrete qui s'eſt entretenue de race en race parmi les prêtres, les prophètes & les ſages de la nation; cette loi orale réputée divine, n'eſt néanmoins que le dépôt de la mythologie Hébraïque: ſi elle a confié aux ſages le motif de l'effuſion des eaux, il faut avouer que ces ſages ont ſi bien gardé le ſecret qu'ils l'ont perdu eux-mêmes. Toute fabuleuſe que puiſſe être cette ſcience myſterieuſe & traditionelle, elle fait au moins ici connoître que les Hébreux accordent à cette cérémonie particuliere une très haute antiquité; cependant pluſieurs ne la regardent que comme d'inſtitution humaine.

V. D'autres Rabbins ne remontent que juſqu'au retour de la captivité; &

ceux-ci en donnant la date de l'effuſion des eaux prétendent encore nous en expliquer le ſujet. Ce qu'ils en rapportent, tout abſurde qu'il eſt, ſe trouve néanmoins avoir une ſinguliere analogie avec les motifs des effuſions d'Athenes & d'Hiérapolis, & mérite pour cela ſeul d'être ici rapporté. Nous n'inſiſterons point ſur ce qu'ils diſent qu'Aggée & Zacharie ont été les inſtituteurs de cette cérémonie; la racine *d'Aggée* ſignifie *fête*, celle de *Zacharie* ſignifie *mémoire*, & ces deux noms enſemble ſignifient *fête commémorative*. Les noms de ces prophêtes ont ſans doute donné lieu à cette premiere fable. C'eſt ainſi que dans les hymnes Romaines des Saliens une expreſſion de cette même nature qui dans leur idiome primitif ſignifioit *ancienne mémoire*, s'étoit corrompue & perſonifiée de façon qu'elle avoit produit un *Veturius Mamurius*, être idéal dont on croyoit chanter l'éloge (9).

La mépriſe de nos Rabbins ne diſpoſe point à accueillir leur récit; il faut pourtant l'entendre pour en prendre l'eſprit. Comme on fouilloit la terre, diſent-ils, pour reconſtruire le Temple après la captivité de Babylo-

(9) *Varro de lingua latina.* Lib. V.

ne, des eaux extraordinaires ſortirent avec force des anciens fondemens, & s'élevant rapidement de quinze coudées ſur la terre, alloient la ſubmerger comme au temps du déluge, ſi les prophêtes en prononçant le nom ineffable de Dieu, n'euſſent fait rentrer les eaux dans l'abîme d'où elles étoient ſorties. C'eſt en conſéquence de cette tradition fabuleuſe, mais très ancienne parmi les Juifs, que les Paraphraſtes Chaldéens ont interpreté le titre des quinze pſeaumes qui ſe chantoient à la fete des Tabernacles *Cantiques de la montée de l'abîme*, *aſcenſionum abyſſi* (10). Nous

(10) Nous les nommons ſimplement d'après les Hébreux *Cantiques des degrés* parce qu'on a traduit par *graduum* le terme iſolé de *Maâloth* qu'on peut traduire également par *aſcenſionum*. Mais ces expreſſions toutes ſeules ne déſignent rien clairement Ce qu'on a pu imaginer, c'eſt qu'on chantoit ces pſeaumes ſucceſſivement ſur les montées ou degrés du Temple: reſte à ſavoir pourquoi on les chantoit dans cet endroit & de cette maniere; des Rabbins répondroient: C'eſt qu'à meſure que les eaux s'élevoient, on ſe retiroit ſucceſſivement ſur les hauteurs voiſines, & que s'étant élevées de quinze coudées on a du conſtruire pour cette raiſon quinze degrés pour monter au Temple, & chanter quinze pſeaumes. Au reſte ces pſeaumes ſont depuis le 119ᵉ juſqu'au 133 incluſivement; preſque tous reſpirent le deuil & l'affliction; quel-

serons aller de pair avec cette fable celle de l'historien Josephe (11) qui dit que lors des deux sieges de Jérusalem par Nabuchodonosor & par Tite, la fontaine de Siloë quoique toute desséchée s'étoit subitement & extraordinairement enflée pour annoncer aux habitans la colere de Dieu & la ruine de leur ville. Cette derniere particularité nous fait connoître que l'éruption des eaux passoit dans l'esprit des Hébreux pour un phénomene cyclique, dont ils appliquoient l'apparition tantôt à la fin & tantôt au retour des périodes politiques & chroniques (12). Cette nouvel-

ques-uns célebrent une délivrance, d'autres sont de morale.

(11) *Vide Joseph de Bello Judaïco. Lib. V. Cap.* 26.

(12) On y pourroit ajouter les périodes ou temps apocalyptiques. Ezéchiel voit dans l'avenir des eaux qui sortent de dessous la porte du Temple, & qui forment un vaste torrent: un Ange pour le rassurer lui dit que ce torrent se déchargera dans la mer, que les eaux deviendront saines & que les créatures vivront. Joël dit aussi qu'à la fin des temps lorsque le soleil & la lune s'obscurciront, une fontaine sortira du Temple. *Voyez Chap. III.* Zacharie, *Chap. XIV.* nous offre la même image. On remarque jusques dans l'Apocalypse de S[t]. Jean *Chap. XXII.* un grand fleuve qui sort de dessous le Temple de Dieu; mais c'est pour faire la félicité de la Jérusalem céleste. *Aux jours de*

le idée réunie à l'esprit de l'une & de l'autre de ces fables, démontre pleinement que l'effusion des eaux de Siloë étoit à Jérusalem ainsi qu'à Athenes & à Hiérapolis une cérémonie en mémoire du déluge: elle prouve aussi que les Hébreux qui l'ont pratiquée sans en connoître le motif, n'ont pu la communiquer à des peuples qui étoient à cet égard beaucoup mieux instruits qu'eux. Cependant d'où les Athéniens, les Hiérapolitains & les Hébreux ont-ils tenu cet usage?

votre délivrance & de votre salut dit Isaïe *Chap. XII.* vs. 3. en parlant des jours du Messie, *vous puiserez dans une grande joie les eaux des fontaines du Sauveur.* Ces expressions n'ont qu'un sens figuré dans les prophêtes; mais la lettre & la nature des images n'en exposent pas moins qu'elles ont été les idées & les opinions familieres des anciens Hébreux. Leur analogie avec les usages commémoratifs & avec les traditions de ces gouffres qui avoient vomi & absorbé les eaux nous font connoître l'origine de ce langage. Il est visible que le souvenir du passé a quelquefois servi à peindre le futur, comme les eaux du déluge qui ont détruit un monde ont donné lieu au renouvellement d'un autre monde. Voilà sans doute la raison pour laquelle les éruptions & les effusions d'eaux étoient présentées & reçues tantôt comme des signes heureux, tantôt comme des signes malheureux. Tous les faits & tous les usages cycliques ont été sujets à cette même alternative d'opinions.

VI. Il y a si peu d'empreintes du souvenir du déluge dans toutes les institutions de la loi des Hébreux, qu'on ne peut aucunement attribuer à Moïse la cérémonie de l'effusion de ces eaux, ni même aucune fête diluvienne. Ces sortes de fêtes sont cependant d'une telle nature que leur origine doit être antérieure à ce Législateur lui-même, & doit remonter nécessairement aux premiers temps du monde renouvellé; cela nous permet de conjecturer que Moïse a du les connoître, & que s'il ne les a point conservées ni consacrées dans sa loi, c'est peut-être qu'il a jugé à propos de les supprimer pour des raisons que la suite de cet ouvrage nous développera suffisamment. Plus nous avancerons dans la connoissance des fêtes commémoratives, plus nous découvrirons combien l'esprit de ces fètes étoit funebre & à combien d'abus elles ont donné lieu. Nous avons déja remarqué de quelle maniere les Syriens se déchiroient dans leurs commémorations; ce culte barbare étoit bien ancien, puisque Moïse a défendu à ses Hébreux sous peine de mort toutes ces incisions & macérations sanguinaires déja en usage chez toutes les nations de son temps.

Un Dieu terrible & exterminateur ayant été, à ce qu'on peut préſumer, l'objet du culte commémoratif du déluge, il ne ſeroit pas étonnant que la plûpart des premiers hommes ſe ſoient livrés à une religion d'abord auſtere & funebre, enſuite barbare & cruelle, enfin abſurde & ridicule par l'altération ſurvenue dans les uſages & les motifs; Moïſe en ramenant ſa nation au vrai Dieu, a voulu, ſans doute, la ramener auſſi à un culte plus ſage & plus doux. C'eſt probablement pour éloigner des images triſtes & dangereuſes que ce grand homme a ſubſtitué dans ces fêtes des motifs tirés de l'hiſtoire particuliere de ſon peuple aux motifs tirés de l'hiſtoire primitive du genre humain. Si l'on croit entrevoir dans ces motifs nouveaux une ſorte d'analogie avec les anciens, on ne doit l'attribuer qu'à la ſageſſe du Légiſlateur; ces ſimilitudes pouvoient être néceſſaires vis-à-vis d'une nation groſſiere, attachée à ſes vieux uſages, & toujours portée à ſuivre ceux des nations étrangeres lorſqu'elle y trouvoit quelque rapport avec ſon goût & avec ſes préjugés, ce qui devoit ſouvent arriver: il n'y avoit pas de meilleurs moyens de dompter ce penchant

des Juifs, & de leur faire aimer le culte auquel il leur étoit ordonné de se soumettre, que de rendre ce culte relatif à leur histoire particuliere, & de motiver toutes les fêtes & tous les usages sur des détails choisis dans cette histoire avec assez d'intelligence pour que leurs rapports même avec d'anciens motifs ne servissent qu'à y attacher la nation plus étroitement; & à lui rendre le changement de son culte moins sensible. Rien ici ne doit nous étonner; combien de fois nous a-t-on montré les condescendances extrêmes que ce fameux Législateur & Dieu lui-même ont eu pour cette nation dure & indocile? Au reste ce que nous ne faisons ici que présumer de la conduite de Moïse, se trouvera vrai par la suite de plusieurs autres Législateurs. Il fut un temps, & l'étude des usages nous le fera connoître, où quelques chefs de sociétés ont cru devoir faire un secret de la religion diluvienne, ou la supprimer tout-à-fait comme contraire à l'esprit de la raison & de la sociabilité; vérité que tout confirmera par la suite.

VII. Les fréquentes idolâtries des anciens Hébreux justifient ce que nous venons de dire du penchant qui les por-

toit à se livrer à des usages antérieurs ou étrangers au plan de la législation Mosaïque. Du temps de Moïse-même & sous ses yeux ils retournerent au culte d'Egypte qu'ils sembloient ne quitter qu'à regret. L'effusion des eaux est vraisemblablement un de ces usages antiques qu'ils ont repris ou conservé au mépris de leur loi. Cettte cérémonie n'étant plus fondée chez eux que sur une tradition, a du nécessairement se corrompre. Ils la regarderent donc par la suite des temps comme une occasion de réjouissance, tandis que ce n'étoit dans l'origine qu'une cérémonie funebre qui les auroit portés au deuil & aux larmes s'ils en eussent nettement connu le véritable esprit. Je dis nettement, parce que divers usages qu'ils pratiquoient encore à la fète des Tabernacles & lors de l'effusion des eaux, prouvent qu'ils l'ont connu ou du moins entrevu : ces usages indiquent encore des motifs pris dans l'histoire de la nature, & un certain sentiment des anciens malheurs du monde ; c'est une coutume qu'ils ont conservée de porter à la main des faisceaux de palmiers & de sauter pendant cette fête (13). Ils les

(13) Léon de Modene P. III. Chap. 7.

les agitent & les secouent d'une maniere mystérieuse en les élevant successivement vers les quatre vents, dans la crainte, disent-ils, des jugemens de Dieu ; s'ils prient c'est avec une rapidité prodigieuse & un desordre affecté en frappant sur tout ce qu'ils rencontrent, & en se tournant & se retournant comme des gens déroutés; ce qu'ils font pour contrefaire, à ce qu'ils disent, la vie errante & la démarche de leurs ancêtres, dont toutes les courses & les actions étoient incertaines & précipitées dans le désert (14) ; sur quoi il faut remarquer que divers peuples anciens ont témoigné la même incertitude, le même trouble & les mêmes inquiétudes dans certaines cérémonies religieuses : les Siciliens & les Athéniens pour imiter les courses de Cérès cherchant Proserpine (15); les Egyptiens pour imi-

(14) Voyez l'Hist. des Juifs de Basnage. Liv. VI. Chap. 17. §. 5. & les Cérémonies religieuses Tom. I.

(15) Les fêtes de Cérès, Déesse des bleds, avoient toutes rapport à l'ancien état du genre humain devenu misérable faute de subsistance. Elles se célébroient toutes au temps des semailles & de la récolte ; elles avoient aussi rapport aux législations qui avoient civilisé le genre humain ; c'est ce qui leur faisoit donner le nom

ter Iſis dans la recherche qu'elle fit d'Oſiris enlevé & perdu (16); les Phrygiens à cauſe de Cybele déſolée & errante par toute la terre après la mort d'Atys. Toutes les nations payennes faiſoient la même choſe dans leurs orgies comme pour chercher & appeller Bacchus. D'autres peuples ont eu ces uſages bizarres pour des raiſons qui ne valent pas mieux que toutes celles-là; &

de *Theſmophories*, c'eſt à dire *fête des loix.* Ceci préſente des analogies ſingulieres avec la fête des Tabernacles, qui étoit 1°. une fête commémorative des Hébreux cherchant une terre fertile qui leur étoit promiſe. 2°. Une fête de la derniere récolte des fruits. 3°. Une fête de la lecture de la loi. Deuteron. XXXI. 10.

(16) Cette cérémonie ſe faiſoit pluſieurs fois l'année en Egypte. Le 19 d'Athys vers le milieu de l'automne étoit un des jours de la fête de la diſparition & de la recherche d'Oſiris; on la commençoit le 17. par les larmes, & la nuit du 19. on portoit en proceſſion & en grand deuil le cercueil d'Oſiris juſqu'aux bords de la mer; l'on y puiſoit de l'eau que l'on verſoit ſur ce cercueil, & l'on crioit enſuite qu'Oſiris étoit retrouvé, d'autres diſoient qu'il étoit reſſuſcité, & alors on s'abandonnoit à la joie. *Voyez Plutarque*, *De Iſide & Oſiride* 618. Cet auteur dans tout ce traité prétend que tous les malheurs d'Oſiris ne ſont que les malheurs de la terre; que la défaite de Typhon eſt la retraite de la mer, & que la victoire d'Oſiris & de Horus eſt la terre découverte & deſſéchée.

les Mahométans la pratiquent encore à la Mecque, s'imaginant imiter l'inquiétude d'Agar cherchant Ismaël. Des usages aussi généraux & aussi uniformes, variés seulement par les motifs, ne peuvent avoir leurs principes dans l'histoire particuliere de quelque nation ; il faut les chercher dans l'histoire générale du genre humain.

Mais jettons les yeux sur le pseaume 28. *Afferte Domino &c.* que les Juifs, une branche de saule à la main, chantent aujourd'hui dans cette fête en tournant sept fois autour du pulpitre qui représente l'ancien autel, autour duquel leurs ancêtres tournoient de même, selon leurs traditions qui n'en disent rien aujourd'hui (17). Quelles images présente ce pseaume! *La voix de Jehovah domine sur les eaux, le Très-Haut a tonné sur les grandes eaux, que sa voix est puissante ! qu'elle est terrible ! Sa voix répand les feux & les flammes ; elle ébranle la terre ; elle découvre les lieux sombres ; Jehovah s'est assis sur le déluge ; il sera Roi à jamais ; il bénira son peuple.* Joi-

(17) Vers le solstice d'hiver on imitoit en Egypte la recherche d'Osyris par Isis en faisant tourner une vache sept fois autour d'un Temple. Voyez *Plutarq. ibid.* §. 37.

gnons à un pſeaume ſi viſiblement commémoratif, & bien plus analogue à la cérémonie de l'effuſion des eaux de Siloë qu'aux uſages preſcrits par Moïſe pour la fête des Tabernacles (18); joignons, dis-je, à ce pſeaume les fréquens *Hoſanna* qui en faiſoient le refrein, & cherchons quel eſt le véritable eſprit de cette exclamation ſi particuliérement conſacrée au ſeptieme jour de cette fête (ſans l'ordre du Légiſlateur cependant) que ce jour s'appelle *le grand Hoſanna. Hoſiâh-na* d'où ce cri eſt tiré ſignifie *ſauvez-nous, de grace, ſauvez-nous.* Les Hébreux en ont fait depuis longtemps un cri de joie & d'allégreſſe; mais leur erreur eſt ſenſible: on ne crie

(18) Le titre de ce pſeaume, (*in conſummatione tabernaculi*) ſemble indiquer qu'il a été compoſé par David après qu'il eut achevé le tabernacle; mais il y a tout lieu de croire qu'il n'a point compoſé ce pſeaume; les titres des pſeaumes ſont depuis longtemps juſtement ſuſpectés; cependant tels qu'ils ſont ils ſont très anciens, & il ne faut pas les rejetter tout-à-fait; quelquefois il ſemble qu'on peut en ſaiſir l'eſprit; dans celui-ci par exemple une raiſon d'analogie demande pour titre *le rétabliſſement du monde après le déluge*, & non le rétabliſſement ou la conſtruction du Tabernacle. On peut ſoupçonner encore que le titre portoit *in conſummatione tabernaculorum*; c'eſt-à-dire Cantique pour la clôture de la fête des Tabernacles.

sauvez-nous, que dans la détresse, & non dans la joie; & cet *Hosanna* n'est en lui même qu'un cri plaintif, aussi opposé à la joie qu'il est convenable à des fêtes destinées à rappeller la catastrophe lamentable du déluge. Faut-il actuellement demander pourquoi les Juifs d'aujourd'hui regardent la pluie qui tombe au jour de cette fête comme un mauvais signe? Pourquoi ils ont dans l'idée que Dieu décide en ce jour de la quantité d'eau qu'il veut envoyer sur la terre dans l'année? Pourquoi ils vont observer l'état du ciel, la température de l'air, la direction des vents? Pourquoi leurs peres alloient saluer le Soleil levant, & pourquoi ils consultent encore la Lune? Tous ces usages sont des suites évidentes & des effets traditionels des terreurs & des inquiétudes dont le déluge & le souvenir du déluge avoient rempli l'esprit des sociétés renouvellées. Telle doit être la conclusion de tout ce que nous avons vu jusqu'ici pratiqué avec plus ou moins de connoissance du véritable objet chez les Hébreux ainsi que chez les Grecs & les Syriens (19).

(19) Vid. Cramer ad Cod. Sueca. pag. 153. Hist. des Juifs de Basnage VI. Chap. 17.

Cette analyse des usages des Hébreux dans leur fête des Tabernacles détruit l'erreur si commune où l'on est que les Juifs n'ont cette multitude d'usages étrangers au plan de leur législation que depuis leur derniere dispersion ; ils les tiennent de leurs premiers ancêtres qui les tenoient eux-mêmes d'une source commune où les autres nations ont également puisé. Delà sont sorties toutes ces ressemblances que nous venons d'appercevoir, & tant d'autres sur lesquelles on a si souvent & toujours si maladroitement insisté.

CHAPITRE III.

De l'effusion des eaux à Ithome. D'une fête du déluge d'Inachus dans l'Argolide ; de quelques autres usages relatifs au même objet. Des fêtes des eaux chez d'autres peuples.

I. NOus donnons ici le nom de *fêtes diluviennes* à deux fêtes antiques, l'une célébrée dans la Messénie & l'autre dans

l'Argolide. Les anciens ne leur ont point attribué ce motif, mais les connoissances que viennent de nous fournir les Hydrophories d'Athenes, d'Egine, d'Hiérapolis & de Jérusalem nous rendront déja assez entreprenans pour montrer à l'antiquité elle-même la vraie raison de ses usages qu'elle a souvent méconnus.

La Ville d'Ithome dans la Messénie avoit une Hydrophorie qu'elle célébroit sans faire aucune mention du déluge; les habitans appelloient *Clepsidre* ou eau cachée (1) la fontaine où ils alloient puiser de l'eau pour en faire l'effusion, le jour de la fête de Jupiter Ithomate. On ne disoit point cependant à Ithome ainsi qu'à Athenes, que des eaux débordées se fussent autrefois dérobées & cachées par cet endroit; mais on disoit que Saturne qui dévoroit tous ses enfans, ayant aussi voulu dévorer Jupiter qui venoit de naître, on le lui avoit enlevé par surprise pour le confier aux Nymphes de la Messénie qui l'éleverent en secret près de cette fontaine dont l'eau servit à le laver. Ce n'est pas trop oser que

(1) Pausanias Lib. IV. Cap. 33. Mythologie de Bannier. Tom. III. p. 351. Ed. in-12°. de 1739.

de traiter de fable le motif de la fête, de fausseté l'histoire prétendue du nom de cette fontaine, & de rendre le tout à son objet véritable & primitif qui ne peut être que le souvenir du déluge. Nous seroit-il aussi facile de découvrir s'il y avoit quelque analogie entre ce souvenir & la fable qui en tenoit lieu? Cette recherche sera différée jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux fetes de Saturne motivées sur le déluge par les Thessaliens: néanmoins nous pouvons d'avance rappeller aux gens instruits de la Mythologie, que Saturne passoit pour un Dieu qui présidoit à la succession des temps, aux révolutions des années & des périodes; que ses fetes pour cette raison étoient déterminées à Rome par l'ouverture de l'année solaire en Décembre, & par celle de l'année civile en Mars. Ainsi nous devons quelquefois rencontrer ce Dieu dans notre carriere, & lui voir jouer un rôle dans les fêtes commémoratives des grands périodes changés & du monde renouvellé. Cette naissance de Jupiter, objet vulgaire de la fête des Messéniens, ne seroit ainsi qu'une allégorie de la naissance des temps & d'un nouvel ordre de choses après le déluge; vérité dont

on

on ne peut guere douter.

II. Ce qui semble avoir porté les Messéniens à choisir l'allégorie de Jupiter enfant préférablement à tant d'autres qu'ils pouvoient prendre, & que d'autres peuples ont pris, c'est, à ce qu'il paroît, le nom de la ville d'*Ithome* où se célébroit la fète dont nous parlons. *Ithom* dans la langue orientale de ces temps signifioit un *enfant* & même enfant privé de son pere, ou un orphelin. Peut-être aussi cette ville a-t-elle reçu ce nom de la fête même de cet enfant allégorique. Le motif vrai & primitif de cette solemnité a pu donner assez de célébrité à cette fête dans de certains âges pour que celui qu'elle consacroit & où elle occasionnoit un concours de peuple, ait pu prendre un nom relatif à ses usages. La ville de l'enfant dont on faisoit la mémoire, sera ainsi devenue la ville d'*Ithome*, c'est ce qui est assez vraisemblable (2). Si par la suite la fable a ajouté à l'allégorie que cet enfant avoit été caché près de la fontaine *Clepsydre*, ou eau cachée, le nom de

(2) La fête de *Jupiter Ithomate*, ou les *Ithomées* avoient beaucoup de célébrité dans la Messénie. On y proposoit des prix aux chantres & aux Musiciens.

cette fontaine en eſt viſiblement la cauſe ; mais ce nom ne doit nous indiquer que quelques traditions ſemblables à celles d'Athenes & des autres villes ſur les eaux du déluge cachées & abſorbées ſous terre, ou ſur quelques cérémonies inconnues relatives à ces traditions. Si cette même fable dit encore que Jupiter enfant fut lavé dans cette fontaine ; c'eſt que par la ſuite des temps la ſuperſtition qui ſuit toujours l'ignorance d'un pas égal & conſtant, a changé toutes ces eaux commémoratives en eaux purificatoires & même expiatoires.

III. Le motif vulgaire de la fête célébrée dans l'Argolide étoit l'enlevement de Proſerpine par Pluton ; l'uſage étoit de jetter des torches allumées dans une foſſe profonde, parce que la fable diſoit que c'étoit par cette ouverture que le Dieu infernal avoit diſparu avec la fille de Cérès (3). Nous ramenons

(3) Pauſan. Lib. II. Cap. 22.

Il y a deux villes d'Argos dans la Grece : l'une dans le Peloponeſe, c'eſt la plus illuſtre ; l'autre ſurnommée *Amphilochium* au nord de l'Acarnanie & proche du fleuve Acheloüs. Chacune de ces deux villes avoit ſon fleuve Inachus, nom d'un ancien Roi ; la ſource de l'Inachus d'Argos Amphilochium eſt, ainſi que celle de l'Acheloüs, au ſommet des monta-

cette fête au déluge, parce que cette fosse étoit toute voisine d'un Temple consacré à Neptune, en mémoire de ce que ce Dieu avoit délivré la contrée d'un déluge. Voici le fait, ou plutôt la fable qui enveloppe le fait. Du temps d'Inachus, Neptune & Junon en dispute sur la souveraineté du pays d'Argos, prirent Inachus pour juge: il prononça en faveur de Junon. Neptune irrité voulut s'emparer par la force de ce que le jugement refusoit de lui donner, & il employa pour cela les moyens convenables au Dieu des eaux des mers; il submergea toute la contrée pour l'unir à jamais à son domaine. Appaisé cependant par Junon & par les prieres & les sacrifices d'Inachus, il ordonna aux eaux de se retirer par une ouverture souterraine, sur laquelle la reconnois-

gnes de la Thessalie, contrée fameuse par ses traditions du déluge. On pourroit avec quelques auteurs placer près de cet Argos le théâtre de la colere de Neptune; d'un autre côté toute la mythologie nous montre la famille d'Inachus dans le Peloponese; si je me détermine pour l'Argos de cette derniere contrée, c'est parce qu'elle a été renommée, & que Junon y avoit été particuliérement honorée. Au reste c'est sans tirer à conséquence, s'il en est qu'on puisse craindre dans une telle matiere.

ſance éleva un Temple à Neptune *proclyſtius*, c'eſt-à-dire qui fait écouler. On ne nous apprend point d'ailleurs quelles ont été les fêtes de ce Temple, ni s'il s'y pratiquoit des cérémonies correſpondantes à cette tradition. La mémoire de l'enlevement de Proſerpine, qui ſe faiſoit tout auprès, eſt préſentée dans Pauſanias comme une anecdote qui n'a point de rapport ni à ce Temple, ni à ſon culte; mais la foſſe de Pluton étoit trop voiſine du trou de Neptune, & la cérémonie qui s'y faiſoit étoit trop analogue à toutes celles qui ſe faiſoient ſur les gouffres diluviens, pour ne pas appercevoir un même fait dans ces deux traditions, & une même fête dans ces deux ſolemnités, quoiqu'elles ſoient ſéparées & diverſement exprimées & célébrées.

IV. L'allégorie de la diſpute de Neptune & de Junon pour ſavoir qui dominera ſur le pays d'Inachus, n'eſt point fort myſtérieuſe; elle nous préſente le combat de deux élemens: l'air & l'eau, qui ſont les noms des Divinités qui y préſidoient ſelon la Théologie payenne, ſe diſputant le domaine de la terre & le droit de la couvrir. Le Dieu des mers, Neptune, avoit en pluſieurs au-

tres endroits qu'à Argos des Temples construits de-même sur des eaux souterraines qu'on disoit s'être autrefois cachées par la peur qu'elles eurent des géans, lorsque ceux-ci accumulerent les montagnes les unes sur les autres pour attaquer les Dieux, & escalader le ciel. On croyoit qu'il y avoit de ces eaux sous le Temple de Neptune à Athenes, à Mantinée, dans l'Arcadie, & à Mylasse dans la Carie (4). La tradition particuliere des habitans de Mantinée portoit que leurs eaux cachées avoient autrefois jailli avec violence pour punir des sacrileges qui étoient entrés par force dans ce Temple dont l'accès étoit défendu aux hommes. Cette fable ressemble à celle que les Rabbins nous ont débitée sur les eaux souterraines du Temple de Jérusalem, & à celle de l'historien Joseph sur les eaux de Siloë. Ces opinions & ces fables, toutes ridicules qu'elles sont, ne décelent pas moins que la plûpart de ces Temples sous lesquels on supposoit des gouffres & des eaux redoutables, avoient originairement été consacrés par un culte funebre fondé sur la mémoire du déluge. Si la dispute de Neptune & de Junon n'est qu'u-

(4) Pausanias Lib. VIII. Cap. 10.

ne allégorie des révolutions arrivées ſur la terre, Proſerpine enlevée par Pluton & pleurée par Cérès en eſt une autre, priſe à la vérité ſous une face différente, ou relativement à d'autres circonſtances. Il paroît que l'imagination des anciens a été très féconde dans ce genre de peinture, & qu'elle a ſouvent varié ſes points de vue; il y a même lieu de penſer que c'eſt par cette trop grande fécondité que les peuples ont à la fin méconnu leur objet principal, ou ce qui avoit donné lieu à leur culte primitif; comment des générations très éloignées du déluge pouvoient-elles encore reconnoître cet événement dans une diſpute, un combat, une naiſſance de géans, un pere qui dévore ſes enfans, &c? Ce n'eſt pas ſans peine que nous pouvons nous-mêmes nous familiariſer avec ces idées, & croire que les avantures de Bacchus, d'Apollon, de Cybele &c. ont du rapport au déluge; c'eſt cependant ce que les premiers pas de cette étude des uſages nous font entrevoir. Ce qui a précédé nous a déja fait ſoupçonner que Cérès & Proſerpine étoient du nombre de ces perſonnages allégoriques & que leurs fables avoient rapport à l'hiſtoire d'un ancien

état du genre humain ; ce qui suivra ne sera que confirmer & justifier ces premiers soupçons ; c'est dans ce chapitre une grande présomption contre la légende de ces Divinités, que de les voir nécessitées par des causes secretes, peut-être inconnues aux anciens mêmes, à réunir leur culte avec celui d'un Neptune qui est visiblement un être diluvien ; l'allégorie de l'enlevement de Proserpine par Pluton tient donc par quelque endroit à l'allégorie de la dispute de Neptune avec Junon, c'est-à-dire au déluge.

V. Les différens gouffres, vrais ou fabuleux, dont on disoit tant de merveilles dans toutes ces fêtes en mémoire du déluge, & les cérémonies qu'on y pratiquoit, rappellent des gouffres semblables sur lesquels on faisoit de semblables cérémonies, sans parler du déluge, si près du Temple de Neptune Proclystius. En Argolide l'on jettoit des torches ardentes dans le gouffre par où la fille de Cérès avoit disparu avec son ravisseur. On montroit aussi en Sicile proche de Syracuse, en Béotie près de Céphise, & dans l'Isthme près de Corinthe, des trous pareils ; chacun prétendoit que son gouffre étoit le seul vé-

ritable, & que c'étoit par lui que l'enlevement s'étoit fait (5). Cette variété de traditions n'indique cependant qu'une même anecdote dont les commémorations pratiquées chez divers peuples ont donné lieu aux prétensions de se multiplier. Il y a une superstition générale sur la terre qui n'appartient en propre qu'au genre humain; mais il n'y a si petit peuple qui n'ait prétendu en avoir la propriété toute entiere; cela est arrivé surtout lorsque chacun a regardé la portion de la tradition générale dont il s'est trouvé dépositaire, comme une partie de son histoire privée.

Les Argiens avoient encore une autre fête pendant laquelle ils précipitoient dans un abîme un agneau (6) qu'ils envoyoient au portier du royaume de Pluton; ils étoient armés de javelines, ils appelloient Bacchus au son des trompettes, & l'invitoient à se montrer hors de l'eau; cette apparition n'arrivoit pas fréquemment sans-doute. Plutarque remarque que lorsqu'ils précipitoient l'agneau ils avoient soin de cacher leurs trompettes & leurs javelines: nous ne prétendons point expliquer tous

(5) *Natalis Comes. Lib. III.*
(6) *Plutarch. de Iside & Osiride* §. 16.

ces myſteres; mais la ſuite pourra nous développer le ſens de quelques-uns de ces uſages.

A la fête *Inoa* dans la Laconie on jettoit des offrandes faites de pâte dans un marais très-profond. Si elles ſurnageoient c'étoit un ſigne de malheur; ſi elles alloient au fond pour ne plus reparoître, c'étoit un ſigne de bonheur. Dans ce dernier cas les Dieux infernaux étoient cenſés avoir accepté l'offrande. On faiſoit la même choſe à la bouche du mont Etna, on en tiroit de ſemblables prognoſtics, & une telle cérémonie dans le voiſinage d'un Volcan fait bien voir que l'hiſtoire des uſages eſt liée à l'hiſtoire de la nature & de ſes phénomenes. En d'autres contrées c'étoit dans la mer que l'on jettoit les offrandes: la mer eſt en effet ce grand abîme qui ſemble avoir autrefois englouti toutes les nations; auſſi invoquoit-on alors la Déeſſe Salus. La ſtatue de cette Déeſſe à Egium en Achaïe n'étoit jamais vue que de ſes prêtres (7).

Cette multitude de traditions conſervées dans les fêtes diluviennes & dans

(7) *Pauſanias Lib. III. Cap.* 3. *J. Meurſii. Græcia Feriat. Lib. IV. Pauſanias Lib. VII. Cap.* 24.

les usages commémoratifs sur ces gouffres, ces ouvertures & ces abîmes qui tantôt ont vomi les eaux, & tantôt les ont absorbées, présente des anecdotes qui sont en général prises dans la nature, quoique l'application particuliere puisse être fabuleuse & fausse. Lorsqu'une contrée est agitée par des secousses de tremblemens de terre, il est assez ordinaire que l'on voie paroître de nouvelles eaux & disparoître d'anciennes; il s'ouvre de nouvelles sources tandis que d'autres tarissent. On a vu des lacs privés de tout dégorgement extérieur, dont les eaux augmentées subitement sans pluie par des voies inconnues & souterraines, se sont ensuite retirées par les mêmes voies; ces sortes de phénomenes, suites des émotions de la nature, ont du être très-violens & très-multipliés dans les temps des anciennes révolutions, dont tout nous annonce que notre Globe a été le théâtre. Ce que la nature fait aujourd'hui en petit dans des secousses particulieres & momentanées d'une seule contrée, elle l'a fait en grand autrefois & avec des efforts que notre esprit accoutumé à l'ordre naturel peut à peine concevoir.

VI. On a souvent mis en question si

le déluge d'Inachus dans l'Argolide étoit le même que celui d'Ogygès, de Deucalion, de Prométhée, de Noë, &c. Il y a encore des Ecrivains qui se plaisent à multiplier ces événemens destructeurs; ils regardent tous les déluges dont parle l'antiquité, comme autant d'événemens différens, parce qu'ils ont en effet chez tous les peuples des anecdotes de détails & des dates différentes, mais la chronologie de l'antiquité est si imparfaite qu'il ne paroît nullement sage de s'en tenir à ces dates. Ce sont les faits qu'il faut peser & examiner eux-mêmes. Les Phrygiens, par exemple, plaçoient un déluge sous le Roi *Annac*. Ce déluge ne pourroit-il pas être le même que celui d'*Inachus*; *Annac* & *Innach* n'étant que des dialectes d'un seul & même nom. Une autre dialecte se présente encore sous le nom de *Noë* qui se prononce *Noach* en Hébreu, & avec l'article *Hanoach* ou *Anuach* (8). Ces

(8) Les Phrygiens prononçoient indifféremment *Annac* & *Cannac* ce qui nous décide à regarder *Chanac* qui se prononce également *Hanac* comme la racine de ce nom. Il signifie *commencer*, *dédier*, *fonder*, *établir*. *Annac* est ainsi un nom très-convenable à celui qui a vu ou commencé un nouvel ordre de temps & de choses, & qui a pour-ainsi-dire assisté à la re-

trois déluges n'en ſont probablement qu'un ſeul, & l'on peut leur joindre à coup ſûr celui du Deucalion d'Athenes & d'Hiérapolis. L'analogie des uſages, quand elle ſe trouve à la fin juſtifiée par celle des noms, doit à l'égard de cette haute antiquité, tenir lieu de dates préciſes & de monumens plus exacts, ſurtout lorſque les faits ſont de même nature.

VII. Pluſieurs nations de l'Orient célebrent depuis un très-grand nombre de ſiecles des Hydrophories ou fêtes des eaux dans certaines ſolemnités où la coutume exige qu'on ſe jette de l'eau

ſtauration du monde. La légende de ce Roi Phrygien a de plus beaucoup de rapport avec ce que les Hébreux rapportent d'*Enoch* ou *Henoch* dont ils écrivent le nom *Khanoc*. En effet il a la même racine & la même ſignification qu'*Annac*. Cependant ſuivant la *Geneſe*, ce n'eſt point du temps d'Henoch que le déluge eſt arrivé. Il faudroit avoir la manie de tout réſoudre pour répondre à cette difficulté; je veux ſeulement faire remarquer que dans les traditions Chaldéennes, *Siſutrus* ou *Xiſuthrus* s'étant ſeul ſauvé du déluge avec ſa famille, fut auſſitôt après enlevé par les Dieux. Ainſi voilà encore un *Noë* qui eſt pris pour un *Henoch*. Ces mépriſes ne viendroient-elles point de ce que dans les anciennes langues *Annac*, *Hannoc*, & *Hanoach* n'étoient preſque qu'un même nom pour l'oreille?

les uns les autres, & qu'on s'en présente réciproquement. Cet usage s'est diversifié dans chaque contrée selon le goût des peuples; les motifs ont aussi des variétés entre eux, les uns sont mythologiques, les autres sont ridicules, mais tous ne sont point assez altérés pour être impénétrables.

Les anciens Perses avoient une solemnité que d'Herbelot appelle des *Aiguieres*, & que les Persans modernes quoique Mahométans, ont conservé sous le nom d'effusion d'eau. Lorsque l'année des Perses étoit solaire, cette fête se célébroit au retour du printemps, ou de l'automne suivant d'autres (9). Ce doute vient du changement arrivé dans les Calendriers de cette nation. Quoi qu'il en soit, c'étoit une fête cyclique qui, contre son esprit primitif, parcourt aujourd'hui tous les jours & tous les mois de l'année Persanne devenue lunaire depuis le Mahométisme. Une veillée préparoit à cette fête; le jour même on se visitoit & on se complimentoit, on versoit mutuellement de l'eau les uns sur les autres; c'est tout

(9) Voyez Biblioth. Orient. au mot *Abriz.* Voyage de Chardin. Tom. VII. pag. 441. Hyde *de Religione Veter. Pers. Cap.* 19.

ce que l'on ſait de cette fête qui pouvoit avoir d'autres uſages; les habitans d'Iſpahan n'ont conſervé que celui-là, encore l'ont-ils altéré ou adouci: au lieu d'eau commune ils ne ſe jettent plus que de l'eau roſe, ils s'en donnent des flacons en préſent, & ſe témoignent réciproquement une grande joie. Les motifs que les anciens Perſes ont pu donner à cet uſage, ne ſont point parvenus juſqu'à nous: s'il y a eu un temps où cette effuſion ſur les perſonnes a tenu à la religion, comme on ne peut en douter, il ſe peut que dans un autre temps elle s'étoit civiliſée, & qu'elle n'exprimoit plus alors qu'une régénération de ſociabilité & d'affection, à l'occaſion du renouvellement de l'année; on nommeroit volontiers cet uſage un *baptême de civilité*. Les Perſes modernes pour qui ce n'eſt plus qu'un uſage populaire, vont en chercher les principes dans leurs légendes & leur mythologie: ils prétendent célébrer par cette cérémonie la victoire de *Pheridoun*, un de leurs héros, ſur le *Debac*, un de leurs anciens tyrans; mais où eſt le rapport? Il eſt vrai que dans le ſtyle allégorique une victoire exprime toujours un renouvellement; il faudroit donc ſavoir

si ce *Pheridoun* & ce *Dehac* sont des personnages allégoriques, c'est ce que nous ignorons. D'autres légendaires prétendent de leur côté que cet usage se pratique en mémoire d'une pluie abondante survenue après une grande sécheresse qui avoit désolé la terre & produit une famine. Cette pluie a plus de rapport avec une effusion d'eau; elle est ainsi plus analogue au déluge que la victoire de Pheridoun; mais c'est une tradition fort affoiblie.

Les Arméniens répandus dans la Perse, quoique Chrétiens, suivent l'usage des Mahométans: dans ce jour partout où ils se rencontrent, soit dans les rues, soit dans les maisons, soit dans leurs Eglises, ils se jettent aussi de l'eau rose & d'autres eaux de senteur. On présume bien que des Chrétiens ne connoissent point ni le Phéridoun ni le Dehac des Musulmans; c'est la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor qui est entre eux l'objet dont cet usage est fait pour conserver la mémoire; parce que les Apôtres étonnés, éblouis, frappés de la Majesté de leur Maître, se trouverent mal, à ce qu'ils rapportent, & il falloit leur jetter de l'eau au visage pour les faire revenir de leur évanouissement.

Ces pauvres Arméniens ne font point ici briller ni leurs connoiſſances hiſtoriques, ni leur ſcience mythologique. Si nous avions pu rendre compte du motif que les anciens Perſes donnoient à cette fête, nous aurions vu dans un même article un uſage adopté par trois religions ſucceſſives, & appliqué par elles diverſement ; c'eſt dans ce cas qu'il faut s'en tenir à l'eſprit de l'uſage & rejetter les légendes (10).

VIII. La fête des eaux eſt auſſi très-célebre au Pégu, à la Chine & au Japon. Les voyageurs (11) rapportent qu'à

(10) Au *Neuruz* ou nouvel an Gelaléen, on veille la nuit & l'on ſe répand de l'eau les uns ſur les autres. *Voyez Hyde de Rel. Perſ. Cap. XIX. p.* 238. c'eſt en Mars, jadis Juillet. Camini dit que c'eſt au 30 de Churdad que l'on répandoit l'eau. D'autres prétendent que ce fût le 20 auquel Pheridoun vainquit le Dehac. *Voyez Hyde ibid p.* 242. c'eſt-à-dire au Mois de Mai, jadis Septembre. Le 13 de Tyr, on célébroit une grande fête preſque égale à celle du *Neuruz*, dans laquelle on ſe jettoit de l'eau ; c'eſt ſuivant Hyde au mois de Juin, jadis Octobre. Selon quelques autres l'eau roſe doit être jettée le 30 de Behman, Janvier, jadis Mai ; c'eſt alors que cette cérémonie ſe pratique à Iſpahan. *V. Hyde. p.* 257.

(11) Voyez le Recueil des Voyages de la Comp. des Indes Ori. Tom. III. p. 59. & Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. XVIII. p. 570.

qu'à Pégu, le Roi, la noblesse & le peuple se jettent de l'eau partout où ils se rencontrent; du haut des fenêtres chacun s'amuse à arroser les passans, & le soir il ne se trouve personne qui n'ait été bien mouillé: tel est le plaisir ou pour mieux dire, la folie du jour dans ce pays; cette bizarre solemnité n'en est pas moins une des grandes fêtes annuelles au Pégu.

Les Chinois & les Japonois, peuples plus sages & plus mesurés, célebrent cette même fête d'une maniere, sinon plus grave, du moins plus honnête & plus décente. La fête des eaux se célebre annuellement dans ces deux grands Empires le cinquieme jour de la cinquieme lune, qui correspond à notre mois de Juin. Depuis les portes jusqu'aux toits les maisons sont alors décorées de rameaux & de branchages; on se fait réciproquement des visites sans se jetter de l'eau; mais la jeunesse monte sur des gondoles très-ornées & construites en forme de dragons; elle court çà & là sur les fleuves & les rivieres en criant & répétant souvent *Peirun*, *Peirun*; tandis qu'une partie semble occupée à chercher ce *Peirun*, l'autre se joue sur l'eau & s'y exerce; les gondoliers lut-

tent de force, de vîtesse & d'adresse, & les vainqueurs reçoivent des prix. On reconnoît-là un peuple policé jusques dans ses plaisirs, & qui a sçu mettre de l'agrément & de l'utilité dans les usages grossiers qu'il tenoit de ses ancêtres. Par les motifs que les Chinois donnent à cette fête nous allons nous appercevoir néanmoins que ce peuple qui se vante de l'antiquité & de l'exactitude des ses annales, ne connoît guere les motifs de ses usages, & qu'il n'en a que des idées mythologiques & confuses comme tous les autres peuples de la terre.

Quelques écrivains Chinois placent l'origine de la fête des eaux au troisieme siecle qui a précédé notre Ere (12). Sous le regne de *Ugan-Vemg II.* trente-quatrieme Empereur de la troisieme dynastie, un Mandarin de Chang-Cha-Fu, ville de la province de Hunan, eut, disent-ils, le malheur de se noyer; les habitans pleins de vénération pour lui, accoururent tous pour le sécourir; ils le chercherent longtemps, & leurs soins ayant été superflus, ils voulurent éterniser leur douleur & la mémoire de ce

(12) Hist. de la Chine du R. P. du Halde. Hist. génér. des Voyages. Tom. VI. p. 75.

Magiſtrat, en courant de même tous les ans ſur les rivieres pour le chercher encore & pour l'appeller par ſon nom. Ce récit, quoique très-circonſtancié & aſſez hiſtorique, eſt cependant contredit ; pluſieurs prétendent que ce ne fut pas le Mandarin qui ſe noya, mais que ce fut ſa fille qu'il aimoit tendrement ; qu'on la chercha vainement, & que la fête fut inſtituée pour conſoler ce pere malheureux.

Cette hiſtoire eſt la même ſur laquelle eſt auſſi motivée la fameuſe *fête des Lanternes* qui ſe célebre par toute la Chine au renouvellement de l'année ; mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'un fait obſcur qui n'a du intéreſſer dans ſon temps que les habitans d'une ſeule ville, ſoit le motif de deux fêtes auſſi célebres & auſſi générales ; jettons donc les yeux ſur un autre motif que l'on en donne encore, celui-là ſera peut-être plus intéreſſant parce qu'il eſt plus mythologique, & qu'à la Chine comme dans bien d'autres contrées la mythologie eſt ſouvent bien plus inſtructive que ce qu'on appelle l'hiſtoire. Ce *Peirun* dont le nom retentit durant la fête des eaux, étoit, ſuivant quelques traditions, un Roi juſte & vertueux, ſouverain d'une

Isle très-riche & très-fertile; ses sujets plongés dans les délices & dans l'abondance devinrent si méchans & si corrompus, qu'ils attirerent la colere du ciel, & l'Isle entiere fut abîmée dans la mer. *Peirun* aimé & chéri des Dieux en fut averti; il se sauva dans une barque, & s'étant retiré dans une autre contrée avec sa famille, il disparut, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu (13). Or c'est suivant cette derniere tradition qu'on le cherche & qu'on l'appelle depuis ce temps tous les ans à la fête des eaux dans toute la Chine & dans tout le Japon. On ne donne point la date de ce fait.

Ce récit si semblable à celui des Chaldéens sur l'enlevement de Sisultrus après le déluge (14) doit ici fixer nos idées sur ces fêtes des eaux, déja motivées chez les Persans sur le souvenir d'une grande pluie. D'ailleurs cette fête présente à la Chine & au Japon le spectacle commémoratif des Hébreux sous des berceaux à la fête des Tabernacles; celui des Egyptiens & des Grecs dans

(13) Kempfer Hist. du Japon Liv. III. Chap. 3. & l'append. § 8. Cérém. Relig. *Tom.* V & VI.

(14) *Euseb. Præparat. Evangelic. Lib. X. Cap.* 12.

leurs recherches annuelles d'Osiris, de Bacchus, de Proserpine &c. C'est une forte présomption que l'histoire du Mandarin & de sa fille n'est qu'une fable datée & qu'une allégorie Chinoise du même genre que celle de Cérès & de Proserpine. C'est à ceux qui possèdent la langue Chinoise à chercher dans la signification des noms de ces personnages la confirmation de ce soupçon (15). Enfin on peut encore remarquer que la fête des eaux & des aiguieres étoit fixée au renouvellement d'année chez les anciens Perses, & que la fête du nouvel an à la Chine, se motive ainsi que la fête des eaux sur l'histoire ou la fable d'un Mandarin & de sa fille.

IX. Lorsque des peuples possesseurs d'un usage dont ils rendent raison, comme les Chinois, par de doubles motifs, les uns obscurs ou faux, les autres lumineux & plus vrais, ils nous

(15) C'est sans doute une témérité d'expliquer un mot Chinois par un mot Phénicien; mais en attendant une interprétation plus légitime on peut faire observer qu'en Phénicien *Peirun* peut signifier celui qui ouvre, *apertor, janitor*, racine *paâr*. Ce *Peirun* est peut-être un *Janus* Chinois comme *Peor* étoit un *Janus* Phénicien. Ceux qui ont rêvé sur la mythologie du Janus Romain, ont cru y reconnoître Noë.

offrent par-là diverſes reſſources pour parvenir aux principes hiſtoriques & naturels de cet uſage; mais il arrive auſſi quelquefois qu'un uſage, s'étant multiplié chez un même peuple & ayant produit divers uſages parce qu'il y a pris pluſieurs formes, nous fournit encore par-là de nouveaux moyens pour remonter aux ſources primitives. Tel peuple qui ignore le motif d'un de ſes uſages pratiqué d'une certaine maniere, le connoît dans une autre occaſion où il le pratique d'une autre maniere; ce n'eſt pas que ſon uſage alors ſoit plus ſimple ou plus pur, ce n'eſt qu'un effet de la bizarrerie des canaux traditionels, ſur leſquels on pourroit beaucoup parler, & ne faire cependant que des raiſonnemens faux ou ſuperflus. Les Perſans modernes qui ne ſongent nullement au déluge dans leur fête de l'effuſion de l'eau roſe, vont nous montrer une autre fête, une autre eſpece d'effuſion dont ils ſavent que la mémoire du déluge eſt le motif; cette derniere cérémonie jettera le dernier coup de lumiere ſur les fêtes du Pégu, de la Chine, du Japon, ainſi que ſur la premiere fête des Perſans & des Arméniens dont nous avons parlé.

C'eſt une choſe aſſez ſinguliere que de tous les peuples modernes qui occupent les contrées connues de notre hiſtoire ancienne, les Turcs & les Perſans ſoient les ſeuls qui aient une ſolemnité nommément deſtinée à la mémoire du déluge; elle n'eſt point chez eux de l'inſtitution de Mahomet; ce Conquérant Légiſlateur n'a établi aucune fête dans ſa religion, celles qu'on y célebre, ne proviennent que de la dévotion des peuples & de leurs anciennes habitudes. Il ſeroit très-difficile de connoître par quelle chaîne cette fête diluvienne s'eſt tranſmiſe juſqu'à ces peuples; c'eſt au moins un préjugé certain que ceux qui les ont précédés ont eu de ces ſortes de commémorations. Une fête qui a un motif de cette nature ne peut être nouvelle, ni d'inſtitution récente. Les Mahométans prétendent tenir cette féte de Noë; mais voilà de la fable, ou au moins de l'hiſtoire fabuleuſe. Ils appellent le déluge *l'éruption du four de Cupha*, ville d'Arabie (16). Ils diſent que c'eſt delà que les eaux commencerent à ſortir par le four d'une pauvre veuve; que la terre parut en-

(16) Voyages de Chardin. Tom. V. p. 133. Tom. VII. p. 433. & Tom. IX p. 218. & p. 232.

ſuite percée comme un crible, que les ſources en ſortoient à gros bouillons, & que s'élevant par mille jets elles retomboient ſur la terre en forme de pluie avec les nuages du ciel. La commémoration de cet événement ſe fait au renouvellement de l'année Arabe, c'eſt-à-dire au mois ſacré de Moharram : les dix premieres nuits de ce mois ſont réputées très-ſaintes ; dans l'Alcoran, au chapitre de *l'Aurore*, Dieu jure par ces dix nuits, comme Jupiter juroit par le Stix. La fête ſe célebre ou plutôt ſe termine au dixieme jour de ce mois ; elle n'a chez les Turcs rien de bien remarquable, ils conſacrent ces dix jours & ces dix nuits au jeûne & à la priere, & les regardent comme un temps rédoutable auquel Dieu exerce ſes jugemens (17).

X. Cette fête eſt bien plus ſolemnelle en Perſe où elle ne le cede qu'à la fète du ſacrifice de la Mecque qui eſt la plus grande de celles de la religion Mahométane. Selon les Perſans c'eſt au dixieme jour de Moharram que le déluge a commencé, que Pharaon a été ſubmergé, & que Jonas a été jetté dans la

(17) Voyez Biblioth. Orient. au mot *Aſchour*.

la mer. Ils ajoutent encore qu'à pareil jour Hénoch fut enlevé, Sodome fut brûlée, David mourut, l'Alcoran fut envoyé du ciel, & enfin que c'est en ce jour que Hussein, fils d'Aly, fut tué à la bataille de Kerbela par les sectateurs d'Omar (18). L'esprit funebre d'une fête diluvienne est, sans doute, ce qui a chargé ce jour de tant d'événemens funestes & extraordinaires, & qui a noirci l'imagination des Persans. Cette bizarrerie qui a son principe dans une superstition très-ancienne, n'a servi chez eux qu'à diminuer l'intérêt de l'événement primitif; la derniere anecdote de leur légende les touche plus que toutes les autres; & ils ne semblent aujourd'hui affectés dans ces jours solemnels que de la mort du fils d'Aly; c'est donc cet Hussein qui reçoit tous les honneurs de la fête, & qui en est regardé actuellement comme l'objet principal. Mais nous n'avons pas le même intérêt que les Persans à nous méprendre. Les Turcs eux-mêmes n'en sont point les dupes, puisqu'ayant la même

(18) Biblioth. Orient. Voyez au mot *Houssain.* Voyages de Chardin. Tom. IX. p. 276--285. Cérém. Relig. Tom. V. La bataille de Kerbela est de l'an 680 de notre Ere vulgaire

fête, ils maudissent Aly, son fils & sa doctrine. Nous savons d'ailleurs le peu de cas que l'on doit faire des motifs que la plûpart de nations alléguent de leurs usages, & nous savons que ce sont les usages qui presque toujours doivent être interrogés.

Quoique les dix jours & les dix nuits de cette fête soient les premiers jours & les premieres nuits du renouvellement de l'année Arabe, temps que presque tous les peuples du monde consacrent à la joie ; les Turcs jeûnent alors ainsi que nous l'avons dit, & chez les Persans, tout représente un anniversaire de larmes & de lamentations extravagantes ; les rues & les places sont tristement décorées de lits de parade, de cercueils & de reposoirs funebres. Les Egyptiens, les Phéniciens & les Grecs en faisoient autant pour Osiris, pour Adonis & pour Bacchus, bien des siecles avant la naissance & la mort du fils d'Aly ; ils le pratiquoient de même dans les termes chroniques de la chute & du renouvellement des saisons. Chez les Hébreux le retour de l'année civile étoit aussi un temps de jeûne & de larmes. Ispahan est actuellement dans le deuil & la tristesse ainsi qu'étoient alors

Memphis, Tyr & Athenes, les austérités & les pénitences y changent aujourd'hui tous les usages; c'est le temps de grandes aumônes; on se fait sur-tout une dévotion particuliere de présenter de l'eau à tout le monde, d'en offrir aux pauvres, aux étrangers & aux passans les plus inconnus; les uns paient des porteurs qui vont en distribuer dans tous les quartiers; d'autres placent devant leurs portes des cuves & de grands vases où chacun puise en liberté; les nuits se passent à veiller, & l'on n'entend partout qu'un chant plaintif & lugubre. Ce qui paroît de plus extraordinaire aux voyageurs c'est qu'on méle à cette dévotion si lamentable les mascarades les plus étranges; on y pousse des hurlemens affreux; & des gens ornés de toutes pieces comme pour un jour de combat, entrent en fureur, & semblent représenter les orgies. Ces usages si discordans, sont, suivant les légendes Persannes, relatifs aux divers accidens de la vie & de la mort du fils d'Aly, mais leur étroite relation avec les fêtes les plus antiques, leur liaison connue avec la mémoire du déluge & avec les hydrophories, rappellent cette fête à sa véritable origine. Les Chi-

nois dans leur fète des eaux, appellent *Peirun* qu'ils disent avoir été enlevé; c'est au dixieme jour de la fète Persanne que les Arabes prétendent qu'Hénoch fut enlevé; bien plus les Persans disent qu'Aly, le pere de leur Hussein, a été enlevé aussi & doit revenir à la fin des temps. Dans ce chaos de traditions on ne reconnoît pas moins qu'il n'y a par toute la terre qu'une mythologie; celle d'Aly & de son fils Hussein est ici un exemple moderne des causes diverses qui chez chaque peuple ont de siecle en siecle altéré les motifs des premieres commémorations.

On sait d'ailleurs que les dix premiers jours des mois, & particuliérement le dixieme, étoient déja consacrés au jeûne chez les Arabes avant la venue de Mahomet & la connoissance de sa religion (19). Il en étoit sans doute de ce dixieme jour du premier mois des Arabes, comme du jour des Expiations chez les Hébreux qui arrivoit le dixieme jour du premier mois de l'an civil. *Ascor* ou *Ascour* signifioit *dix* dans les anciennes langues orientales; *Aschour* est le nom que les Turcs & les Persans donnent à la fète commémorative dont nous

(19) V. Biblioth. Orient. au mot *Aschour*.

parlons. Les dix premiers jour de l'an civil étoient aussi destinés à la pénitence chez les Hébreux. Le premier jour se célébroit par le son des trompettes; les Juifs modernes prétendent que ces trompettes les avertissoient de songer & de se préparer au jugement; les jours qui suivoient jusqu'au dixieme se sanctifioient par la retraite & par des actes de pénitence qui préparoient à la fête des Expiations, ou des *Pardons* comme ils l'appellent maintenant. Nous avons déja dit que c'étoit le seul jour de l'année où le Grand-Prêtre pouvoit entrer dans le Sanctuaire, & celui où Dieu se manifestoit d'une façon plus sensible & plus particuliere dans son Temple. Selon toutes leurs traditions c'étoit un jour de larmes & de terreurs: en effet leur loi, sans en alléguer de motifs, leur enjoignoit de s'affliger dans cette fête; encore aujourd'hui ils veillent toute la nuit dans leurs Synagogues, revêtus pour la plûpart de draps & d'habits mortuaires; ils se frappent la poitrine, ils se donnent la discipline, & se pardonnent réciproquement les offenses comme s'ils étoient proches de la mort ou de la fin du monde; mais ils observent tous ces usages sans les rappro-

cher du déluge, comme les Arabes, les Turcs & les Perſans. La fin de la fête des Expiations eſt auſſi la fin de toute cette triſteſſe; la joie ſuccede à ce ton lugubre; on change les habits mortuaires pour des habits blancs, & chacun fait alors ſes proviſions de feuillages pour commencer le quinze du mois la fête des Tabernacles & celle de l'effuſion des eaux de Siloë que nous avons reconnue être une cérémonie établie en mémoire du déluge (20).

XI. Il eſt ſingulier que toutes les fêtes du déluge que nous avons jusqu'à préſent reconnues chez tant de nations diverſes, nous aient toujours conſtamment ramené aux fêtes des Hébreux, & que cependant la religion & la légiſlation de ce peuple ne ſoit nullement diluvienne, quoiqu'on remarque dans la plûpart de ſes uſages un eſprit diluvien: tout cela ne peut que fortifier le ſoupçon qu'il y avoit avant Moïſe une religion commémorative du déluge commune à tous les peuples, & dont il ſemble que ce Légiſlateur n'a fait que réformer l'objet & l'eſprit pour ſa nation, ſans toucher d'ailleurs aux uſages, & en ſe contentant de quelques changemens

(20) Leon de Modene. Liv. III. Chap. 6.

dans l'ordre des fêtes. Nous jugerons par la ſuite de ces changemens : ils ſont tels que l'ordre des fêtes Juives, conſidérées uniquement comme diluviennes, ſeroit confus & bizarre, & qu'il n'eſt exact & régulier que relativement à l'eſprit Moſaïque.

Quoique ce ſoit un ſigne évident que le plan Moſaïque & le plan diluvien ne ſont point les mêmes, malgré la ſimilitude de leurs uſages, cependant l'analogie de leurs motifs, malgré la différence de leurs objets, peut quelquefois nous ſervir à découvrir quel a été l'eſprit des uſages diluviens auxquels ils correſpondent le plus. Il ſemble donc ici que dans ces fêtes établies pour conſerver la mémoire de l'ancienne deſtruction du monde, célébrées tantôt à la fin, tantôt au renouvellement des années, l'eſprit de la religion de ces premiers temps ait été non ſeulement de rappeller aux hommes le ſouvenir du paſſé, mais encore de tirer de ce paſſé des leçons inſtructives pour le futur, & d'entretenir dans les hommes une crainte morale & ſalutaire, en les avertiſſant, ſurtout au déclin des périodes, que la durée du monde renouvellé dépendoit de la volonté de celui qui l'avoit déja

détruit ; qu'il pouvoit encore le détruire s'il jugeoit à propos d'arrêter le cours des années & de finir les temps, & qu'ainſi l'homme devoit toujours ſe préparer à ce jour terrible. Une partie des uſages que nous avons parcourus juſqu'ici, ſurtout ceux qui ont le plus d'analogie avec les uſages des Hébreux expliqués par la loi orale & non par la loi Moſaïque écrite, ſemblent dériver de ce plan d'inſtruction. Si la religion prenoit pour ſes leçons le déclin & le retour des années, ce n'eſt pas qu'elle s'imaginât que chaque fin d'année ou de période pût amener la fin du monde : c'eſt que toutes les révolutions chroniques étoient des occaſions naturelles de tenir un tel langage aux hommes. Mais nous verrons par la ſuite qu'il a été pris à la lettre ; que les nations obſédées de fauſſes terreurs, ont donné en conſéquence dans des excès ſi bizarres & ſi dangereux, que des Légiſlateurs ont cru devoir enfin employer tout leur crédit & toute leur puiſſance pour ramener le calme & la raiſon dans l'eſprit des nations. Ces faits ne ſont point écrits dans l'hiſtoire, mais nous les trouverons écrits dans les uſages.

CHAPITRE IV.

Vestiges d'Usages Hydrophoriques dans plusieurs fêtes anciennes & modernes.

I. TOutes les Hydrophories des anciens n'étoient point, comme nous avons vu, aussi distinctement motivées sur le déluge les unes que les autres; plusieurs prenoient des motifs allégoriques dont nous avons, ou entrevu ou apperçu le sens: elles prenoient encore des motifs étrangers qui, dans l'examen que nous en avons fait, ont aisément cédé pour la plûpart, aux motifs vrais & primitifs. Les anciens avoient encore un grand nombre d'autres fêtes dans lesquelles l'usage que l'on faisoit de l'eau, ou bien des pélérinages & processions que l'on faisoit vers les rivieres, les fleuves & les mers, semblent indiquer que ces fêtes avoient autrefois appartenu aux anciennes commémorations diluviennes. Nous n'entreprenons point de présenter ici toutes les fêtes dans

lesquelles se pratiquoient d'ailleurs divers autres usages; plusieurs se présenteront d'elles-mêmes dans le cours de cet ouvrage; nous nous contenterons ici de jetter un coup d'œil sur quelques-unes.

La Grece n'avoit rien de plus sacré que les grands mysteres qu'on célébroit à Eleusis le quinze du mois *Boedromion.* Chez les anciens les mysteres étoient un amas de cérémonies secretes & d'instructions qu'on ne communiquoit qu'à un très-petit nombre de personnes choisies; tout ce que le peuple en savoit c'est qu'ils avoient rapport à l'établissement des loix & de l'agriculture qui avoient rendu les hommes sociables, heureux & tranquilles de sauvages errans & misérables qu'ils étoient autrefois. La célébration de ces mysteres duroit neuf jours; & pour ne parler ici que des usages qui semblent relatifs à notre objet présent, on alloit le second jour sur les bords de la mer, & le neuvieme & dernier jour on portoit en pompe deux vases remplis d'eau qu'on déposoit ensuite à terre en observant d'en placer un à l'Orient & l'autre à l'Occident; alors on élevoit les yeux vers le ciel, puis on les ramenoit vers la terre, d'abord en prononçant quel-

ques mots barbares & mystérieux, & ensuite quelques paroles d'heureux présage, après lesquelles on renversoit les deux vases dont l'eau s'écouloit par une ouverture; c'étoit le dernier acte de la célébration de ces mysteres (21).

Dans la procession pompeuse & solemnelle qui se faisoit à la fête des grandes *Panathénées*, depuis la citadelle d'Athenes jusqu'au Temple de Cérès Eleusine, une partie des femmes portoit des vases propres à puiser de l'eau, les jeunes filles portoient des corbeilles; toute la jeunesse étoit armée, les vieillards tenoient des rameaux dans leurs mains, & tout ce cortege suivoit en habits blancs un vaisseau qu'on traînoit sur terre avec des machines; c'étoit aux agrêts de ce vaisseau qu'étoit suspendu le voile de Minerve sur lequel la victoire des Dieux sur les Géans étoit représentée en broderie. Plutarque dit qu'anciennement c'étoit l'usage de porter un vase rempli d'eau aux pompes des Bacchanales. Les Canéphores, c'est-à-dire les filles qui portoient les corbeil-

(21) *Athenæ Lib. XI. Cap.* 13 *Jo. Meursii Eleusinia. Cap.* 30. *J. Jonston Schediasma de Fest. Græcor.*

les marchoient enſuite (22).

II. On dit que les Egyptiens avoient un Dieu *Eau*, & qu'ils le repréſentoient par un vaſe que l'on rempliſſoit d'eau à de certains jours, que l'on ornoit avec ſoin & que l'on plaçoit ſur une eſpece d'Autel ou d'eſtrade pour l'expoſer à la vénération des peuples ; alors tout le monde venoit ſe proſterner devant cette eau en levant les mains au ciel ; & l'on remercioit les Dieux des biens que cet élément procuroit. Ou les auteurs qui nous ont fait ce récit, ou les peuples qui ont admis ce culte ſe ſont trompés, ceci reſſemble à une cérémonie commémorative : mais il a pu arriver, ſoit par un effet de la ſuperſtition, ſoit par un effet du myſtere que l'on jettoit ſur la plûpart des uſages, que ces commémorations aient peu-à-peu dégénéré en une pure idolâtrie dont l'eau ſera devenue l'objet (23).

Dès les premiers temps connus de l'hiſtoire on apperçoit que les nations avoient déja des ſolemnités très-formelles qu'elles alloient célébrer ſur les bords de la mer & des fleuves. Homere, &

(22) *J. Meurſii Panathen. Plutarch. de Iſide & Oſiride.*

(23) *Vitruvius. Lib. VIII.*

depuis lui Diodore de Sicile & Pausanias, ainsi que d'autres Ecrivains, parlent des fêtes des Ethiopiens, des Egyptiens & d'autres peuples de l'Afrique, dans lesquelles on portoit en procession les statues de tous les Dieux sur les rivages. Ces fêtes duroient douze jours; c'étoit, disoit-on, le temps du banquet des Dieux & des habitans de l'Olympe; parce qu'on faisoit des festins en leur honneur, & qu'on leur offroit des tables couvertes de toutes sortes de mets. La dévotion des peuples présentoit ces mets à ces divinités, & leurs prêtres les mangeoient sans doute à leur intention comme les prêtres de Bel faisoient à Babylone. Les Egyptiens & les Ethiopiens pensoient que dans ces fêtes Epiphaniques, les Dieux venoient réellement se récréer chez eux & avec eux, en mémoire de ce qu'ils avoient trouvé un azile dans leur pays du temps de la guerre des Géans. L'histoire ou la fable de ces Géans qui se présente si souvent, tiendroit-elle par quelqu'endroit aux fêtes instituées en mémoire du déluge?

Les Japonois ont encore, de même que ces Ethiopiens, une fête annuelle pendant laquelle on suppose que tous les Dieux sont descendus sur la terre.

Cette fête dure un mois, qu'ils appellent le mois de l'Avent, ou de *l'arrivée des Dieux*; on leur fait alors des festins continuels dans le palais du Dairi ou souverain Pontife où l'on assure que ces Divinités se ressemblent; cependant il ne se fait en cette occasion aucune cérémonie sur le bord de la mer, dont le palais du Pontife est trop éloigné.

III. Après le solstice d'hiver les anciens habitans de l'Inde descendoient avec leur Roi sur les bords de l'Indus: ils y sacrifioient des chevaux & des taureaux noirs, signes d'une cérémonie funebre; ils jettoient ensuite dans les eaux un boisseau à mesurer le grain, sans qu'on en sache le motif. Personne n'ignore la profonde vénération que les Indiens modernes ont pour le Gange (24).

Les anciens peuples d'Italie nommés *Aborigenes*, se rendoient une fois l'an sur les bords du lac Cutilie; ils y faisoient des sacrifices & y célébroient des mysteres ou cérémonies secretes: il n'étoit point permis d'approcher de ce lac dans aucun autre temps (25).

Peu après l'équinoxe d'automne on

(24) *Vide Philostrates in vita Apollon. Thyan.*
(25) *Dionis Halicarnass. Lib. I. Cap. 2.*

voyoit à Rome les Pontifes marcher vers les rives du Tibre accompagnés des Vestales, gardiennes du feu sacré; là ils faisoient des sacrifices expiatoires à Saturne, ce Dieu *chronique*. Dans les premiers temps c'étoit des hommes qu'on lui immoloit & qu'on jettoit dans le Tibre; par la suite un culte plus doux leur substitua des petites figures ou poupées qui eurent le nom d'Argées (26).

La plûpart de ces fêtes ont un rapport visible avec la fin & le renouvellement des périodes & des temps; aussi peut-on remarquer que les principales cérémonies des jeux séculaires, c'est-à-dire des fêtes du retour des siecles, se célébroient encore à Rome sur les bords du Tibre.

On prétend que les Egyptiens, longtemps avant les Romains, avoient aussi la cérémonie cruelle de se rendre aux bords du Nil & d'y noyer solemnellement une jeune fille (27).

Le même usage subsiste, selon quelques relations, dans une Isle des Indes Orientales dont les habitans précipitent une jeune fille dans la mer au septieme mois de leur année. Ce terme cyclique

(26) *Dyon. Halic. Lib. I. Cap.* 8.
(27) Mythologie de Banier. Tom. IV. p 277.

eſt digne d'être remarqué (28).

Si tous ces uſages dérivent du culte établi en mémoire du déluge, il paroît qu'on l'a rendu bien cruel : voici un autre peuple qui l'a rendu ridicule : au Royaume de Saka en Afrique la plus grande ſolemnité ſe célebre ſur les bords de la mer ; le Roi lui-même y préſide. Mais les cérémonies funebres & expiatoires que pratiquoient les anciens dans de pareilles occaſions, ſont devenues énigmatiques pour le peuple de ce pays ; il s'imagine que ſon Roi évoque & enchante la mer pour qu'elle ſoit favorable à la navigation de ſes ſujets (29).

IV. Quoique les religions modernes aient changé la face des choſes dans l'Orient, on peut néanmoins remarquer que pluſieurs de leurs ſolemnités tiennent encore à ces anciennes commémorations ; elles ont conſervé l'uſage antique d'aller annuellement s'acquitter de certains devoirs religieux ſur le bord des rivieres & des mers. Les motifs hiſtoriques ou fabuleux que l'on donne de

(28) Du Halde. Hiſt. de la Chine. Tom. IV. pag. 543.

(29) Hiſt. génér. des Voyages. Tom. III. pag. 639.

de ces usages ne sont plus les mêmes; mais il est bon de suivre un usage jusques dans les routes détournées que les temps & les changemens lui ont fait prendre. Les Chrétiens Orientaux descendent tous les ans aux bords des eaux. Les Arméniens se rendent le jour de Noël sur les bords des étangs & des fleuves, ils se mettent dans des batteaux où ils célebrent leur office; ils bénissent les eaux, ils plongent ensuite leurs enfans dans la riviere pour les baptiser (30). Les Grecs ont consacré le jour de l'Epiphanie à cette cérémonie; ils bénissent alors les puits, les fontaines & la mer, & font leur eau lustrale (31). Les Abyssins, les Ethiopiens, les Cophtes, les Moscovites ont pris le même jour que les Grecs, & chacun d'eux met quelque diversité dans cet usage. Les Abyssins vont tous alors se faire rebaptiser dans un lac en mémoire du baptême de Jésus-Christ; les Ethiopiens se baignent & se lavent solemnellement. En Egypte les Cophtes bénissent un réservoir dans lequel ils se jettent en foule &, dit-on, avec une

(30) Tavernier. Liv. IV. Chap. 2. Tom. II. pag. 115.

(31) Cérém. Relig. Tome III.

indécence payenne. Les Moſcovites, malgré les rigueurs de la ſaiſon & du climat, ſe jettent dans l'eau avec intrépidité le jour de l'Epiphanie ; pour cet effet on commence à caſſer la glace qui couvre les rivieres, on y fait une ouverture par laquelle le Patriarche bénit les eaux ; les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes s'y plongent ; on amene enſuite les chevaux, les bœufs, les ânes & les autres beſtiaux que l'on y plonge pareillement (32).

Ces uſages ſe ſont ſoutenus chez tous ces peuples ; ils ſont fondés ſur des traditions qui leur diſent que Jéſus-Chriſt a été baptiſé ce même jour dans le Jourdain ; comme cette tradition n'eſt point univerſellement reçue de l'Egliſe, ni juſtifiée par l'hiſtoire, on voit aiſément qu'ils ont approprié à leur religion des uſages qu'ils tenoient d'une religion plus ancienne. Si les uns font leur ſolemnité à l'Epiphanie, & les autres à Noël, c'eſt que dans l'origine du Chriſtianiſme ces deux fêtes, aujourd'hui diſtinctes & ſéparées, n'en faiſoient qu'une (33) que l'on célébroit le ſix de Janvier. Voilà pourquoi les Cophtes céle-

(32) Relig. des Moſc. Chap. 7.

(33) Du Cange Gloſſaire au mot *Epiphanie.*

brent à l'Epiphanie la messe nocturne qu'en Europe on célebre à Noël, fête instituée au IVe. siecle. Ce qu'on appelle a l'Epiphanie les *chandelles des Rois* est un reste de cette veillée Egyptienne, & a été d'un usage plus général autrefois. Mais la meilleure raison pour laquelle cette descente aux bords des fleuves est fixée chez ces peuples aux jours de ces fêtes, c'est que l'une & l'autre (abstraction faite de tous les motifs historiques qu'elles ont aujourd'hui) sont des fêtes cycliques. *Epiphanie* signifie *manifestation*, & tous les peuples anciens avoient en l'honneur de leurs Dieux des fêtes de manifestation annexées ordinairement au renouvellement des saisons & des années. La fête des expiations chez les Hébreux étoit une véritable Epiphanie, puisque dans ce jour Dieu se rendoit présent dans son Sanctuaire d'une maniere plus sensible ; c'étoit une des fêtes cycliques du renouvellement de leur année civile. Les cérémonies des Chrétiens Orientaux dans cette fête procedent donc des anciennes commémorations & des expiations qu'on faisoit tantôt à la fin & tantôt à la renaissance des périodes. Enfin ce qui acheve de montrer l'ancien

esprit cyclique de la fête de l'Epiphanie, c'est qu'en certaines contrées de l'Angleterre, la nuit qui précede cette fête voisine du solstice d'hiver, on fait des feux de joie que dans la plûpart des autres contrées de l'Europe on fait au solstice d'Eté (34).

V. Il en est de même de la fête de Noël. On sçait qu'elle a été substituée à une fête payenne sous le nom de la *naissance de Mithras* : elle présentoit aux payens la fête & l'allégorie du retour & de la renaissance du soleil qui, parvenu toujours en descendant au solstice d'hiver, commence alors à remonter & à donner de plus longs jours. Tous les usages de la fête de Noël ne sont point nouveaux; nous les retrouvons dans la plus haute antiquité, le Christianisme n'a fait que les sanctifier en les dirigeant vers un point de vue plus noble & plus sublime. Cependant cette fête est toujours une fête cyclique; les motifs des anciens usages ont été tantôt altérés, & tantôt rectifiés, mais presque jamais les usages ni leur esprit n'ont

(34) Beausobre, Hist. des Manich. Tom. II. p. 690. Nous aurons occasion de revenir plus d'une fois sur toutes les fêtes dont nous ne parlons ici qu'en passant.

été totalement changés. Il est important de faire attention à cette remarque, parce que la connoissance qu'on a de l'esprit actuel des usages pourra quelquefois nous faire découvrir quel a été l'ancien esprit de ces mêmes usages, lorsque l'antiquité qui les pratiquoit ne nous en aura point donné la raison. Les usages ont une tradition que l'on doit suivre en descendant de l'ancien au moderne quand on le peut; mais il faut remonter du moderne vers l'ancien quand on ne peut faire autrement: ces deux méthodes ne sont pas plus difficiles l'une que l'autre, parce que cette tradition est continuée & toujours liée, même quand les usages ont changé d'objets & de motifs. Quand on lit aujourd'hui l'office de l'Avent qui termine chez nous la liturgie de l'année solaire, & quand on y remarque, non seulement des instructions sur un renouvellement, sur une prochaine renaissance & sur l'arrivée du Fils de Dieu, mais encore des peintures funebres de ce qui doit arriver à la consommation des siecles, on apperçoit la confirmation de ce que nous avons entrevu dans les fêtes cycliques & commémoratives de

l'antiquité ; & l'on voit que l'eſprit des uſages pratiqués par cette antiquité à la fin des périodes, ne s'eſt jamais perdu. Quand on ſe rappelle combien dans ces inſtans cycliques le culte étoit lugubre, fanatique & quelquefois barbare, on jugera que les anciens n'étoient alors occupés que d'un Dieu exterminateur. Ce Dieu de la fin des temps eſt en effet un Dieu terrible, & il devoit l'être bien plus pour ces anciennes nations qui n'avoient point encore oublié la ruine du premier monde.

VI. Les uſages cycliques & commémoratifs appliqués vraiſemblablement dans leur origine aux périodes purement aſtronomiques, ayant été enſuite appliqués aux périodes civils, ſacrés, & eccléſiaſtiques, les fêtes cycliques ſe ſont en conſéquence multipliées. Nous avons déja vu que les fêtes d'Hiérapolis avoient une ſecrette analogie non ſeulement avec la fête des Tabernacles, fête de l'an civil chez les Hébreux, mais encore avec la fête de Pâques, fête de l'année ſacrée chez les mêmes peuples ; nous avons même entrevu un rapport avec la Pâque du Chriſtianiſme qui nous préſente auſſi un cierge ou

une torche & un feu nouveau ; c'est ce rapport qui nous engage ici à en présenter encore un autre. On voit dans nos Eglises la veille de cette grande fête une espece d'Hydrophorie : on bénit de l'eau dans de grandes cuves, & tout le peuple en vient prendre avec assez de desordre & l'emporte chez lui dans des vases ; le jour de Pâques on fait une procession solemnelle aux fonds baptismaux ; il n'est point ici question de l'esprit religieux qui préside actuellement à cet usage ; mais l'usage lui-même correspond de loin aux Hydrophories de la fête Syrienne des torches ; & de plus près aux usages des Chrétiens Orientaux aux fêtes de Noël & de l'Epiphanie. Toutes ces ressemblances sont nécessaires entre des fêtes cycliques quoique diversement placées dans l'année : or tout le temps paschal est cyclique ; delà les rameaux, la consécration de l'eau, le feu éteint & rallumé ; les veilles dites *nocturnes* & ténebres ; les chants lugubres de la semaine sainte suivis de chants d'allégresse ; des vêtemens noirs & ensuite des vêtemens blancs ; enfin la mort & la résurrection de Jésus-Christ qui donne à ces usages un mérite qu'ils n'avoient point chez les

payens qui les ont tous pratiqués.

VII. Personne n'ignore que l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples ; ils s'en servoient pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* & des *expiations*, & une infinité de nations ont conservé ces usages. L'eau est de sa nature destinée à laver, & à nettoyer ce qu'elle touche, ainsi rien n'étoit plus simple que de l'employer aux cérémonies préliminaires des fêtes religieuses. Les hommes ont toujours été si pénétrés de respect pour l'Etre suprême qu'ils ont sans doute voulu paroître avec propreté & décence lorsqu'ils alloient se présenter devant lui pour l'invoquer dans les endroits qui lui étoient consacrés : persuadés de plus que la propreté du corps ne suffisoit point, & qu'il falloit encore celle de l'ame, ils ont cherché à exprimer la pureté intérieure par des usages & les signes sensibles qui leur rappellassent les dispositions dans lesquelles ils doivent être devant l'arbitre de leurs destinées. L'eau fut la substance la plus convenable à remplir ces vues.

Quoique cet usage de l'eau tire son origine de la nature même de cet élément,

ment, il n'en est pas moins certain qu'on peut aussi lui chercher une origine historique, sur-tout si l'on considere cet usage dans ses détails: or que toutes ces eaux expiatoires aient été destinées à représenter les eaux du déluge, c'est ce qu'on doit connoître au premier coup d'œil. Une expiation étoit un déluge artificiel qu'un homme qui se sentoit criminel faisoit passer sur sa tête comme pour prévenir la punition divine & pour obtenir sa grace par cet aveu de sa faute & par cette soumission volontaire à la peine qu'elle avoit méritée. Les Hébreux tombés dans l'idolâtrie du temps de Samuël, se voyant prêts d'être attaqués par les Philistins s'assemblerent à Masphath; là ils jeûnerent & ils puiserent de l'eau, & en criant qu'ils avoient péché ils la répandirent devant le Seigneur. Cet aveu de leur faute & leur répentir sincere leur valurent une pleine victoire, que les payens auroient attribuée à la magie de cette cérémonie (35).

Tel est l'esprit de cet usage que la Bible n'a point expliqué, & qui ne peut l'être que par la connoissance des commémorations du déluge que les Hébreux

(35) Liv. des Rois. Chap. VII. vs. 6. & Antiquit. Judaïc. Liv. VI. Chap. 2.

ont eues quelquefois & que les payens n'ont point entiérement ignorées. On le voit dans Ovide qui ramene les expiations par le feu au ſouvenir de l'incendie cauſé par Phaëton, & les expiations par l'eau au ſouvenir du déluge de Deucalion.

Sunt qui Phaetonta referri
Credunt & nimias Deucalionis aquas.
OVID. FASTOR. LIB. IV.

C'eſt auſſi le ſentiment actuel des idolâtres de l'Indouſtan qui ſe lavent ſi fréquemment dans leurs rivieres. Ils diſent que cette coutume commença au ſecond âge du monde, & qu'elle fut miſe au rang des choſes divines, & deſtinée à leur rappeller le ſouvenir de la deſtruction du premier monde par un déluge (36). Ces peuples entreprennent les plus longs voyages pour aller ſe baigner dans les eaux de l'Indus & du Gange; dans certains temps de l'année on voit ſur les bords de ces fleuves un concours infini de gens qui s'y plongent par dévotion, & qui y jettent par piété des richeſſes ineſtimables. Ce ſont ces peu-

(36) L'Hiſt. de la religion des Banians par Henri Lord. Chap. 9 & 13.

ples dont parloit sans doute Apollonius de Thyane.

VIII. En regardant les expiations par l'eau sous ce point de vue qui est à la fois commémoratif & figuratif, on ne doit plus être étonné de voir que ces expiations se faisoient périodiquement, c'est-à-dire à la fin & au commencement des années, soit civiles, soit sacrées, soit astronomiques; dès qu'elles représentoient une fin & un renouvellement soit historique, soit moral, on devoit les pratiquer ou à la fin ou au renouvellement des périodes; chaque fin d'année rappelloit la fin de l'ancien monde, & chaque renouvellement rappelloit la renaissance ou le rétablissement du nouveau. C'est ici qu'en consultant le véritable esprit de ces effusions, de ces expiations ou purifications, on peut juger entre les peuples qui faisoient cette cérémonie dans la joie & ceux qui la faisoient dans la tristesse, entre ceux qui la faisoient à la fin & ceux qui la faisoient au renouvellement des périodes. Toute effusion ou toute purification est une cérémonie funebre, soit qu'on la regarde comme commémorative, soit comme figurative; en effet un homme qui par son in-

tention ſe plonge dans les eaux du déluge, eſt un homme qui ſe reconnoît coupable & qui s'avoue digne de périr dans les eaux comme les habitans de l'ancien monde, & qui, autant qu'il eſt en lui, ſe noie pour mériter ſon pardon, & pour ſe trouver enſuite pur & net comme un habitant du monde renouvellé. Cette action eſt donc en elle-même funebre, elle exprime une mort ſemblable à celle qu'apporta le déluge, & elle n'auroit jamais du être pratiquée que dans les larmes & à la fin des périodes. C'eſt dans des coupes que l'Apocalypſe nous dit que les fleuves ſont répandus ſur la terre. En un mot ces cérémonies ont toujours du rappeller la rigueur des jugemens de Dieu. D'un autre côté ſi la cérémonie étoit lugubre, ſa fin ne l'étoit pas; ſi le déluge avoit détruit un monde, il en avoit fait naître ou reparoître un nouveau; par conſéquent les cérémonies figuratives en feignant de donner la mort feignoient enſuite de donner une nouvelle vie; ainſi cette action funebre en elle-même devenoit regénérative dans ſa fin. Ce ſont ces deux différens points de vue, qui ont fait confondre les idées: les uns n'ont vu dans cette cérémonie que ce

qu'elle avoit de funebre, & ils l'ont célébrée à la fin des périodes comme une fête *Eno-cyclique*; d'autres n'ont eu égard qu'à la fin regénérative de la cérémonie, ils se sont réjouis en la célébrant du renouvellement des années, & en ont fait une fête *Néo-cyclique*; mais le plus grand nombre conservant les fêtes sans en connoître l'esprit ni la fin, en ont changé ou interverti l'ordre, tantôt par caprice, & tantôt par quelque nouveau systême. C'est delà que vient ce spectacle bizarre d'un peuple qui pleure dans une fête dans laquelle un autre peuple se réjouit; l'un la célebre à une fin d'année, tandis qu'un autre la célebre au commencement. Mais ce spectacle n'est jamais si absurde & si contradictoire avec l'esprit primitif & avec la nature même des choses, que lorsque des peuples se réjouissent à la fin d'une année ou d'un période pour pleurer à son renouvellement; c'est alors que l'on peut dire que l'ordre est renversé. Nous nous servirons beaucoup par la suite de la connoissance de l'esprit des usages pour trouver la position primitive de toutes les fêtes de l'antiquité, dans laquelle souvent nous verrons le plus grand desordre.

IX. Après avoir parlé de l'antiquité il est temps d'examiner des siecles plus modernes. Les fêtes des eaux des Arméniens, des Moscovites, des Abyssins & des Cophtes, toutes motivées sur le baptême de Jésus-Christ, quoique sorties plus directement des commémorations du déluge, nous indiquent que les premiers Chrétiens ont senti qu'il y avoit aussi quelque analogie entre le Baptême & les cérémonies diluviennes: en effet il y en a une très-grande. Le Baptême qui dans le Christianisme a une fin si haute & si sublime, qu'il n'est qu'un sacrement d'allégresse & de joie, n'est qu'une action lugubre & mortuaire faite pour retracer le souvenir du déluge. Pour le prouver il n'est pas nécessaire que ce soit nous qui parlions ici afin de rectifier les idées de ceux qui pourroient en avoir de fausses sur cette matiere. Ce sont les Apôtres qu'il faut entendre: ils ont prêché le Baptême comme une cérémonie de mort & comme une image du déluge. *Nous sommes ensévelis par le Baptême dans la mort*, dit St. Paul, *pour rentrer & marcher dans une nouvelle vie.* Le même Apôtre dit ailleurs: *Vous êtes ensévelis dans les eaux du Baptême pour en sortir ressus-*

cités par la foi. Enfin St. Pierre dit: *de-même que les eaux du déluge en submergeant les nations ont conservé Noë qui les a renouvellées, de même vous êtes sauvés par les eaux du Baptême* (37). Selon la doctrine de l'Eglise le Baptême désigne la mort au monde pour ne vivre qu'en Jésus Christ. Ce Sacrement est donc pour ainsi dire un homicide mystérieux & emblématique; il tue celui qui le reçoit pour le faire ensuite revivre par la grace qui est attachée à cette mort volontaire; & ce n'est pas trop dire que de prétendre que sa fin est de faire mourir l'homme en nous pour y substituer le Chrétien. St. Paul dit lui-même: *Qui que vous soiez qui êtes baptisés, vous n'êtes plus Juifs, vous n'êtes plus Grecs, vous n'êtes plus esclaves, vous n'êtes plus maîtres, vous n'êtes plus mâles, vous n'êtes plus femelles, vous êtes tous Chrétiens* (38). Si le déluge a noyé autrefois le genre humain & n'a épargné que l'homme juste, le Baptême, image du déluge, noie en nous l'humanité pour n'y laisser que le Christianisme, c'est-à-

(37) Epitre aux Romains Chap. VI. vs. 4. & aux Colossiens. Chap. II. vs. 12. Epitre I. Chap. III. vs. 20 & 21.

(38) Epitre aux Galates. Chap. III. vs. 27.

dire une humanité ſainte & rectifiée. Si le Baptême ſe trouve ici placé à la ſuite des uſages profanes des nations, ce n'eſt qu'à cauſe de l'action priſe en elle-même, dont un grand nombre de Chrétiens ignorent la nature, tandis qu'un plus grand nombre encore ne profitent point des graces que tous y ſavent attachées.

X. Nous avons dit que chez les payens les effuſions, les purifications & les expiations que l'on faiſoit avec l'eau, étoient auſſi regardées comme propres à regénérer: il ſeroit inutile de compiler ici toutes les autorités qui le prouvent; mais puiſque c'eſt un fait connu, il importe de faire remarquer en finiſſant que toutes leurs regénérations n'étoient que des inventions humaines, par conſéquent illuſoires, & qui n'avoient d'autre effet que de favoriſer les crimes en lavant les criminels. Ces fauſſes expiations n'ont du leur origine qu'aux mépriſes de l'ignorance, & à l'abus que la ſuperſtition a fait de quelques uſages qui n'étoient dans leur origine que des commémorations & des emblêmes d'un événement qui avoit changé, détruit & renouvellé la face du monde. L'homme trompé par ſes uſages, attribua à

l'eau une puissance qu'elle n'avoit point & qu'il ne dépendoit point de l'homme de lui donner; ainsi ses usages se changerent en une idolâtrie aveugle & d'autant plus criminelle envers Dieu qu'elle fut destructive & meurtriere pour la société. Combien de forfaits & d'homicides la crédule antiquité eut-elle prévenus, si elle n'eût point présenté aux hommes mille moyens simples, commodes & faciles d'expier toutes leurs méchantes actions; la religion se rendit complice de tous les crimes, & elle le fut si souvent & si long-temps qu'il est à présumer que si la police n'eût été perpétuellement gênée & asservie par elle, cette police eût supprimé toutes les cérémonies & les formules expiatoires, ainsi que les asiles que la religion donnoit aux criminels, comme n'étant que des encouragemens au crime.

XI. Les effusions des eaux sont elles-même devenues des cérémonies idolâtres & superstitieuses. C'est encore au déluge seul qu'il faut attribuer cette dépravation: toutes les nations ont rendu, & plusieurs rendent encore un culte aux eaux en général, aux sources, aux rivieres & aux fleuves en particulier, & enfin à la mer; un grand fleu-

ve inſpire encore de l'effroi à la plûpart des peuples de l'Afrique ; lorſqu'ils doivent le paſſer ils y puiſent auparavant de l'eau avec leurs mains pour en faire une effuſion religieuſe ; ils ſe barbouillent enſuite de limon, & faiſant d'autres cérémonies d'un air grave, ils murmurent quelques paroles, ſoupirent & enfin traverſent le fleuve (39).

Les Negres de la côte des eſclaves font encore des ſacrifices à la mer (40). Preſque tous les peuples idolâtres de l'Indouſtan ont pour l'eau le même reſpect que les anciens Perſes avoient pour le feu ; mais les Perſes avoient eux-mêmes pour l'eau une égale vénération : il y avoit parmi eux des Officiers prépoſés pour empêcher qu'on n'y jettât rien de profane & d'immonde ; ils n'oſoient pas même y cracher. Chez les Grecs de même les ſources, les fontaines & les fleuves étoient diviniſés. Héſiode leur recommande de reſpecter les fleuves ; jamais ni les Grecs ni les Romains, ni aucune des nations payennes ne s'embarquoient ſans avoir offert des ſacrifi-

(39) Hiſt. Génér. de l'Abbé Lambert. Tom. XIII. p 6. & Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. V. p. 175.

(40) Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. IV.

ces à la mer & aux divinités des eaux. Le culte de l'Océan étoit fameux chez certains peuples; enfin c'est de l'eau que l'on peut dire que *la crainte a fait les Dieux*, en effet le culte qu'on lui a rendu n'étoit qu'un culte de terreur, souvent souillé de victimes humaines. L'origine de ce culte en explique aussi toutes les bizarreries. Les peuples qui regardoient l'eau comme une divinité, la haïssoient quelquefois, les Perses la regardoient comme le mauvais principe; aujourd'hui même les Persans ont de l'aversion pour la mer; jamais ils n'ont eu de commerce maritime; ils traitent d'impies & d'athées ceux qui navigent sur la mer (41). Quoiqu'en Egypte l'eau fût une divinité que l'on honoroit d'un culte religieux, la mer ne laissoit pas d'être un objet de haine; on lui donnoit le nom odieux de *Typhon*; on la regardoit comme une maladie de la terre, comme une chose contre nature, & comme une suite d'un ancien incendie du monde (42). Le culte de l'eau

(41) *Herodot. Lib. I. Strabo Lib. XV. & Hyde C. VI. Hesiod. Oper. & Di. Lib. II. De l'origine des arts par Mr. Goguet Tom. I. p.* 284.

(42) *S. Athanasii oratio contra gentes. J. Firmi. de erroribus. prof. Relig. Plut. de Iside & Osiride.*

n'eſt donc en effet qu'une ſuite des impreſſions du déluge & des maux que l'eau avoit faits. Pourquoi l'Achéloüs étoit-il honoré d'un culte particulier par les peuples qui habitoient ſes bords? C'eſt parce qu'il s'étoit ſoulevé contre les Dieux, & avoit combattu contre Hercule qui le força de rentrer dans ſon lit (43).

Nous avons ſuivi les fêtes des eaux, & les uſages les plus remarquables qui y ont du rapport, ainſi que les traditions qui ont donné lieu à ces fêtes & à ces uſages. Il peut y avoir encore différens faits qui y ſoient relatifs, mais ils ſont tellement déguiſés que leur origine & leur but ne ſont plus reconnoiſſables. De meilleurs yeux que les nôtres les appercevront peut-être; nous nous contenterons d'avoir frayé la route, & les principes qui viennent d'être poſés peuvent ſuffire pour réſoudre les problêmes en ce genre. Si l'on demande par exemple, pourquoi les Hébreux alloient ſacrer leurs Rois à la fontaine de Siloë, on répondra que les cérémonies d'un ſacre ayant en partie pour objet de donner un nouvel eſprit à celui qui eſt élu, & de le changer en un au-

(43) *Mythologie de Bannier. Tom. IV. p. 279.*

tre homme afin qu'il puisse gouverner son peuple avec une sagesse supérieure. Ces cérémonies qu'on alloit faire aux eaux de Siloë sembloient remplir cet objet par des effusions qui d'une maniere mystique & figurée faisoient disparoître l'homme pour ne plus montrer que le Roi ou le Souverain.

Voici encore chez le même peuple un autre usage qui semble avoir rapport aux anciennes commémorations ; c'est la coutume où sont les Juifs de verser dans la rue toute l'eau qui se trouve dans la maison d'un homme qui vient de mourir (44). Comme les Juifs ne donnent aucune raison valable de cette pratique, il y a lieu de croire que comme toute effusion d'eau est un usage cyclique, on l'a appliqué à la fin du période de la vie humaine. Peut-être cet usage a-t-il eu autrefois chez les Hébreux le même esprit que celui qui est propre au Christianisme ; nous jettons de l'eau sur un cercueil comme un signe d'expiation & de regénération ; la fin de la vie doit être expiée parce qu'elle est suivie d'une nouvelle vie. Au reste tous ces usages sont religieux, il n'en

(44) Léon de Modene. Part. V. Chap. 7. Basnage. Hist. des Juifs. Liv. VI. Chap. 26. §. 4.

eſt pas de même du proverbe *après ma mort le déluge* ; il annonce un eſprit offenſant pour les familles, les amis, & pour toute la ſociété.

CHAPITRE V.

Des autres fêtes & uſages célébrés chez les anciens en mémoire du déluge. Des Pélories, *des* Antiſtéries *& des* Saturnales, *& des fêtes modernes du même genre.*

I. SUivant la fable le déluge avoit cauſé de grands ravages chez les Theſſaliens, ils en avoient conſacré la mémoire par des fêtes très-célebres connues ſous le nom de *Pélories*. Pélaſgus, fils d'Inachus, en étoit le fondateur; il voulut que ce jour-là il y eût des banquets publics en faveur des étrangers & des eſclaves; il ordonna même que les eſclaves y fuſſent ſervis par leurs maîtres (1). La tradition portoit que dans

(1) *Athenæ. Lib. XIV. Cap.* 10. *& Mythologie de Bannier. Lib. I. Chap.* 5. §. 7.

les anciens temps la Thessalie n'avoit été qu'un lac; mais Neptune en séparant les monts Ossa & Pélion, forma un canal par lequel les eaux s'écoulerent dans le fleuve Pénée; par ce moyen le pays fut mis à sec. Hérodote regarde cette tradition comme vraie; il se fonde sur ce que Neptune est le Dieu des tremblemens de terre; d'ailleurs la situation des lieux, la position de la vallée de Tempé, & la séparation de la montagne annonçoient quelque révolution naturelle ou quelque tremblement de terre (2). Comme on ne sait point quel est le déluge dont les Pélories consacroient le souvenir, puisque la Thessalie, contrée limitrophe de la Phocide & de la Béotie en a été le théâtre, cet événement semble lié avec le déluge de Deucalion ou de la Phocide qui força ce Prince à se réfugier sur le Parnasse (3). Il paroît aussi avoir rapport avec le déluge de Béotie, & avec la rupture du mont Ptoüs: tous ces faits sont de même nature, & semblent devoir être rapportés à la même époque dans des contrées qui se touchent & qui ont des

(2) Hérodote Liv. VII. Virg. Georgic. Lib. I. vs. 281.

(3) Ovid. Metamorph. Lib. I. fab. 7.

montagnes communes d'où ſortent les eaux du Pénée & du Céphiſe. La variété des détails propres à chaque contrée nous prouve que dans chacune d'elles il y a eu des témoins qui ont ſurvécu à ſes deſaſtres & qui les ont décrits à leur maniere ; il y a donc lieu de croire que l'ancienne inondation de la Theſſalie eſt du même temps que le déluge de la Phocide, que la rupture du mont Ptoüs, & que la ſéparation du Pélion & de l'Oſſa. En effet l'engorgement cauſé par le mont Ptoüs en Béotie, a du produire une inondation en Phocide comme en Béotie, puiſque le Céphiſe qui fut engorgé, & qui forma depuis un lac dans la contrée la plus baſſe, c'eſt-à-dire dans la Béotie, eſt une riviere qui traverſe l'une & l'autre contrée.

Quoi qu'il en ſoit, les fêtes appellées *Pélories* furent fondées, comme on a dit, par Pelaſgus qui étoit d'une race inconnue, & qui chez les Arcadiens paſſoit pour avoir été le premier homme & le premier Légiſlateur (4). Il leur apprit à

(4) L'ancien Scholiaſte d'Appollonius de Rhodes dit que Pelaſgus étoit fils d'Inachus. Euſtrate, d'après Hellanicus, fait Pelaſgus fils de Phoronée qui lui-même étoit fils d'Inachus. On

à faire des cabanes pour se garantir de l'intempérie des saisons, à se couvrir de peaux, & à manger des glands au lieu des feuilles d'arbres dont ils se nourrissoient avant lui. Il fut pere de Lycaon, & instituteur des jeux consacrés à Jupiter Lycéon; & Lycaon immola des enfans, & fut, suivant la fable, transformé en loup (5).

II. L'usage de servir les esclaves à table se retrouve encore dans les trois jours des fêtes Athéniennes appellées *Anthisteries.* Ces fêtes avoient pour objet une commémoration, & l'on en attribuoit la fondation à Deucalion; elles étoient aussi consacrées à Bacchus, ce qui les a fait nommer les *anciennes*, ou les *grandes Bacchanales.* Le premier jour de la fête on perçoit les tonneaux & on goûtoit le vin; le second jour on

On trouve encore un Pelasgus fils de Miobé, petite fille d'Inachus. Hesychius parle d'un autre Pelasgus fils d'Arcas fils de Lycaon. Ainsi tous les Pelasgus paroissent avoir été Arcadiens & de la race d'Inachus. V. la mythologie de Bannier. Liv. I. Chap. 4. Inachus étoit Phénicien ou étranger, ou *fils de la mer.* Il eût un démêlé avec Neptune à cause de Junon. Il est bon de remarquer que les Arcadiens sont au centre du Péloponese & au sommet de cette grande presqu'Isle dont ils sont les plus anciens habitans.

(5) *Pausanias in Arcad. Cap.* 1. *&* 2.

faiſoit des feſtins au ſon des trompettes; celui qui vuidoit un *longius* avoit pour prix une outre de vin & une couronne de fleurs. On ſacrifioit encore pendant ce jour à Mercure, conducteur des morts; on faiſoit des libations & des effuſions funebres pour les ancêtres; le temple de Bacchus, fermé toute l'année, s'ouvroit en ce jour-là; les femmes ſeules pouvoient y entrer, & y célébroient des myſteres ſous la conduite de la femme de l'Archonte Roi. Enfin le troiſieme jour étoit encore conſacré à Bacchus & à Mercure; l'on offroit à ce dernier toutes ſortes de légumes que l'on cuiſoit dans de grandes marmites, mais que l'on ne mangeoit point. Cette inſtitution étoit particuliérement attribuée à Deucalion (6).

On n'eſt point ſûr en quel temps de l'année ces fêtes avoient été fixées, parce que l'année Grecque étoit fort peu réglée. Du temps de Plutarque le mois Antiſterion durant lequel les Antiſteries ſe célébroient, répondoit au mois de Mars, qui chez les Romains étoit le pre-

(6) Les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions Tom. I. p. 262. Diction. Mytholog. de Chytres, ces cérémonies s'appelloient Νεκύσια *funeralia* & Θανατουσια *lethalia.*

mier mois de l'année (7). Ainsi ces trois jours de fête précédoient de quelques jours l'équinoxe du printemps; mais on présume qu'avant Meton, qui réforma l'année des Grecs, elles devoient à peu près correspondre à l'équinoxe d'automne; les fêtes de Bacchus qui étoient jointes à ces commémorations funebres, indiquent en effet cette saison. La fête des Tabernacles chez les Hébreux, dans laquelle nous avons entrevu une semblable commémoration du déluge, étoit, comme on a dit, aussi appellée la fête de la récolte des fruits, ou la fête des vendanges, & l'on y faisoit pareillement des festins & des réjouissances auxquels les étrangers & les esclaves prirent part.

III. Voilà donc encore les Saturnales qui se présentent à nous comme des fêtes instituées en mémoire du déluge; or chez quels peuples ne retrouvons-nous point les Saturnales, ou du moins les usages principaux qui dépendoient de ces fêtes? Nous les voyons chez les Ba-

(7) Plutarque dit que c'étoit aux Calendes de Mars qui répondent à la nouvelle Lune d'Antisterion; or ce jour-là on célébroit la mémoire de la désolation causée par le déluge, ce qui indique les *Hydrophories* & non les *Antisteries* dont on a parlé dans le Chapitre II de ce Livre.

byloniens, chez les Perſes, chez les Arméniens, chez les Scythes: elles ſe célebrent encore chez les Tartares au nouvel an. Il eſt étonnant ſans doute que ces fêtes fuſſent regardées chez les Grecs comme la commémoration d'un événement funeſte & malheureux, tandis que chez les Romains elles ſervoient à retracer l'idée de l'âge d'or, c'eſt-à-dire d'une vie innocente & heureuſe. Comment concilier des motifs ſi oppoſés, à moins de dire que l'âge d'or n'a été que l'âge moral qui a ſuivi immédiatement le déluge, & de ſuppoſer que les Saturnales Theſſaliennes, Athéniennes & Romaines, étoient non ſeulement des commémorations du déluge, mais encore du ſiecle qui a ſuivi ce terrible événement. C'eſt, comme je l'ai dit, moins dans les motifs que les hommes donnent de leurs uſages que dans l'eſprit de ces uſages qu'il faut chercher leur véritable origine; les fables & le temps ont toujours corrompu les motifs tandis que les uſages ſe ſont toujours conſervés; c'eſt une ſorte d'écriture qui n'a jamais changé, quoiqu'on l'ait ſouvent mal lue, ou lue diverſement.

Les Theſſaliens pour rendre raiſon

de leurs *Pélories* ou Saturnales, rapportoient qu'un esclave nommé *Pélorus*, ayant apperçu le premier que les eaux du déluge s'écouloient par une ouverture de la vallée de Tempé, & en ayant le premier apporté la nouvelle au fils d'Inachus, ce Prince pour le récompenser d'une si grande nouvelle le servit à table, & voulut qu'à l'avenir on fît mémoire de sa reconnoissance par une fête qu'il nomma *Pélorie* du nom de son esclave, dans laquelle les maîtres à son exemple serviroient leurs esclaves (8). Ceci, comme on doit le sentir, n'est qu'une fable imaginée & bâtie sur le nom de *Pélories*. L'esclave *Pélorus* & le Prince *Pelasgus* sont également deux êtres imaginaires; ce sont quelques circonstances de la fête que l'on aura personnifiées; il est constant seulement que ces fêtes dans lesquelles les maîtres vouloient bien se confondre avec leurs esclaves, avoient rapport aux premieres suites du déluge. Le nom de Pelasgus se trouve chez les Grecs presque partout où il est question des temps les plus proches du déluge, c'est-à-dire de ceux où les hommes errans sur les débris de la terre détruite, cher-

(8) *Athenæ. Lib. XIV.*

choient à former de nouveaux établissemens. Le mot Πελαγος des Grecs & celui de *Pelagim* des Hébreux ne sont point des mots différens. Ils signifient *dispersé*, *divisé*, & l'on sait que c'est un nom qui pour les Hébreux a rapport aux premiers temps qui ont suivi le déluge. Le parfait accord qu'il y a entre ces deux noms & entre l'état des premieres sociétés quelque temps après le déluge de Noë pour les Hébreux, & celui de Deucalion ou d'Inachus pour les Grecs, démontre bien que ces différens déluges ne sont qu'un même fait, quoiqu'en disent ceux qui préferent de méditer de mauvaises Chronologies à s'occuper des faits: les déluges ne sont point des événemens si communs dans la nature, il est ridicule qu'on les ait multipliés à plaisir; presque tous les Chronologistes paroissent avoir été de mauvais Historiens. Quoi qu'il en soit, *Phaleg* étoit pour les Hébreux un des noms commémoratifs de l'ancien état du genre humain. Chez les Romains où l'on reconnoissoit que les Saturnales étoient plus anciennes que la fondation de Rome, on en attribuoit l'institution à ces mêmes *Pelasges*, & on les regardoit comme une commé-

moration d'un ancien âge où, comme dit Lucien avec tous les Poëtes, le bled venoit sans avoir été semé, il couloit des fleuves de lait, des sources de miel & de vin, & où tout étant commun, l'on ne trompoit & on ne trahissoit personne (9).

IV. Comme les usages des Saturnales Romaines sont beaucoup plus connus & plus détaillés que ceux des Saturnales Thessaliennes & Athéniennes, c'est aux premieres qu'il faut recourir pour connoître l'esprit de ces usages ; mais pour les bien comprendre il faut d'abord connoître ce qu'on doit penser de *Saturne*.

(10) Saturne étoit le Symbole du temps ; c'est ce que son nom de *Chronus* ou Κρονος désignoit chez les Grecs. La succession des temps n'étant rendue sensible que par les espaces chroniques qui servoient à les mesurer, tels que les semaines, les années, les siecles & tous les périodes sabbatiques, ses fètes ré-

(9) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap. 7. & Lucian. Saturnal.*

(10) Κρονος *Saturne, vieillard.* Χρονος le temps. Les anciens ont personnifié le temps & toutes ses parties. Mythologie de Bannier. Livre V. C. 1. & *Athenæ. Lib. V. C. 7.* les heures, les saisons, l'aurore, la nuit, le soir, &c. tout fut personnifié.

pondoient toujours à la fin ou au renouvellement des périodes. Saturne est, suivant Cicéron, le Dieu qui maintient l'ordre des temps & qui préside à son cours & à ses périodes (11). On le voit souvent représenté accompagné du serpent qui se mord la queue, cet emblême si universel de la succession, de la durée & de la renaissance des êtres; on le représente aussi avec des yeux par derriere & par devant, & alors on le confond avec *Janus*, cet autre Dieu chronique. Le temps, cet être méthaphysique consideré comme un fleuve immense qui coule sans cesse, qui ne reflue jamais, qui engloutit le passé, qui dévore le présent & qui absorbe de même l'avenir (12) présente à l'imagination un être aussi effrayant qu'incompréhensible, que l'on n'a pu désigner que par l'emblême d'un feu ou d'une puissance cachée & impénétrable; c'est ce

(11) *Cicer. de natura Deor. Lib. II. C.* 25.

(12) Ovide dit . . . *cuncta fluunt* . . . . .
Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen. Neque enim consistere flumen
Nec levis hora potest, sed ut unda impellitur undâ
Urgeturque prior venienti, urgetque priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur.
METAMORPH. LIB. XV. FAB. 3

ce que signifie le nom Oriental de Saturne (13). Delà viennent toutes les idées sombres & mélancoliques que les anciens se sont formées de ce Symbole du temps après l'avoir personnifié & divinisé; delà aussi toutes les fables ou plutôt les allégories tragiques qui remplissent les légendes de Saturne & celles de sa famille. Ce Dieu avoit détrôné & mutilé son pere; il avoit à son tour été détrôné & mutilé par son fils du temps des Géans & des Titans, & un Oracle avoit annoncé à ce fils qu'il seroit un jour détrôné lui-même par un de ses enfans (14). L'on ne peut rien remarquer dans ces histoires sinon les différens périodes du monde personnifiés insensi-

(13) Il vient de *Satbar* בָּתַךְ *cacher*, & de *our* ou *nour* qui signifie également *feu*, *lumiere*, & quelquefois *puissance* & *royaume*. Le pays de *Saturnia* s'appelloit en latin *Latium*, parceque suivant la fable qui a joué sur le mot *Saturne*, ce Dieu s'y étoit caché. Chez les Celtes Saturne étoit appellé *Sater*; *Saterdag* en flamand, & *Saturdag* en anglois signifient le *Samedi*. Dans l'Edda ou Mythologie des Scandinaves, *Surtur* qui doit venir pour détruire le monde, semble être Saturne ou le temps.

(14) Voy. *Eschil. Promethæ. vs.* 930 Mémoires de l'Académ. des Inscriptions Tom. XVIII. p. 20. Lucien dans son dialogue I. des Dieux dit que Jupiter devoit être détrôné par un fils qu'il auroit d'une Néréïde.

blement, & considérés par les anciens comme une génération de Rois ou de Souverains. Cette erreur n'étoit cependant pas si générale que l'on ne puisse entrevoir dans la Théologie payenne quel étoit le grand rapport de ce Dieu avec la Divinité suprême, & quel étoit le véritable fondement du culte dont il étoit honoré.

V. Les Romains n'admettoient point tout ce qu'on rapportoit de la cruauté de Saturne: c'étoit un Dieu dont ils ne parloient qu'avec respect; & quoiqu'ils ne voulussent point s'expliquer nettement sur cette Divinité, dont il n'étoit point permis de révéler la nature, ils le regardoient comme le principe d'une meilleure vie (15), comme le Roi de l'âge d'or; ils prétendoient que c'étoit sous son regne que les hommes avoient été justes, innocens & heureux. Platon en parle avec les mêmes éloges, & le regarde comme l'auteur de l'ancienne félicité du genre humain. Pindare l'appelle le Roi des champs Elisées, il nomme le séjour éternel des bienheureux *l'auguste palais de Saturne*; il dépeint ce séjour fortuné sous les mê-

(15) *Dionys. Halicarnas. Lib. II. Cap. 7. Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap. 7.*

mes traits dont Homere s'étoit servi avant lui. Hésiode dit que ce Dieu habitoit les extrémités du monde dans des lieux fortunés, où les ames des héros se rendoient après leur mort (16).

Saturne considéré sous ce beau point de vue, ne peut être que le Dieu rémunérateur de la fin des temps, le Roi de la vie future, cet objet de l'attente de toutes les nations sous tant de noms, de formes & d'aspects différens. Comment Saturne pouvoit-il donc être vulgairement envisagé comme une Divinité cruelle & malfaisante ? C'est que le Dieu de la vie future qui sera le Roi & le pere des justes, sera le juge

(16) *Pindar. Olymp. Od. II. Homer. Odyss. Lib. IV.* „ Les immortels, dit Protée à Mesulas, vous „ conduiront aux champs Elisées placés aux „ extrémités de la terre; c'est-là que le sage „ Rhadamante donne des loix; les hommes y „ menent une vie douce & tranquille; les nei- „ ges, les pluies, les frimats n'y désolent ja- „ mais les campagnes; en tout temps on y „ respire un air tempéré; d'aimables Zéphirs „ qui s'élevent de l'Océan rafraîchissent sans „ cesse cette délicieuse contrée ". Les Poëtes ont successivement imité cette description qu'Homere a fait des champs Elisées, & Pindare dit que l'homme juste *achevera heureusement la route que Jupiter nous a tracée pour aller aux remparts de Saturne.* Voyez Olymp. Ode II.

& le vengeur des méchans, auxquels il ne réſerve que des ſupplices; c'eſt que le Dieu du monde futur ſera le deſtructeur du monde actuel; comme ſource des récompenſes & du bonheur à venir, il étoit aimé & chéri des bons; comme diſpenſateur des châtimens, il étoit la terreur des hommes injuſtes & criminels; mais comme arbitre de la durée des êtres & de leur deſtruction finale il étoit également redoutable aux bons comme aux méchans qui n'enviſagent point ſans frayeur la diſſolution de leur être. Enfin Saturne conſidéré métaphyſiquement étoit le temps, & théologiquement il étoit le maître des temps & ſurtout de la fin de tous les êtres.

En un mot il étoit le *Dieu Sabaoth*, c'eſt-à-dire le Dieu de la fin (17). La

(17) צְבָאוֹת *Sabaoth* eſt ordinairement traduit par *armées*, mais il ſignifie d'ailleurs *fin*, *terme*, *temps déterminé*. Je ſerois tenté de regarder cette derniere interprétation comme plus convenable à la Divinité. Les Hébreux donnent à Saturne le nom de *Sabatbi*; mais quoiqu'ils l'écrivent diverſement, ce mot préſente le même ſens: שַׁבָּת *Sabbatb* marque le nombre ſept, & ſignifie *ceſſation*, *repos*. שְׁבָט eſt le nom du mois Hébreu qui correſpond à celui de Décembre & à celui de Janvier, c'eſt-à-dire à

Mythologie qui lui avoit associé Nemesis, Déesse de la vengeance, a voulu nous montrer par-là qu'il avoit été considéré sous cet aspect. Nemesis ellemême étoit quelquefois regardée comme la même Divinité que Saturne, & comme une puissance invisible qui d'une éternité cachée (18) & inaccessible,

la fin & au renouvellement de l'année. Ces trois noms quoiqu'écrits diversement présentent le même sens & ont un rapport visible aux mêmes idées; les différences dans l'écriture des noms des anciennes langues peuvent venir de ce que ces noms ont été longtemps traditionels avant de s'écrire, ou de ce qu'ils s'écrivoient en différens dialectes. La planete de Saturne est pour les Juifs *l'étoile du Sabbath. Vossius de Idol. Lib. II. Cap.* 34. Les Caraïtes attribuent le retard du Messie à la lenteur de la révolution de cette planete. Basnage Hist. des Juifs. Liv. II. Chap. 16. §. 20.

(18) Ammian Marcellin dit: *ex abditâ quadam æternitate. Lib. XIV. Cap.* 11. Cette façon de s'exprimer revient, comme on a vu, à l'idée que présente le mot Saturne qui signifie *caché*. Il est encore bon de remarquer que d'après les étymologies Saturne ou le Dieu caché succede à *Our* ou *Ouranos*, le Dieu du feu, ou le culte du feu, & est lui-même détrôné par *Jov* ou *Jehovah*; en effet l'Etre suprême est appellé dans la Génese Ch. XV. vs. 2. & Ch. XIX. vs. 16. *Jehovih* ou *Jhovih, be-chem-lath Jhovi* (propter indulgentiam Domini). Les Juifs au lieu d'être appellés *Judæi* en Latin auroient du se

confidéroit tout le mal que l'on faifoit fur la terre pour en tirer vengeance; auffi n'étoit elle jamais oubliée dans les expiations tant publiques que particulieres; & fes fêtes appellées *Néméfées*, étoient funebres & mortuaires.

VI. Lorfque les hommes ont raifonné fur la Divinité relativement au bien & au mal qui arrivent dans le monde phyfique & dans le monde moral, ils ont toujours eu de la peine à ne pas tomber dans quelque erreur; la Théologie des anciens peuples n'eut point d'écueil plus à craindre: en effet on courera toujours rifque de divifer la Divinité toutes les fois qu'on parlera de fa bonté en faifant abftraction de fa justice, & de fa juftice en faifant abftraction de fa bonté. Si l'homme eut pu comprendre Dieu tout entier, il ne l'auroit point divifé; les anciens Perfes n'euffent point donné l'être à un mauvais principe pour l'oppofer au bon, c'eft-à-dire ils n'euffent point oppofé Dieu à Dieu même; le Paganifme n'eut point imaginé cette diftinction des Dieux *céleftes* & des Dieux *infernaux*, des Divinités propices & des Divinités

nommer *Jovei* ou Jovéens. Les hommes n'ont point été auffi polythéiftes qu'on le penfe.

malfaisantes ; la raison leur eût fait connoître qu'il n'y avoit réellement qu'une seule & unique Divinité dont le bon sens forçoit d'admettre la suprématie, malgré les égaremens d'une Théologie embrouillée dans ses idées, défigurée par un langage allégorique, & destinée dès sa naissance à devenir inintelligible.

Le maître des temps, sous le nom de Saturne, étoit du nombre des Divinités infernales ; le culte public le confondoit souvent avec Pluton, le Dieu des enfers (19) ; & comme on le regardoit comme le principe de la dissolution des êtres, le vulgaire ne pensoit jamais à lui sans crainte, & ne l'envisageoit que comme l'ennemi du genre humain & de la nature entiere, en un mot comme *Typhon* ou le mauvais principe ; sous le nom de *Janus* ce Dieu étoit une Divinité bienfaisante & chérie. L'ancienne représentation de Saturne, selon Eusebe, montroit ce Dieu avec quatre yeux dont deux étoient ou-

(19) Chez les Grecs Pluton présidoit au douzieme mois ; on le regardoit comme le Dieu de la dissolution des choses. Voyez *Plato de leg. Lib. VIII.* les Poëtes lui ont mis des clefs en main comme à Janus. *Natalis Comes. Lib. II.* Orphée lui dit : *qui terræ claves & gubernas regna.* Voy. son hymne à Pluton, & *Pausanias Lib. V. n. 9.*

verts & deux fermés; il avoit quatre aîles au dos, dont deux étendues & deux pliées; enfin il avoit deux aîles à la tête. Ainſi ſous un de ces noms Saturne étoit regardé comme l'auteur de la fin des périodes & des choſes, tandis que ſous l'autre nom il préſentoit l'auteur de leur renaiſſance & de leur renouvellement: l'un préſidoit au dernier jour de la ſemaine, au dernier mois de l'année, à l'hiver, & ſes jours de fête étoient réputés ſiniſtres & malheureux; l'autre préſidoit au mois de Janvier, au renouvellement de l'année & des ſaiſons; cependant l'un & l'autre n'étoient originairement que le même principe, ainſi qu'on le voit par leurs attributs & leurs légendes qui ne ceſſent jamais de ſe confondre. Ainſi le Dieu *porte-clef* étoit haï & craint ſous le nom de Pluton, les jours qui lui étoient conſacrés étoient réputés funeſtes: les Romains diſoient alors *que le monde étoit ouvert* (20).

(20) *Cum mundus patet nefas eſt prælium ſumere, nec Latinarum tempore, nec Saturni feſto, nec patente mundo*, dit Macrobe. *Lib. I Cap.* 16. On faiſoit alors des ſacrifices à Pluton & à Proſerpine. Varron dit que lorſque le *monde eſt ouvert*, la porte des Dieux triſtes & funebres eſt ouverte, & que c'eſt la raiſon pour

Comme Saturne présidoit à la succession des temps & au renouvellement des périodes, on doit sentir qu'il devoit avoir part aux commémorations de la destruction & de la renaissance du monde, & l'on connoîtra pourquoi ces commémorations étoient ordinairement célébrées à la fin des périodes. En effet, comme nous l'avons dit, tout période expirant rappelloit cette ancienne époque qui avoit été autrefois si fatale au genre humain; & comme ce funeste événement avoit imprimé la tristesse dans l'esprit des hommes, toutes ces fêtes commémoratives & le temps où on les célébroit, leur rappelloient un souvenir fâcheux, & leur inspiroient

laquelle on ne doit ni combattre, ni parler de guerre, ni partir pour l'armée, ni s'enrôler, ni s'embarquer, ni se marier, ni plaider. Le monde étoit censé ouvert trois fois l'année. 1°. Le lendemain des fêtes appellées *Volcaines.* 2°. La veille du six des Ides de Novembre, c'est-à-dire le 7 de Novembre. 3°. La veille du troisieme jour avant les Nones d'Octobre, c'est-à-dire le 4 d'Octobre. Cette opinion étoit fondée sur ce qu'on croyoit que la partie inférieure du monde consacrée aux Dieux mêmes & fermée en tout autre temps, étoit ouverte en ces jours, qui par cette raison furent regardés comme tristes, funestes & consacrés au culte des Dieux souterrains. *V. Pomp. Festus* au mot *Mundus.*

des craintes pour l'avenir. La fin de l'année, la fin du jour même, comme on le prouvera, avertiſſoit les hommes de ne faire aucun fond ſur la durée du monde.

VII. Ce double point de vue que préſentent toutes les ſolemnités anciennes, nous doit donner la ſolution de tous les uſages des Saturnales que nous allons parcourir. Il ne faut point, comme les Romains, les conſidérer uniquement comme des uſages établis en mémoire du paſſé, mais encore comme des emblêmes de l'avenir. C'étoit ce ſecond point de vue que l'on cachoit ſoigneuſement aux peuples, par la même raiſon qu'on leur cachoit les oracles des Sybilles; il étoit permis de parler de Saturne & des Saturnales à la maniere des Poëtes & des Phyſiciens; mais quant à la nature de cette Divinité & aux véritables motifs de ſon culte, il n'en étoit queſtion que dans les myſteres, & là-même, on ne s'expliquoit ſur ces choſes qu'avec la plus grande réſerve & dans le plus grand ſecret, c'eſt-à-dire que le peuple devoit ignorer quel étoit le ſens théologique & l'objet dogmatique de tout ce qui ſe pratiquoit dans ces fêtes. Nous verrons ailleurs en par-

ıant des autres mysteres des anciens quel pouvoit être le principe de cet étrange secret (21).

La solution de la plûpart des Saturnales est l'esprit allarmé de l'antiquité qui s'attendoit à la destruction du monde à la fin de chaque période; par une suite de ce dogme & des usages qui en dérivoient, on se comportoit dans ces fêtes comme si l'on ne comptoit plus sur l'avenir; tous les soins de ce monde étoient bannis; on menoit une vie toute bizarre; & il n'y avoit plus de Tribunaux pour punir les coupables, plus d'Ecoles pour instruire, plus de soins domestiques ni d'économie, plus de Sénat pour gouverner la République, enfin plus de guerre, plus de procès, plus de disputes (22). Tous les états

(21) Voici comment Macrobe s'énonce dans le Liv. I. Chap. 7. de ses Saturnales. *Saturnaliorum originem illam mihi in medium proferre fas est, non quæ ad arcanam divinitatis naturam refertur, sed quæ aut fabulosis admista disseritur, aut a physicis in vulgus aperitur; nam occultas & manantes ex meri veri fonte rationes, ne in ipsis quidem sacris enarrare permittitur; & si quis illas assequitur continere intra conscientiam tectas jubetur.*

(22) *Macrob. Saturn. Lib. I. Cap.* 10. *Lucien, Saturnal.* Plusieurs de ces usages se sont conservés jusqu'à nous. Nous avons encore des

étoient confondus; le riche & le pauvre, le maître & l'esclave étoient égaux; tout représentoit l'anarchie & l'anéantissement des sociétés; les riches devoient répandre leurs superflus sur les indigens; on payoit leurs dettes & leurs loyers, on les régaloit, on les admettoit à sa table sans aucune distinction de rang; les maîtres changoient d'habits avec leurs esclaves, ils les servoient à leur tour, ils jouoient avec eux, ils leur permettoient de parler & d'agir à leur fantaisie. Tout devoit être prodigué en ces jours; delà les présens appellés *Saturnalia* que, suivant Lactance, les Romains s'envoyoient à la fin de l'année, & qui se sont perpétués jusqu'à nous sous le nom d'*Etrennes*. On ne tenoit aucun compte ni des revenus, ni de la dépense. On jouoit alors aux dés & à tous les jeux de hazard que la Police proscrivoit en tout autre temps; en un mot on se conduisoit comme si l'on n'eût eu aucune inquié-

Tribunaux où lors de leur clôture on présente des dés aux Magistrats. On joue encore aux dés au Carnaval qui répond au mois de Février, dernier mois de l'année Romaine. En Angleterre tous les ans à un jour marqué le Roi joue aux dés. C'est un usage d'étiquette.

tude sur l'avenir. Tous les propos devoient être analogues à cette vie dérangée. Les sages, selon Lucien, contrefaisoient les insensés, & les vieillards retomboient en enfance (23).

On sent bien que dès que ces usages ne furent plus expliqués, étant maintenus par le dogme secret qui en avoit été le principe, ils durent être la source d'une multitude d'abus ; ces fêtes donnerent entrée à la licence & à la débauche ; on passoit le temps à rire, à manger & à boire ; on se faisoit un devoir religieux de se livrer aux plaisirs & à toutes sortes d'extravagances. D'un autre côté ce fut ce genre de vie qui sembloit établir la communauté des biens & l'égalité entre les hommes, qui donna lieu aux fables de l'âge d'or, & qui fit rapporter ces usages à l'ancien état des sociétés primitives. On prétendoit que l'on y avoit joui d'un bonheur parfait ; cette idée avoit une certaine liaison avec les motifs que les Thessaliens donnoient de leurs *Pélories*, puisqu'ils

(23) Cet usage s'est longtemps conservé en Europe dans la *fête des fous* que l'on célébroit à Noël : on la nommoit ainsi parce qu'on y faisoit les insensés. *V. le Glossaire de Ducange au mot Kalendre.*

rapportoient ces fêtes au déluge & à ses suites; mais le tableau de cette ancienne vie étoit certainement vicieux chez les Romains en ce qu'ils nommoient bonheur & égalité ce qui n'avoit été chez leurs ancêtres qu'une égalité d'infortune & de misere. Mais ce qui fait connoître que ces motifs & ces divertissemens étoient réellement opposés au véritable esprit de ces usages, c'est que ces jours de dissolution & de débauche ne laissoient pas d'être mis au rang des jours malheureux & sinistres; les Romains ne sembloient même se réjouir & extravaguer dans ces jours que pour anéantir autant qu'il étoit en eux, les tristes augures que portoient avec elles toutes les fêtes de Saturne. Ainsi si les Romains ont eu réellement envie d'imiter aux Saturnales le genre de vie de l'âge d'or, nous devons croire que primitivement & avant qu'on eût fait un mystere de ces usages, on avoit eu en vue, non de représenter un âge d'or qui n'avoit jamais existé, mais un âge d'or futur que la fin des périodes devoit amener par la destruction de ce monde; expectative grande & sublime du côté de la Religion, mais affligeante pour l'homme

charnel, & dangereuse pour l'état de société où nous devons vivre sur la terre jusqu'au moment définitif que l'homme ignore & qu'il n'eût du jamais calculer.

VIII. C'est à de pareilles idées qu'on doit rapporter les usages des Mexicains qui à la fin de chaque siecle brisoient leurs meubles & leurs ustensiles de ménage, comme nous aurons occasion de dire plus d'une fois. Les Mexicains, ainsi que les Romains, étoient aussi dans l'usage de demeurer dans l'oisiveté les cinq derniers jours de l'année, tout ouvrage public & particulier cessoit; les Temples mêmes étoient fermés, & tout le monde se divertissoit dans la vue de se dédommager des peines de l'année qui alloit suivre (24). A la Chine on fait des sacrifices aux deux solstices: ces sacrifices ont été, dit-on, fondés par Fohi. Pendant ces fêtes le commerce cesse, les Tribunaux sont fermés, & personne n'ose voyager.

C'est à ces mêmes idées que l'on doit rapporter tous les autres usages relatifs aux Saturnales, que d'autres peuples pratiquoient à la fin des années sabbati-

(24) La conquête du Mexique. Liv. I. Chap. 17.

ques, que nous pourrions nommer ſaturniennes puiſque, comme on a vu, le Saturne Hébreu ſe nomme Sabbathi, & puiſque les uſages des Juifs qui ſont relatifs aux fins des périodes, étoient auſſi relatifs aux fêtes de ce Dieu chronique. C'eſt ce triſte point de vue qui avoit rendu les anciennes fêtes de ce Dieu ſi cruelles & ſi ſanguinaires. Les malheurs que préſagoit la fin de tous les périodes, avoient conduit les hommes à enſanglanter ces fêtes redoutables par des victimes humaines. C'étoit le temps des grandes expiations & des grands ſacrifices, parce que, ſelon l'idée des peuples, c'étoit le temps où le monde étoit menacé des plus grands dangers; c'étoit le temps où le Dieu des vengeances étoit délié. Tel étoit ſans doute le fondement de l'uſage où étoient les Romains de délier la ſtatue de Saturne aux Saturnales, tandis qu'on la tenoit liée pendant le reſte de l'année. Enfin tout annonce dans ces fêtes un Dieu terrible, dont la crainte portoit les hommes à lui faire les ſacrifices les plus cruels pour appaiſer ſa fureur (25).

L'u-

(25) *Macrobii Saturn. Lib. I. C.* 8. Nous avons fait remarquer ci-devant, & nous remar-

L'usage cruel de sacrifier des hommes à Saturne fut, dit-on, aboli chez les Romains par Hercule qui substitua à ces victimes des figures humaines en l'honneur de Pluton, & des cierges que l'on offroit à Saturne. Cependant le motif secret de ces offrandes n'étoit point tellement éteint que les Romains en célébrant les Saturnales ne mêlassent à leurs dissolutions & à leurs débauches beaucoup de purifications préparatoires, dans la vue, disoient-ils, d'écarter les pestes, les famines & les autres calamités. Les cierges que l'on s'envoyoit en présent, pouvoient même

marquerons encore que les anciens en de certains temps qui étoient toujours annuels, périodiques & cycliques, croyoient que la Divinité descendoit sur la terre, & étoit alors présente dans son Temple; c'est, comme on a vu, ce qu'ils nommoient *Epiphanie*, apparition ou manifestation. Le grand Prêtre des Hébreux entroit ce seul jour dans le sanctuaire, & la Divinité redoutable se manifestoit à lui. Cet usage n'avoit d'autre principe que l'attente commune à toutes les nations, d'un Juge sévere qui devoit juger les hommes à la fin des temps, image qui se retraçoit aux hommes à la fin de tous les périodes. Le Temple de Pluton en Elide ne s'ouvroit qu'une fois l'année, & même alors il n'y avoit que le seul Sacrificateur à qui il fût permis d'y entrer. *V. Pausanias in Elid. Cap. XXV.*

n'être qu'un reſte de l'uſage des torches de Syrie & du feu du nouveau période. Les figures de terre cuite qu'on ſe donnoit mutuellement étoient une figure expiatoire que chacun offroit pour ſa tête au Dieu des Enfers (26). Les gâteaux que les Cyréniens s'envoyoient pouvoient avoir le même objet s'ils portoient quelques empreintes, ou ils pouvoient être une commémoration de la vie frugale des premiers hommes, ainſi qu'il ſe pratiquoit dans une multitude d'autres fêtes établies en mémoire de l'ancien état du genre humain. On vouloit peut-être ſe rappeller par-là la maniere dont on vivoit dans les anciennes Saturnales, où l'on ne ſe nourriſſoit que des fruits de la terre (27).

IX. Un autre uſage des Saturnales qui n'a été ni moins répandu, ni moins du-

(26) *Lucien. Cronoſol. Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 7 & 11.

(27) C'eſt vraiſemblablement de la même ſource que part l'uſage que nous avons de ſervir des gâteaux ſur nos tables à la fête des Roïs ; & les fêtes qui chez les anciens avoient été établies pour leur rappeller la vie frugale de leurs ancêtres, ſont devenues pour nous des occaſions de bonne chere. L'uſage d'élire un Roi dans les Saturnales eſt viſiblement l'origine de celui d'élire un Roi de la feve.

rable, c'est l'élection d'un Roi qui se faisoit dans chaque maison pour y régner pendant la fête. Cet usage contredisoit ouvertement les mœurs de l'âge d'or prétendu, où tous les hommes étoient égaux : il ne faut donc point regarder cet usage comme commémoratif, mais comme une suite de cette anarchie qui devoit s'établir à la fin des périodes, & qui devoit préparer à un nouvel état de société. C'étoit dans le même esprit qu'en faisant cesser toute législation, on s'en représentoit une nouvelle par l'élection d'un Roi postiche. C'est une des idées théologiques des anciens que tous les périodes passés avoient eu chacun leur Dieu ; & que tous les périodes futurs auroient chacun le leur ; on s'imaginoit que les changemens des périodes faisoient des révolutions dans le ciel comme ils en faisoient sur la terre dans l'esprit des hommes. Ce systême avoit dominé dans tout le paganisme & domine encore aujourd'hui dans l'Indostan ; delà toutes ces révolutions dans les familles des Dieux Grecs, Romains, Egyptiens ; delà toutes ces renaissances des Dieux des Bramines ; on pourroit dire aussi que delà sont venues toutes les révolutions politiques sur la

terre qui ont eu pour principe les préventions des hommes ſur l'effet des renouvellemens de périodes. Voilà ce qui procura l'encens de la flatterie à Auguſte, parce qu'on crut que ſon regne alloit amener un nouvel ordre de choſes (28). En un mot l'uſage d'élire un Roi aux Saturnales doit être regardé comme un uſage cyclique adapté par ſa nature à la fin & au retour des périodes, & ces fêtes adoptées par un grand nombre de nations qui n'ont fait que changer leur nom & altérer quelqu'uns de leurs détails, ont toujours eu pour objet une fin & un renouvellement. Les anciens célébroient ces fêtes aſſez généralement avant le ſolſtice d'hiver (29). Dans l'Europe moderne cet uſage s'eſt comme incorporé à la fête de l'Epiphanie qui ſuit de près le nouvel an. C'eſt un uſage déplacé, ainſi qu'une infinité d'autres que

(28) *Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo ;*
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.
VIRG. EGLOG. IV.

(29) Les Tartares célebrent au nouvel an une fête dans laquelle ils s'habillent de neuf ; ce jour-là on va dans une plaine du côté de l'Orient ; on y tire de l'arc, & celui qui adreſſe au but eſt Roi pendant un jour. *V. Hiſtoire des Huns. Tom. II. p. 71.*

l'on suit sans connoître ni leurs motifs, ni leur origine. Nous avons vu ci-devant que cette fête se confondoit avec les fêtes chroniques du solstice d'hiver: c'étoit aussi dans les jours du solstice d'hiver & aux fêtes de Noël que l'on élisoit autrefois les Abbés, les Evêques & les Papes, comme nous choisissons à la fête de l'Epiphanie un Roi de la feve. Ces différens usages toujours les mêmes pour le fond, quoique pratiqués en différens jours & par différens motifs, ramenent toujours au dogme ancien de la manifestation du grand Juge qu'on attend à la fin des siecles. Les excès qu'un reste de paganisme conserva dans l'Europe Chrétienne jusqu'au XIVe. & XVe. Siecle dans ces jours de renouvellement, ont déterminé à supprimer toute la solemnité des usages qui accompagnoient le jour de l'an; parmi nous il n'a presque plus rien qui le distingue des autres fêtes de l'année: peut-être dans cette réforme est-on tombé d'un excès dans un autre. A ne consulter que le sentiment naturel, & à voir ce qui se passe encore chez tous les peuples du monde au jour de l'an, ce jour semble porter avec lui le principe d'une grande solemnité. Il faut

avouer que l'indifférence actuelle que nous avons pour le jour du renouvellement de notre année, peut auſſi venir de la mauvaiſe diſpoſition de notre année civile, qui, comme nous le ferons voir, commence en un jour qui n'a rien de Cyclique ni d'aſtronomique. Les nations qui le placent aux jours des ſolſtices ou des équinoxes, ont un uſage plus raiſonné & plus naturel; mais ce qui fait bien voir comme les uſages triomphent des nouveaux ſyſtêmes, c'eſt que chez nous la célébration de la nouvelle année ſemble s'être réellement maintenue au ſolſtice d'hiver, & que les fétes qu'on y célebre ont toujours rapport à une renaiſſance ou renouvellement. Quoi qu'il en ſoit, l'élection d'un Roi dans de certaines fêtes, avoit chez quelques peuples une iſſue très-funeſte pour celui qui avoit été élevé à cette dignité poſtiche; chez les Perſes après l'avoir traité en Roi on le pendoit après la fête (30); il eſt vrai qu'on ne prenoit alors qu'un criminel pour remplir une place ſi périlleuſe; mais cet uſage a néanmoins quelque choſe

(30) *V. Voſſius de Idol. Lib. II. Cap* 22. *Strabo Lib. XI. Athenæ. Lib. XIV. Cap.* 10. *Dion. Chryſoſt. in Orat. de Regno.*

de si cruel qu'il ne pouvoit avoir sa source que dans quelque superstition ou dépravation religieuse. Ne seroit-ce point dans la vue d'augmenter le prix de la victime destinée à être sacrifiée à la fin du période, que le Roi, ou, pour ainsi dire, le Dieu de la fête étoit livré à la mort?

Nous trouvons le même usage chez un grand nombre de peuples. Les Albaniens qui habitoient les bords de la mer Caspienne entre la Scythie & l'Hircanie, sacrifioient un homme à la Lune après l'avoir bien traité pendant un an. Les Mexicains entretenoient toute l'année un homme dans les délices & l'honoroient comme un Dieu, après quoi ils finissoient par l'égorger & par le manger, dans la persuasion de manger une Divinité, mystere abominable, & digne d'un pays où la férocité s'étoit exaltée jusqu'au fanatisme (31).

X. Aux fêtes des Saturnales chez les Romains on en avoit uni plusieurs autres qui entroient aussi dans le systême que nous venons de développer. La Terre sous le nom d'*Ops* qui est la même que *Cybele* & que *Rhea*, n'étoit point

(31) *Natalis Comes Lib. I.* Histoire Générale des Voyages.

oubliée ; elle ſe trouvoit intéreſſée dans ces fêtes commémoratives ; c'eſt elle que l'on célébroit dans les fêtes nommées *Opalies*.

Les ancêtres & les morts ſous le nom de Dieux *Lares*, de *Manes*, de *Penates*, avoient auſſi leurs fêtes ; on les nommoit *Compitalia*. Leur commémoration faiſoit une partie d'une fête dont l'objet étoit entiérement funebre. On célébroit encore les *Laurentalia* ſur les bords du Tibre, en l'honneur d'une nourrice de Romulus, ou, ſuivant d'autres, d'une fameuſe courtiſane ; mais l'abſurdité de ces motifs fabuleux jointe aux indécences qui ſe pratiquoient à ces fêtes, doit faire penſer que cette ſolemnité avoit plutôt rapport à la nature, à la terre & à la ſucceſſion des temps & des êtres, que l'on conſidéroit quelquefois ſous l'emblême de la génération, & qui introduiſoit une foule d'abus (32). On ſçait d'ailleurs que les *Jeux Floraux*, qui ſe confondoient avec

(32) Nous n'entrons point ici dans les détails de ces fêtes Romaines, parce que nous aurons occaſion par la ſuite d'en parler plus au long & de faire voir comment ces fêtes avoient été déplacées par les vices qui régnoient dans le Calendrier Romain.

avec les fêtes de cette nourrice ou de cette courtisane, étoient des fêtes qui se célébroient la nuit; & qui par conséquent devoient avoir une origine lugubre.

Enfin toutes les fêtes que les Romains célébroient au mois de Décembre rappelloient des idées funebres & dépendoient du même systême. Les *Faunales* se célébroient aux Nones de Décembre; on s'imaginoit qu'alors *Pan* ou *Faunus* qui sont la même Divinité, quittoit l'Italie pour se rendre en Arcadie; c'étoit un Dieu chronique, & c'étoit particuliérement le Dieu de la terreur. On célébroit encore une fête en son honneur en Février, dernier mois de l'année civile des Romains (33). Les *Juvenalia*, les *Angeronica*, les *Brumalia*, étoient encore des fêtes qui, comme on le fera voir, avoient toutes rapport à un point de vue affligeant: en un mot avant le solstice d'hiver toutes

(33) Pan étoit un Dieu dont on craignoit le passage, comme on peut le voir par ce que dit *Horace Liv. III. Ode* 18. Les Phéniciens le représentoient sous l'emblême du serpent circulaire, ce qui prouve qu'il étoit le Dieu du temps, & par conséquent un Saturne sous un autre nom. Les Egyptiens le nommoient *Phanes* & les Grecs *Phainon*.

les cérémonies ne peignoient que la fin des temps & la destruction de la nature, & elles retraçoient ensuite leur renouvellement & leur renaissance: le mystique y étoit toujours confondu avec le physique, & le tout étoit obscurci par des allégories dont on ne vouloit point expliquer le vrai sens au peuple. Enfin les Saturnales étoient des fêtes funebres & apocalyptiques, & des suites de l'impression que l'ancienne destruction du monde avoit faite sur les hommes.

Nous avons vu des Saturnales chez les Grecs ; on les nommoit *Chronies*; nous les retrouvons encore dans les *Ermées* de l'Isle de Crete; chez les Rhodiens on les célébroit au 17 d'Octobre, & l'on y tuoit un homme. Nous les voyons chez les Babyloniens, chez les Perses, les Arméniens & les Scythes. Les peuples d'Occident, dit Théopompe, appellent l'hiver *Saturne*, l'été *Venus*, le printemps *Proserpine.* Les Phrygiens dans l'idée que Saturne dormoit pendant l'hiver, & veilloit pendant l'été, célébroient deux fêtes, l'une en l'honneur du sommeil, & l'autre en l'honneur du réveil de ce Dieu, qui pour eux étoit visiblement l'embléme de la nature. Cette idée est encore prouvée

par le sentiment des Paphlagoniens qui disoient que Saturne étoit lié pendant l'hiver, & qu'au printemps il étoit délié & commençoit à remuer; en conséquence ces peuples jeûnoient pendant l'hiver, parce que la nature est alors dépouillée de ses fruits (34).

En un mot une infinité de fêtes & d'usages tant anciens que modernes nous prouvent que les fêtes de Saturne ont été chez un grand nombre de peuples des commémorations du déluge, que chaque nation a modifiées à sa maniere, & dont l'esprit & les motifs se sont altérés & confondus, souvent au point de devenir totalement méconnoissables.

XI. L'Ecriture dit qu'après le déluge *Noë* offrit un sacrifice qui fut agréable à Dieu. Joseph ajoute au texte que le motif de Noë étoit la crainte qu'il eut que Dieu ne couvrît tous les ans la terre d'un nouveau déluge, & qu'il lui demanda d'épargner les restes du genre humain, & de rétablir le calme dans

(34) *V. Meursius. Lib. III. Fasold. n. 9. p. 1. Athenæ. Lib. XIV. C. 10. Plutarch. de Iside & Osiride.* Eusebe nous apprend que les Babyloniens croyoient que c'étoit Saturne qui avoit envoyé le déluge sur la terre, & qui avoit averti Sisuthrus de se sauver dans une barque.

la nature, afin qu'il pût peupler la terre & la cultiver (35). Quoique ce ſoit là une addition au texte de la Bible, la réponſe favorable que Dieu fait à Noë dans l'Ecriture, montre que ce que dit Joſeph n'eſt point à rejetter. En effet cette crainte étoit bien naturelle, & Joſeph a raiſon d'y inſiſter pluſieurs fois; car il fait voir les enfans de Noë en partie retenus ſur les montagnes par la crainte; ils n'en deſcendent pour aller dans la plaine que pour y bâtir une tour qui pût les mettre à couvert d'un nouveau déluge. Quel qu'ait été le motif d'une entrepriſe que Dieu punit, on doit préſumer que les premieres générations qui ont ſuivi le déluge ont vécu dans la terreur. Auſſi voit-on dans l'Ecriture même qu'après la ſubmerſion & l'incendie de Sodome, les filles de Loth crurent encore le genre humain détruit. C'eſt à cette même terreur qu'on doit peut-être attribuer la conſtruction des énormes pyramides d'Egypte & des caves profondes dans leſquelles Ammian Marcellin nous dit que les anciens Egyptiens conſervoient les monumens de leur hiſtoire & de leur

(35) *V. Joſeph Antiquit. Judaïc. Lib. I. Cap.* 3. §. 7. & *Cap.* 4.

religion, comptant ſans doute les ſouſtraire par-là aux efforts de la nature au cas d'une nouvelle ſubmerſion de leur pays (36). Quoi qu'il en ſoit, c'eſt dans le ſeul endroit de l'Ecriture qui vient d'être rapporté, que l'on peut voir quelles ont été les ſuites du déluge, & que l'on trouve un monument de l'impreſſion que cet événement fit ſur l'eſprit des hommes. On ne retrouve ailleurs rien qui en retrace le ſouvenir.

XII. Diodore de Sicile nous parle des commémorations (37) annuelles qui ſe faiſoient dans l'Iſle de Samothrace en mémoire du déluge qui avoit ſubmergé toute l'Iſle à l'exception du ſommet des montagnes. Les anciens habitans y avoient marqué le terme de l'inondation & de la hauteur des eaux par des autels où ils alloient ſacrifier tous les ans & rendre graces aux Dieux qui les avoient ſauvés. Le détail qui s'eſt conſervé de ce déluge donne lieu de croire qu'il étoit arrivé par l'éruption du Pont-Euxin dans l'Archipel en forçant ſon paſſage par les montagnes qui en faiſoient un lac. On a cru que ce déluge étoit différent de celui

(36) *Ammian Marcel. Lib. XXII.*
(37) *Diodor. Sicul. Lib. V.*

dont parlent toutes les autres nations; cependant, je le repete encore, les déluges ne ſont point des événemens asſez communs dans la nature pour que l'on ſoit en droit de les multiplier; ainſi ce déluge de Samothrace n'a point été un événement aſſez peu conſidérable pour n'intéreſſer que cette Iſle; elle n'a pu être ſubmergée ſans que l'Aſie mineure, la Grece & les Iſles de l'Archipel beaucoup plus expoſées à l'irruption des eaux, ne fuſſent en même temps inondées. D'ailleurs pour que le lac du Pont-Euxin débordât d'une maniere auſſi furieuſe, on doit ſuppoſer que cet effet doit être attribué à des pluies violentes & extraordinaires qui firent déborder tous les fleuves qui ſe jettent dans la mer, tels que le Danube, le Boriſthene, le Nieſter, le Thanaïs & le Phaſe. Il ſemble même que c'eſt le ſentiment de Diodore, puiſqu'il dit que la mer de Pont, autrefois renfermée comme un lac, fut pour lors tellement groſſie par les eaux des fleuves qui s'y jettent, qu'elle s'éleva avec violence par deſſus ſes rivages, & ſe répandit ſur les campagnes d'Aſie. Ce n'eſt point là, comme quelques-uns l'ont penſé, une crue lente & inſenſi-

ble que la décharge journaliere des fleuves auroit faite dans un bassin sans issue; de cette façon toutes les nations voisines eussent été averties de l'effet que devoit avoir cette crue d'eaux; alors, ou elles auroient travaillé à leur donner un écoulement, ou du moins elles auroient reculé leurs habitations à mesure que l'eau faisoit insensiblement reculer ses rivages; & dans ce cas personne n'auroit péri. Il y a donc toute apparence que cette inondation de Samothrace n'a été qu'une suite secondaire des effets du déluge sur toute l'Europe, sur la Russie, sur l'Arménie, & sur toutes les vastes contrées dont les eaux se déchargent encore aujourd'hui dans le Pont Euxin. De plus ce déluge est sans date dans l'histoire, ce qui prouve sa haute antiquité: les suites de ce déluge sont d'ailleurs les mêmes quant aux impressions qu'elles firent sur les hommes; les infortunés qui échaperent à sa fureur, en se retirant sur les sommets des montagnes de l'Isle, y devinrent errans & sauvages, & oublierent tous les arts. Ce fut, selon Diodore, un fils de Jupiter qui les rallia par la suite & qui les fit vivre en société; on voit des Colonies en sortir

pour s'établir d'abord en Phrygie qu'Hérodote présumoit n'avoir été anciennement qu'une mer ou qu'un marais (38), ainsi que les plaines d'Ephese & du Méandre. Enfin on voit dans l'Isle de Samothrace des fêtes, des mysteres & des orgies qui rendirent cette Isle fameuse & révérée. Cérès lui donna le bled lorsque Cadmus cherchant Europe aborda dans cette Isle où il épousa Hermione ou Harmonie.

Il semble que la fable de ce Cadmus qui cherche Europe pourroit s'expliquer naturellement en disant que c'est l'Orient qui cherche l'Occident. Les Asiatiques ont pu croire après le déluge que l'Europe étoit perdue en tout ou en partie ; aussi voyons-nous que toutes leurs navigations & leurs recherches se sont tournées de nos côtés aussitôt qu'ils ont osé voyager sur les mers. Cette idée nous donne encore l'explication de toutes les fêtes qui se célébroient à l'occasion de l'arrivée de Cadmus & de son mariage avec Harmonie aussitôt après qu'il eut touché aux Isles de l'Europe : mariage qui ne semble avoir été qu'un traité de commerce en-

(38) *V. Herodot. Lib. II.*

tre l'Europe & l'Aſie qui ſe reconnoiſſent & qui ſe communiquent réciproquement les ſecours néceſſaires à la vie; c'eſt de la joie & de la ſolemnité de ces noces allégoriques que parle Diodore, & où il dit que tous les Dieux voulurent aſſiſter; que chacun fit ſon préſent; que les uns donnerent la religion, les autres les arts, d'autres l'agriculture &c. (39).

Concluons delà que le déluge de Samothrace n'eſt qu'une partie d'une révolution plus générale: & les fêtes annuelles qui en rappelloient le ſouvenir ſont des preuves des anciennes impreſſions que cet événement avoit faites ſur les hommes.

XIII. Le même Diodore de Sicile nous dit que (40) l'Iſle de Leſbos & le continent de l'Aſie mineure furent détruits & dépeuplés par le déluge de Deucalion. Comment un déluge de Theſſalie a-t-il pu faire une impreſſion ſi marquée ſur l'Aſie? S'il n'eût point été le même que celui de Samothrace, auroit-il-pu ne pas cauſer un ra-

(39) *Diodor. Sicul. Lib. V.* Platon dit qu'après le déluge la rareté des hommes étoit ſi grande qu'ils ſe félicitoient chaque fois qu'ils ſe rencontroient. *V. Plato. de Legibus. Lib. III.*

(40) *Diodor. Sic. Lib. V. §. 49.*

vage universel dans tout l'Archipel & dans toutes les contrées maritimes correspondantes? Les funestes effets de ce déluge ont donc été trop vastes & trop affectés aux mêmes contrées pour en faire deux déluges différens (41).

C'est peut-être encore à ce même déluge que l'on doit attribuer le culte que les Rhodiens rendoient au Soleil auquel leur Isle étoit particuliérement consacrée: c'étoit, suivant Pindare, en mémoire de ce que cette Isle étoit autrefois sortie des eaux. Diodore de Sicile nous dit qu'au déluge les anciens habitans réfugiés sur les hauteurs, virent insensiblement leur Isle se dessécher par l'effet des rayons du soleil, ce qui la rendit habitable & féconde. Ils croyoient aussi que c'étoit dans leur Isle que les Géans avoient pris naissance, tradition qu'il faut joindre à la fable qui prétend que les premiers habitans de cette Isle furent (42) changés en ro-

(41) Platon *au III Livre des loix* en parlant en général des effets du déluge sans nommer ni Deucalion, ni le Pont-Euxin, dit qu'après le déluge les peuples de la Phrygie habiterent longtemps le sommet du mont Ida & n'oferent descendre dans la plaine.

(42) *Pindar. Olymp 7. Diodor. Lib. V.* § 34. *Ovid. Metam. Lib. VII. fab. 9.*

chers à cauſe de leur méchanceté, ce qui n'exprime que le ravage des eaux d'une maniere allégorique. Le culte du ſoleil joint à ces traditions ſemble nous en indiquer l'origine.

En un mot tout ſemble nous prouver que tous les déluges que les traditions des Grecs ont multipliés, ſont le même déluge conſidéré diverſement par les habitans de diverſes contrées qui en ont ſenti les influences. Xénophon compte cinq déluges ; celui de Samothrace, dont nous parle Diodore de Sicile, fait le ſixieme. Auſſi rien ne paroît plus naturel que de croire que le déluge d'Ogygès, celui de Deucalion, ou de la Phocide, celui d'Achéloüs & de l'Acarcanie, celui de la Béotie, enfin celui de Samothrace, ont été une ſeule & même révolution; on peut en dire autant du déluge d'Hercule & de Prométhée, de celui de Protée, & du déluge Pharaonien en Egypte. Toutes ces inondations peuvent ſe réduire au déluge de Noë, dont l'Ecriture nous a tranſmis les effets dans la Geneſe.

XIV. Les Américains de la Floride & des Apalaches qui, de même que les Rhodiens, adorent le ſoleil, attribuent au déluge le motif de leur culte.

Le déluge arriva, ſelon eux, parce que le ſoleil ſuſpendit ſa courſe; alors le lac Théomi déborda & inonda toute la terre, à l'exception du mont Olaymi que le ſoleil épargna parce qu'il y avoit ſon Temple, par-là pluſieurs des habitans furent ſauvés du naufrage; c'eſt en mémoire & en reconnoiſſance de l'aſile que leurs ancêtres y avoient trouvé que les Floridiens vont quatre fois l'année en pélerinage ſur cette haute montagne pour offrir au ſoleil du miel & des fruits de la terre. Durant ces quatre fêtes on allume des feux ſur les montagnes, les Prêtres veillent pendant la nuit & vivent dans la retraite, ils entrent ſeuls dans le Temple dont le peuple n'oſe approcher. Cette fete a d'abord un ton lugubre, mais elle ſe termine par des proceſſions ou des courſes que font les habitans en tenant des branches ou des rameaux à la main; on rit, on danſe, on ſe livre au plaiſir, & l'on donne la liberté à ſix oiſeaux en mémoire de l'ancienne délivrance (43).

Les Caraïbes de l'Iſle de St. Domingue avoient un pélerinage tout ſemblable vers une caverne où la tradition

(43) V. Cérém. Relig. Tom. VII.

portoit que le soleil s'étoit autrefois caché avec la lune, & qu'ils en étoient ensuite sortis ainsi que les hommes : d'où l'on voit que cette caverne étoit pour ces sauvages le lieu consacré à des commémorations dont le motif s'étoit peu à peu corrompu (44).

Les Japonois nous fournissent un exemple frappant de commémoration dont le motif s'est corrompu de la même maniere dans le grand pélerinage qu'ils font dans la province d'Isso (45). Ces peuples prétendent que cette province est le premier séjour de leurs ancêtres & des premiers hommes. Les dévots y vont une fois l'an, mais tous y vont au moins une fois dans leur vie pour obtenir la bénédiction du ciel en ce monde & la félicité éternelle dans l'autre. Le terme du pélérinage est un Temple qu'ils appellent *le Temple du grand Dieu*; il n'y en a point de plus saint & de plus fameux au Japon ; cependant il n'y a rien de plus simple & de plus pauvre que ce Temple, qui est construit de bois & couvert de chaume : tout son ornement est un miroir

(44) Hist. Génér. des Voyages. Tom. XII. Edit. in 4to.

(45) Kempfer. Hist. du Japon. Liv. I. Chap. 6.

qui repréſente à l'eſprit du Japonois l'œil, la pénétration & la pureté de l'intelligence ſuprême. Les Japonois, cette nation riche, puiſſante & policée, ont plus qu'aucune autre cet eſprit commémoratif dont nous cherchons les traits épars chez tous les peuples. S'ils entretiennent ce Temple d'une façon ſi ſimple, c'eſt pour qu'il ſerve de monument de l'extrême pauvreté des premiers hommes; ils n'ont preſque point de fêtes ni d'uſages qui ne rappellent ſans ceſſe cette antique indigence du genre humain. Non loin de ce Temple ſur une colline eſt une caverne que les pélerins ne manquent point de viſiter; c'eſt-là, leur dit-on, que leur grand Dieu s'eſt autrefois caché lorſqu'il priva le monde, le ſoleil & les étoiles de leur lumiere; là on leur montre une idole asſiſe ſur une vache, qu'ils appellent la grande repréſentation du ſoleil. On ſent bien qu'une tradition de cette nature ne peut, ainſi que celle des Caraïbes, être priſe à la lettre. Le ſoleil ne s'eſt jamais caché dans une caverne; mais il y a tout lieu de croire qu'une telle fable a pris ſon origine dans l'uſage primitif de faire ces commémorations dans des cavernes & d'y repréſenter les événemens

par des emblêmes & des allégories. On peut juger que cet usage n'est point encore tout-à-fait perdu & corrompu au Japon; cette vache & l'idole qui l'accompagne seroient pour les Egyptiens & les Grecs une *Io*, une *Isis* avec son *Osiris* ou son *Horus*, tués par *Typhon*; au Japon cet emblême n'est encore que la représentation du soleil autrefois éteint & obscurci par un effet de la colere de l'Etre suprême. Remarquons encore que le lieu de cette représentation est un lieu séparé & distingué du Temple où il n'y a nulle idole & nulle image, & que l'idolâtrie, suivant toutes les apparences, doit en partie son origine à l'introduction des objets symboliques destinés à rappeller la mémoire des événemens de la nature: c'est à un tel abus que l'on peut rapporter l'absurdité de toutes les traditions & légendes de ces Dieux tantôt heureux & tantôt malheureux, tantôt morts & tantôt renaissans; la Divinité a du naturellement se perdre & se confondre dans cette multitude de figures symboliques placées dans les Temples, personnifiées & divinisées par les progrès de l'ignorance.

Il est encore important de faire re-

marquer que ce pélerinage des Japonois a de plus pour objet les biens de la vie future; c'eſt dans cette vue que les vrais dévots le font à pied & en mendiant; tout le monde ſe purifie & fait pénitence; tout y rappelle à l'homme qu'il n'eſt qu'un pélerin ſur la terre, vérité qui avoit du faire une profonde impreſſion ſur les habitans du monde au temps des grandes révolutions de la nature. Voilà pourquoi chez les Japonois, comme chez tous les autres peuples où nous trouvons des uſages relatifs aux événemens paſſés, nous les verrons auſſi toujours relatifs aux événemens futurs.

Nous parlerons ailleurs plus en détail de cet eſprit des anciens pélerinages, auſſi bien que du culte ſur les montagnes, que les anecdotes qui précedent nous annoncent comme ayant pour objet le ſouvenir des anciennes révolutions de la terre. Continuons de ſuivre ici la chaîne de ces commémorations chez tous les peuples où les motifs en ſont le moins oubliés & obſcurcis.

XV. Les habitans du Bréſil ont conſervé la mémoire conſtante du déluge dans leurs chanſons funebres. Suivant leurs traditions, un étranger ennemi de leurs

leurs ancêtres, les fit tous périr dans une grande inondation dont il ne se sauva que deux personnes (46). Leurs chansons roulent d'ailleurs sur des victoires ou sur la mort de leurs ancêtres; on ne peut point affirmer positivement que ces chansons aient le déluge pour objet, mais on peut le présumer, vu qu'elles célebrent aussi la vie future des bons & la destruction de leurs ennemis. Ces chansons se chantent dans de certaines fêtes que célebrent les Caraïbes aussi bien que les Brésiliens, & que l'on peut comparer aux Orgies; on y danse en faisant mille contorsions; les femmes & les enfans prennent part à ces extravagances: on se repose ensuite après s'être violemment agité, on prend un air plus calme, on chante sur un ton plus doux, on forme une danse figurée & mesurée, tantôt en cercle, tantôt séparément & deux à deux; les prêtres qui président à cette cérémonie, soufflent à la fin sur les danseurs, & leur disent d'un air grave, *recevez tous l'esprit de force*; & tout le monde va se réjouir & régale les prêtres. Cette fête, indépendamment de ce qu'elle

(46) V. Histoire Génér. des Voyages. Tom. XIV. Edit. in 4°.

peut avoir de commémoratif & de conforme aux Orgies, comme le dit Corréal, ressemble encore aux anciens mysteres dans lesquels on se faisoit initier pour se régénérer. Cet *esprit de force* que le prêtre souffle sur les assistans semble indiquer une régénération.

Nous ne dirons rien des habitans de la Trinité, de Cubagua & de la nouvelle Andalousie, qui conservent la tradition d'un ancien embrasement du monde, causé par le soleil irrité; il faudroit d'ailleurs connoître leurs usages commémoratifs; c'est chez tous les peuples la vraie piece justificative de leurs histoires & de leurs traditions (47).

XVI. Nous verrons en parlant des Géans les grandes actions de tous les Dieux de l'Indostan: nous nous contenterons ici de dire que toutes les fêtes annuelles des Indiens ont rapport aux exploits de ces Dieux; les unes célebrent un Dieu qui a triomphé des Géans; d'autres nous retracent le souvenir d'un autre Dieu qui a soutenu le monde ébranlé, & qui a rétabli la nature; dans une autre solemnité nous voyons le soleil & la lune battus par un

(47) Cérém. Relig. Tom. VII.

dragon. Les prieres journalieres des Indiens & l'hymne que les Bramines chantent avant l'Aurore présentent l'histoire allégorique d'un Dieu qui vole dans les Cieux avec une vîtesse infinie, & qui pendant mille ans combattit contre un crocodile qu'il tua ; cette hymne célebre ses malheurs, ses combats & sa victoire ; c'est un Apollon persécuté & enfin victorieux (48).

Les Malabares célebrent au mois d'Août une fête funebre & lugubre qu'ils appellent *Ona*, dans laquelle ils déplorent la perte de l'âge d'or, & chantent la descente d'un Dieu qui amena la pauvreté, l'adversité & les maux sur la terre. Ces fètes sont de vraies Bacchanales & de vraies Saturnales (49).

Dans le même mois on célebre une autre fête dans l'Indostan ; il y est question d'un Dieu vainqueur d'un ennemi terrible & qui ouvroit des abîmes. Les usages qui s'y pratiquent ressemblent à ceux des *Palilies* : on s'y régale de crême, de fruits, de fromage, & tout est orné de feuillages & de verdure.

Une des fêtes les plus riches de ce

(48) V. Cérém. Relig. Tom. VI.

(49) *Oni* en Hébreu signifie *douleur*, *affliction*.

pays, eſt celle dans laquelle on fait la commémoration du ſecours que *Viſtnou* donna à la terre qui s'enfonçoit dans les eaux, & qu'il ſoutint en ſe métamorphoſant en tortue. Toutes ces Hiſtoires nous préſentent un abus viſible des emblêmes primitifs; mais l'abus que l'on y fait auſſi des dogmes primitifs qui en étoient l'objet, n'eſt pas moins étonnant & ridicule (50).

C'eſt dans la ville de Jagannat ſituée ſur le golphe de Bengale que l'on fait la commémoration annuelle de cette derniere anecdote. On accourt en cette ville de plus de trois cens lieues en ſe proſternant de toiſe en toiſe, ce qui rend le voyage très-long & très-fatiguant; quelques-uns des pélerins pour le rendre plus rude ſe chargent de chaînes; en un mot cette fête attire un concours incroyable (51). On y fait une proceſſion composée quelquefois de cent cinquante mille perſonnes, qui escortent le char de la Divinité dont cette ſolemnité repréſente la deſcente; ce char eſt une machine immenſe chargée

(50) V. Cérém. Relig. Tom. VI. & Lettres Edifiantes. Tom. XIII.

(51) Hiſtoire générale des Voyages. Tom. X. Lettres Edifiantes Tom. XII.

de mille figures extravagantes, de monstres à plusieurs têtes & à plusieurs bras, de Géans, & de bêtes de toute espece: le tout est surmonté de la figure du Dieu. Ce char est posé sur des roues énormes sous lesquelles les dévots frénétiques & enthousiastes se font écraser aux yeux d'une multitude qui applaudit à leur zele, & qui demeure convaincu que le Dieu récompensera dans une autre vie ces pratiques barbares & insensées. Nous dirons ici avec Plutarque que si les Typhons & les Géans eussent établi un culte sur la terre, ils n'en eussent pu choisir de plus abominable. Voilà cependant quel a été le fruit du dogme de la descente d'un Dieu qui devoit venir juger les hommes à la fin des périodes. On peut dire que le genre humain s'est fait plus de maux par sa superstition que tous les déluges & tous les embrasemens de la terre n'ont été capables de lui en faire; la nature s'est réparée, mais l'esprit humain ne l'a jamais été, parce qu'il a lui-même entretenu une plaie dont il a rendu la guérison incurable. Cette superstition des Indiens est d'autant plus insensée que, quoique l'objet de leur fête soit visiblement le souvenir de la

destruction du monde, cet événement est tellement défiguré chez ces peuples par des emblêmes, des allégories & des fables, que l'on n'y comprend rien, & que l'on peut dire que le fond de la solemnité leur est totalement inconnu, & qu'ils sont gratuitement les dupes & les victimes de leur desespoir & de leur fanatisme. D'ailleurs on ne peut pas concevoir que chez les premiers hommes, même chez ceux qui ont été témoins des révolutions de la nature, la terreur ait pu produire des excès plus terribles; devenus très-malheureux, ils n'en ont été que plus religieux & plus soumis à la Providence qui les frappoit; mais il est étonnant que leur postérité heureuse & paisible ne se soit rendue malheureuse que par la superstition & par un renoncement total à la raison.



CHAPITRE VI.

De la fable des Géans, ou de la Gigantomachie, ſous laquelle on a voulu peindre les révolutions de la nature.

I. NOus venons d'expoſer des inſtitutions & des uſages qui ont un rapport viſible avec le déluge; nous avons décrit des fêtes qui ont été évidemment conſacrées à la mémoire de ce grand événement; on ne peut donc conteſter que les anciens n'en aient conſervé un religieux ſouvenir, & que cette terrible cataſtrophe ne ſoit originairement entrée dans le plan de leur culte, ou même ne lui ait ſervi de baſe, & qu'elle n'ait été l'objet d'une tradition ſuivie depuis les premiers hommes du monde renouvellé juſqu'au temps où nous avons retrouvé ces fêtes chez les Grecs, les Syriens, les Juifs, les Américains, &c. Ce ne ſont point ces nations qui par la ſuite des temps ont pu établir ces ſortes de fêtes; elles n'ont pu en tenir les

motifs & les usages que de leurs ancêtres qui avoient été les témoins des desastres du monde. Il est vrai que les livres ne nous ont point transmis l'histoire de ces premiers hommes, ou du moins ils ne nous ont point appris qu'elles ont été les impressions profondes que les déluges ont faites sur le cœur & l'esprit de ceux qui ont échappé à ces affreux fléaux ; ils ne nous ont point fait connoître le caractere de leurs premieres institutions ; mais les fêtes & les usages que nous venons de retrouver ne peuvent être sortis que d'une tradition continue dont les lueurs ont percé au travers de l'obscurité des siecles. Ce sont-là les monumens & les pieces authentiques de la véritable histoire de ces premiers âges du monde renouvellé ; ce sont eux qui peuvent nous aider à remplir le vuide ténébreux qui précede les temps historiques. Pourroit-on contester de pareils titres lorsque d'ailleurs ils se fondent sur les réflexions simples que nous devons faire actuellement sur le caractere des hommes échapés aux crises de l'univers ? En effet rien de plus naturel à l'homme que d'avoir été vivement frappé du spectacle effrayant de son séjour boulever-

versé; rien de plus conforme à son esprit que d'être occupé de ces révolutions terribles pendant un grand nombre de siecles, d'avoir même prolongé ses peines beaucoup au-delà de ses maux réels, & de nourrir en lui-même ses dispositions mélancoliques. Tel est le caractere de l'homme craintif & malheureux; il est bien étonnant que ceux qui les premiers ont entrepris d'écrire l'histoire des sociétés, n'en aient point cherché les premiers élémens dans cette source, & n'aient point consulté, soit les anciennes traditions sur le renouvellement du monde & des sociétés, soit leur propre caractere pour juger de l'état & des sentimens de l'homme à la suite de ces événemens destructeurs. La longueur du temps qui s'est écoulé entre la renaissance des sociétés & les premiers Ecrivains, pourroit rendre raison de leur silence ou de leur méprise; mais il en est plusieurs autres, tels que le style allégorique & l'écriture symbolique & hiéroglyphique des premiers temps, qui, lorsqu'ils ont cessé d'être d'un usage commun, ont donné lieu à l'oubli ou à la corruption de l'histoire de tous les âges antérieurs, & des faits dont ils devoient conserver le

ſouvenir. Les tableaux de l'hiſtoire ſont alors devenus muets & inintelligibles; on y a vu toute autre choſe que ce qu'ils repréſentoient ; le paſſé n'a plus été que le champ de la fable; l'hiſtoire a diſparu, ou il n'en eſt plus reſté qu'un ſouvenir confus; & quoique les uſages deſtinés à en perpétuer la mémoire aient été ſoigneuſement conſervés, leurs motifs ont été, ou totalement oubliés, ou du moins changés & défigurés.

L'examen que nous avons déja fait d'un petit nombre de fêtes en mémoire du déluge que l'antiquité nous fait connoître, eſt une preuve des cauſes particulieres d'oubli de ce grand événement. Avec combien de fables ces fêtes ne ſont-elles point confondues? A combien de faits étrangers & modernes les uſages primitifs ne ſont-ils pas appliqués? Preſque tous les peuples du monde ont ces uſages, & tous les expliquent diverſement, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui les ramenent à un principe commun, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme le ſeul véritable.

Nous avons de plus remarqué que ces fêtes primitives ſont liées avec une

théologie exprimée dans un langage allégorique, que nous appellons mythologie. Les malheurs du monde y sont communément représentés par des symboles & des images, dans lesquels on ne voit que les avantures heureuses & malheureuses des Dieux, leurs guerres, leurs combats, leurs victoires, & les biens ou les maux qu'ils ont faits aux hommes. Nous avons cependant entrevu la liaison de ce style avec les faits; il faut donc nécessairement se familiariser avec lui pour découvrir, s'il se peut, jusqu'à quel point le souvenir des révolutions anciennes s'étoit imprimé & perpétué chez tous les peuples; cette voie que nous sommes obligés de prendre n'a point ce ton d'autorité & de conviction que l'examen des usages précédens peut avoir. Les usages dans lesquels le souvenir du déluge est empreint d'une maniere simple & naturelle, sont très-rares; & je ne crois pas qu'on en trouve beaucoup d'autres que ceux qui font l'objet des chapitres qui précedent. Mais lorsque les traditions altérées, les légendes & les fables seront confrontées avec les usages qui y auront rapport, on trouvera le moyen de les rapprocher au moins du ton de

vérité que l'on trouve dans les traditions pures & simples. Au reste je serai réservé sur ces légendes. Je n'entreprends point ici d'expliquer toute la mythologie, ce vaste champ de conjectures dans lequel l'esprit humain ne cessera point de s'égarer; je me contenterai de choisir les sujets que le concert des anciens & des modernes a déja rapprochés de mon objet; j'abandonnerai non seulement les fables & légendes qui ne seront point liées aux usages, mais les usages eux-mêmes lorsqu'ils ne seront point évidemment liés au peu de faits par lesquels nous avons commencé nos recherches.

II. Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux (quels que soient des uns ou des autres ceux qui en sont les inventeurs) avoient, dit l'auteur de l'histoire du ciel, une allégorie ou une peinture des suites du déluge, qui devint célebre, & que l'on trouve partout: (1) elle représente le monstre aquatique tué, & *Osiris* ressuscité; il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner, c'étoient des Géans monstrueux dont l'un avoit plusieurs

(1) V. Histoire du Ciel, de M. Pluche. Tom. I. Chap. I. §. 15.

bras, dont l'autre arrachoit les plus grands arbres, un autre tenoit dans ſes mains un quartier de montagne, & le lançoit contre le ciel ; on diſtinguoit chacun d'entre eux par des entrepriſes étonnantes & par des noms effrayans; les plus connus de ces Géans étoient *Briarée*, *Othus*, *Ephialtes*, *Encelade*, *Mimas*, *Porphyrion*, & *Rœchus*. Oſiris reprenoit enfin le deſſus, & après avoir été maltraité il ſe délivroit heureuſement de leurs pourſuites. Pour montrer combien ce tableau eſt hiſtorique, notre auteur traduit les noms particuliers que l'on a donnés à chacun de ces Géans. *Briarée*, dit il, ſignifie la ſérénité renverſée; *Othus*, les ſaiſons dérangées; *Ephialtes*, les nuées épaiſſes; *Encelade*, le paſſage des torrens; *Porphyrion*, les fractures de la terre; *Mimas*, les pluies; *Rœchus*, le vent.

Si cet auteur ne nous préſente point ici une de ſes illuſions ou de ſes mépriſes, il faut avouer que la fable des Géans & de leurs combats contre les Dieux, eſt un des plus grands monumens des révolutions de la terre que l'antiquité nous ait tranſmis. Quoique ſouvent je ne croie point devoir adopter les idées de cet écrivain, je me rendrai ici à ſes

conjectures qui sont fortifiées par le témoignage des anciens, & appuyées par un concours d'étymologies assez justes; d'ailleurs la commémoration des Géans & de leurs entreprises se trouve liée à presque toutes les institutions religieuses des anciens peuples. Dans presque toutes les fêtes on pleuroit sur les malheurs que les Dieux avoient jadis éprouvés, & l'on se réjouissoit ensuite de leurs victoires. En Egypte, dans les sacrifices on chargeoit Typhon d'injures (2), en même temps qu'on chantoit les louanges d'Osiris, & l'on accabloit de coups des figures énormes & effrayantes que les Grecs, dit Diodore, ont par la suite appellées des *Géans*, *fils de la terre* (3). Ces figures énormes étoient exposées à l'entrée des Temples; avant d'y entrer on les maudissoit à cause des maux qu'on prétendoit qu'ils avoient fait au monde; & l'on n'alloit à ces Temples que pour implorer contre eux l'assistance des Dieux (4).

(2) *Plutarch. de Iside & Osiride.*

(3) *Diodor. Lib. I. Sect. 1. § 14.*

(4) Mr. Norden le plus récent & le plus exact des Voyageurs qui ont décrit l'Egypte, dit avoir vu un assez grand nombre de ces colosses ou figures énormes; il en décrit deux surtout qu'il a trouvées à Luxor qu'il suppose

III. Je ne ferai donc dans ce chapitre que le commentateur de l'auteur de l'histoire du Ciel. Ainsi nous allons rechercher ce qu'ont été les Géans, ce qu'ils ont fait, quel a été leur sort, ce qu'en ont pensé les anciens peuples de notre hémisphere, & même ceux du nouveau monde; faisons même s'il le faut, un nouvel examen de leurs noms. Considérons aussi la part qu'ils ont eu dans les commémorations religieuses; dévoilons, s'il se peut, les fables par les usages, & les usages par les faits: confrontons le connu avec l'inconnu pour vérifier l'un & pour jetter du jour sur l'autre.

Dans Hésiode les premiers Géans sont appellés *Hécatonchires*, fils du Ciel & de la terre; il les nomme *Cottus*, *Briarée* & *Gygès* (5). Ils avoient cha-

avoir été l'ancienne Thebes: il leur donne cinquante pieds de hauteur. Voyez *les Voyageurs modernes* Tom. II. pag. 184 *& suiv.* L'on peut attribuer la même origine à ces colosses ridicules que l'on voit encore à l'entrée de quelques-unes de nos Eglises, à qui l'on a donné le nom de Saints & qui ne sont propres qu'à faire peur aux petits enfans. On a trouvé des usages semblables en Amérique.

(5) *Cottus* désigne dans la langue Phénicienne un monstre effrayant qui écrase, qui brise,

cun cinquante têtes & cent bras ; le Ciel n'en put ſupporter la vue, & à meſure qu'ils naquirent il les cacha dans les ſombres demeures de la terre, & les chargea de chaînes ; la terre indignée de les voir traiter ainſi, engagea ſes autres enfans à les venger ; Saturne fut le ſeul qui oſa l'entreprendre ; il détrôna le Ciel ſon pere, le mutila, & de ſon ſang que la Terre reçut dans ſon ſein, il en naquit encore d'autres Géans, avec les Furies & les Nymphes *Mélies*. Le Ciel détrôné fit des reproches à ſes enfans ; il les nomma Titans parce qu'ils avoient ſuivi les conſeils de la terre leur mere, & leur annonça qu'ils en ſeroient

qui extermine, ſoit que ſa racine ſoit *Khath*, ou *Cathath* ou *qatat*, ou *qut*, qui tous reviennent au même ſens. *Briarée* eſt expliqué par Mr. Pluche par la *ſérénité renverſée* ; on ne peut guere lui trouver un autre ſens ; cependant il ſeroit plus naturel de l'appeller *l'ennemi de la ſérénité*, de *Beri* & de *Ar* ennemi ; la finale de *Briareus* eſt latine, & Mr. Pluche n'auroit point du y avoir égard, ni y voir le mot Phénicien *barus* renverſé. *Gygès* eſt expliqué par *Voſſius* & bien d'autres par *feu*, *embraſement*, *ce qui brûle* ou *celui qui brûle*. Ce doit être auſſi la racine du Géant *Eycon* & du monſtre *Ægide* qui, ſuivant la fable, mit toute la Phrygie en feu. En Grec le mot *Phrygie*, déſigne un pays brûlé.

un jour punis. En effet Jupiter, fils de Saturne, l'ayant encore à l'instigation de la terre détrôné à son tour, les Titans refuserent de se soumettre, & lui déclarerent la guerre; cependant quelques-uns reconnurent Jupiter; celui-ci défit les autres à l'aide des Cyclopes, *Brontes*, *Steropes*, *Argès* (6), qui lui donnerent le tonnerre & la foudre; il fut encore secondé par ces mêmes Géans que le Ciel effrayé avoit autrefois renfermés sous terre; appellés au secours de Jupiter ces Géans couvroient à chaque instant les Titans de trois cens pierres qui partoient à la fois de leurs mains; ils les pousserent jusqu'au fond du tartare, & les y renfermerent dans un cachot d'airain, affreuse demeure contenue dans les abîmes de la terre & de la mer.

Après la défaite des Titans parut encore Typhée (7) fils de la terre & du

(6) Les noms des trois Cyclopes d'Hésiode signifient *tonnerre*, *foudre*, & *éclair*; ce poëte les fait enfans du ciel & de la terre; Homere les dit enfans de Neptune & d'Amphytrite. Leur principal séjour étoit le mont Etna en Sicile. Ce sont les éruptions de ce volcan qui ont donné lieu à la fable qui y place Vulcain & les fabricateurs de la foudre. Peut-on ne pas reconnoître ici une Physique allégorique?

(7) *Typhée* en Grec signifie la *fumée du feu*,

tartare, monſtre à cent têtes de ſerpens; ſes langues étoient noires; un feu ardent partoit de tous ſes yeux, & toutes ſes bouches proféroient des ſons inintelligibles, ſemblables aux mugiſſemens des taureaux, aux rugiſſemens des Lions, qui faiſoient retentir les montagnes de ſifflemens effrayans. Il ſeroit devenu le ſouverain des Dieux & des hommes ſi Jupiter n'eût arrêté ſes efforts; ce Dieu armé de ſon tonnerre, fait retentir la terre & les cieux; la mer s'agite, & les flots ſe pouſſant im-

les *vapeurs enflammées*; *Tuphon* en Phénicien ſignifie cuiſſon, brûlure. *Truphon*, dragon, monſtre, ennemi caché. *Tſuph*, inonder. Les Egyptiens & les Grecs ont fait alluſion à toutes ces ſignifications en parlant de *Typhée* & de *Typhon* qui ſont les mêmes. Typhon étoit fils des vapeurs de la terre: on le repréſentoit ſous la forme d'un monſtre, on le plaçoit ſous terre, on diſoit qu'il avoit brûlé diverſes régions. Les Egyptiens donnoient encore à la mer le nom de Typhon; les Hébreux appelloient la mer rouge *Suph* ou *Tſuph* qui ne ſont que le même mot en des dialectes différens. Les Egyptiens diſoient que la mer étoit une ſuite de l'embraſement du monde & une maladie contre nature. Le déluge ſe dit en Arabe *Al-tufan.* Pline dit que ſous Typhon il parut une grande comete qui préſagea les calamités dont le monde alloit être accablé. *Hiſt. Natur. Lib. II. Cap.* 15. V. *Voſſius. Lib. II. Cap.* 75. *Plutarch. de Iſide & Oſiride.*

pêmeusement les uns contre les autres, viennent se briser contre les côtes; la mer gémit, le ciel s'enflamme; Pluton est effrayé dans les enfers, & le bruit de la foudre de Jupiter rapporte la terreur jusque sous le tartare dans le ténébreux séjour des Titans; il part de l'Olympe & brûle toutes les têtes du monstre qui tombe sous ses coups redoublés; le feu dont elles sont embrasées se communique à la terre qui fond comme l'étain dans les fourneaux; enfin ce monstre est précipité dans le tartare.

De Typhée sont venus les vents nuisibles aux mortels & différens de *Notus*, de *Borée*, & de *Zéphir* (8). L'origine de ceux-ci est divine, & leur uti-

(8) *Notus* est le vent du midi, *Borée* le vent du nord, & *Zéphir* un vent doux; l'éloge que le Poëte fait ici de Borée ne peut être justifié que dans la langue Phénicienne, où *Bor* signifie *pureté*, *sérénité*; c'est en effet le propre du vent du nord de nétoyer & de purifier l'air; ce n'est donc point à tort que nous cherchons dans les langues Orientales l'explication de toutes ces nouvelles mythologies. *Notus*, vent du midi, si on peut le dériver de *Natah*, multiplier, augmenter, planter, a pu désigner un vent propre à la végétation & au développement des semences. *Zéphire* vient de *Trephirah*, le point du jour. C'est le vent doux du matin, celui qui fait éclorre les fleurs; il signifie aussi maturité.

lité répond à l'excellence de cette ori-gine; mais les autres soufflant sur la face de la mer, font périr les navires & les nautonniers. Rien ne peut garantir de leur rage ceux qui ont le malheur d'en être surpris, ils se répandent avec une égale fureur sur la terre où ils détruisent les ouvrages des hommes, & leurs tourbillons impétueux gâtent, renversent, & corrompent tout. Typhon, dit-il ailleurs, est un de ces vents terribles & furieux; & Astrée, autre Géant, est le mari de l'Aurore, & le pere des vents bienfaisans.

IV. Telle est dans Hésiode cette fameuse anecdote que tous les Poëtes après lui ont mise à la tête de leur Théogonie comme un des premiers événemens du monde. Il ne faut point ici beaucoup d'imagination pour appercevoir dans ce tableau une physique allégorique de quelque grand changement survenu à la terre. En effet qu'est-ce que la Théogonie d'Hésiode? Sinon une Physique confuse dans laquelle les phénomenes, les météores, les élémens, le feu, l'air, le vent, l'eau, la terre, le ciel, les rivieres & les mers sont personnifiés, & sont mis dans un ordre apparent de génération, suivant

les idées de la Phyſique ancienne, & dans le ſtyle des temps allégoriques.

Au milieu de ces peintures phyſiques on voit encore les peintures morales & les générations métaphyſiques de l'odieux Deſtin, de la Parque noire, de la mort, de la miſere, du chagrin, de la douleur, de la vieilleſſe, du travail, de la famine, de la guerre, &c. chacun de ces maux y occupe ſon rang, & ce livre d'Héſiode tout entier ne nous offre que le tableau du mal moral & du mal phyſique qui ſe diſputent l'Empire de l'Univers. Il ne faut point être prévenu pour n'appercevoir dans cet ouvrage qu'une hiſtoire phyſique du monde; mais il faut bien de la prévention & de l'aveuglement pour y voir, comme ont fait quelques auteurs, des êtres réels, des peuples révoltés, des invaſions de barbares, & des Princes vaincus & détrônés. La confuſion & les contradictions qui ſe trouvent dans Héſiode, ramenent toujours à la nature: on y voit non ſeulement les Géans ſoulevés contre les Dieux, mais les Géans oppoſés aux Géans eux-mêmes; tantôt ces Géans attaquent les Dieux, tantôt ils les défendent; Briarée, dit Héſiode, fut leur protecteur. Homere

dit que, lors de la conſpiration des Dieux contre Jupiter, Briarée ſeul monta à ſon ſecours, & que par ſa contenance fiere & terrible, il épouventa & diſperſa Pallas, Junon, Neptune; ailleurs on voit ce Géant le juge & l'arbitre entre le ſoleil & le Dieu de la mer qui ſe diſputoient la poſſeſſion de Corinthe. Cependant ce même Briarée eſt auſſi repréſenté comme un ennemi des Dieux; c'eſt le même, dit Homere, que le redoutable *Egéon* qui ſortit du ſein de la mer pour combattre les Dieux, en vomiſſant contre eux des torrens de flamme, & Neptune le précipita dans la mer (9). D'où vient ce contraſte, ſinon de ce qu'il n'y a aucun des élémens qui ne ſoit tout à la fois bon & mauvais (10)? Rien n'exprime mieux que cette fable le ſoulevement de toute la nature contre elle-même; tantôt le feu eſt oppoſé au feu, l'eau

(9) Mythologie de Bannier. Tom. IV. p. 354.

(10) Borée & Briarée ne paroiſſent avoir qu'une même racine commune; c'eſt tantôt le vent du nord qui diſſipe les nuages & rend au ciel la ſérénité, tantôt c'eſt un vent violent qui renverſe & détruit tout. On peut voir comment Ovide a perſonnifié Borée, & le tableau qu'il fait de ce perſonnage figuré lors de l'enlevement d'Orithie. *Metamorph. Lib. VI. fab. 9.*

est en guerre contre l'eau, le vent combat le vent; & souvent Hésiode connoissoit en partie le style dont il se servoit, puisque souvent il en a donné l'interprétation physique. Dans Homere on voit un autre contraste, mais qui part toujours de la même source; ce ne sont point les Géans qui attaquent Jupiter, ce sont les Dieux mêmes qui se soulevent contre lui; & ce sont ces Dieux qu'il combat & qu'il terrasse à l'aide des Géans (11). Que veut dire ce nouveau langage, sinon qu'au temps d'Homere les élémens étoient divinisés & personnifiés, & que c'étoient eux encore qui se soulevoient contre l'Auteur de la nature? Il en est de même des fables contradictoires des autres Poëtes dans lesquelles tous les Dieux & toutes les Déesses accourent & partagent les travaux & la victoire de Jupiter; enfin on voit quelques Dieux qui, suivant quelques Poëtes, le secondent, tandis que, suivant d'autres, ils l'attaquent & le combattent; tantôt on voit Hercule faire des prodiges de valeur en faveur de Jupiter & défendre les Dieux contre les Géans; tantôt on le voit dresser son

(11) *V. Homer. Iliad. Lib. I. & Lib. XIV.*

arc contre le ſoleil, contre Junon, contre Pluton & les autres immortels; ce qui eſt fondé ſur ce que le ſoleil eſt tantôt le bienfaiteur & tantôt l'ennemi des hommes. On ne peut ignorer combien les peuples ont reſpecté cet aſtre, cependant lorſque ſes chaleurs étoient nuiſibles, les Egyptiens lui donnoient le nom de l'odieux *Typhon*, les Grecs lui donnoient auſſi le nom de *Titan* qui déſignoit chez eux les cruels enfans de la terre, & qui a pu déſigner le feu, puiſque dans la langue Celtique *Tan* ſignifie encore feu, & maiſon de feu. Pline nous dit que les Atlantes, peuples de la Lybie, maudiſſoient le ſoleil à ſon lever & à ſon coucher, parce que ſa chaleur brûle & ruine leur pays. Strabon dit la même choſe des Ethiopiens (12).

V. Si nous ſuivons le ſoleil ou Appollon dans toute la conduite, ſouvent contradictoire, que la mythologie lui attri-

(12) V. *Plutarch. de Iſide & Oſiride. Voſſius de Idol. Lib. II. Cap. 24. Plinii Hiſt. Natur. Lib. V. Cap. 8. Strabo Lib. XVII. Diodor. Sicul. Lib. I.* Il faut ſe rappeller ici ce qui a été dit ci-devant de Saturne qui étoit regardé tantôt comme un Dieu bienfaiſant, tantôt comme un Dieu exterminateur & malfaiſant.

attribue, nous le voyons tantôt prêter son secours à Jupiter, tuer le serpent *Python*, que le limon déposé par le déluge avoit fait éclorre, & qui ravageoit la terre; tantôt on le voit tuer le Géant Titye, autre fils de la terre; ailleurs on le voit se soulever contre Jupiter, & exterminer les Cyclopes qui avoient fabriqué les foudres de ce Dieu, pour se venger de la mort d'Esculape, ou de la chûte de Phaëton. Hésiode nous présente ces Cyclopes comme des êtres semblables aux Dieux; Homere en fait des Géans cruels, des antropophages (13).

Nous voyons la même contradiction dans la conduite que la fable attribue à Minerve: tantôt elle est appellée *Gigantophonte*, pour avoir tué plusieurs Géans; tantôt elle se ligue avec Neptune & Junon contre Jupiter qui est alors secouru par Briarée.

(13) Apollon institua les jeux Pythiens en mémoire de sa victoire sur le serpent Python. V. *Ovid. Métamorph. Lib. I. fab.* 8. Il tua les Cyclopes. V. *Euripid. Alcest.* A la mort de Phaëton le soleil accablé de tristesse se cacha & fut un jour entier sans se montrer. Le monde ne fut éclairé que par la lueur de l'incendie que Phaëton venoit de causer. *Metamorph. Lib. II. fab.* 2. *& fab.* 4. La terre lors de cet embrasement s'écrie qu'elle va rentrer dans l'ancien *Chaos. Metamorph. Lib. II. fab.* 1.

VI. Pour peu que nous y fassions d'attention, nous retrouverons encore les images de la nature dans les exploits de cet Hercule si fameux dans l'antiquité (14). Lors de sa conception la nuit est trois fois plus longue qu'à l'ordinaire. Ses travaux consistoient. 1°. A tuer le lion de Némée dans les montagnes d'Arcadie & de l'Argolide où l'Inachus prend sa source pour se répandre dans les plaines. 2°. Il tue l'hydre de Lerne en Argolide, dont les tétes renaissent. *Lerne* ne désigne ici qu'une riviere & des marais. 3°. Il tue le sanglier d'Erimanthe en Arcadie, qui n'est autre chose qu'une riviere. Il combat les Centaures, enfans de Néphélé, ou des nuées, qui pour protéger ses fils faisoit pleuvoir durant le combat. 4°. Il attrape à la course la biche aux cornes d'or. 5°. Il chasse les oiseaux du lac Stymphale près de Némée, aux sommets de l'Arcadie & de l'Argolide; ces oiseaux désoloient la campagne, il les fait fuir à l'aide d'un tambour d'airain. 6°. Il né-

(14) Le nom d'Hercule en Grec ΗΡΑΚΛΕΣ ne viendroit-il pas du mot Hébreu *Racal* trafiquant, *ha-rocel* marchand, ou de *ha-roch-el*, esprit divin ou de Dieu ? חורחאל *Hr-Kal-Rokh* chez les anciens Persans signifie Héros, homme preux & vaillant.

toye les étables d'Augias en y faisant passer le fleuve Pénée. 7°. il amene dans le Péloponnese le Minotaure de Crete, & institue les Jeux Olympiques sur les bords du fleuve Alphée en Elide. 8°. Il va au secours des Dieux attaqués par les Géans à Pallene en Macédoine vis-à-vis la bouche du Pénée, dans le golphe Thermœus. Il tue le vautour de Prométhée. 9°. Il enleve en Thrace les cavalles de Diomede qui se nourrissoient de chair humaine: il part ensuite avec Jason pour l'expédition de la toison d'or. Il enleve la ceinture de l'Amazone Hypolite. 10°. En Espagne il enleve les vaches de Gérion, & tue les trois Gérions. En Afrique il tue Antée, & Busiris en Egypte; & éleve les deux fameuses colonnes de Calpe & d'Abila, au détroit de Gibraltar; ce qui signifie, dit-on, qu'Hercule rapprocha l'Espagne de l'Afrique, en remplissant de terre l'intervalle qui les séparoit; ou plutôt qu'il les sépara en coupant l'isthme, & en ouvrant une communication entre les eaux de la Méditerranée & de l'Océan. Il desseche la vallée de Tempé & découvre les plaines de la Thessalie en perçant les monts Ossa & Olympe. Au contraire

il inonde la Béotie en bouchant les passages des eaux. D'Espagne, suivant quelques-uns, il passe dans les Gaules, d'où il se rend en Italie; il vient combattre les Géans aux champs Phlégréens près de Cumes: c'est l'endroit où est placé le Vésuve; delà il passe en Sicile qu'il remplit de ses exploits. 11°. Il tire Cerbere des enfers, & avant d'y descendre il se fait initier aux mysteres d'Eleusis institués par Orphée qui avoit été lui-même aux enfers. 12°. Il va en Afrique où il enleve les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il assiste à la fameuse chasse du sanglier de Calidon, & pour obliger les Calidoniens il détourne le fleuve Achéloüs, ce qui a donné lieu à la fable de son combat. Il desseche l'Etolie. Hercule secourt les Dieux contre Typhée & les Géans; les Dieux le secourent à leur tour en faisant tomber une pluie de pierres sur ces Géans; dans une autre occasion il combat Apollon & remporte la victoire sur lui; fatigué des rayons du soleil, il décoche ses fleches contre lui. Homere dit qu'Hercule blessa Junon d'une fleche au sein, & Pluton à l'épaule; enfin aux Jeux Olympiques il combattit Jupiter lui-même. Diodore dit qu'Her-

cule vint au secours d'Osiris lors du déluge, & remédia aux desordres que le Nil avoit faits en Egypte; ce déluge arriva à l'entrée de la Canicule, ruina surtout la basse Egypte, dont Prométhée étoit le Gouverneur. Pausanias dit qu'Hercule fit un lit au fleuve Olbius qui descend de Némée pour se rendre en Arcadie; près de Trésene il sort de terre une source pour le desaltérer. Enfin, suivant Athénée, il fut tué par Typhon, & resuscita par la suite.

VII. Il est aisé de voir que dans ces tableaux confus la mythologie n'a voulu représenter que les malheurs de la nature, les combats des élémens & les maux du genre humain réparés par le desséchement des marais; par le cours que l'on fit prendre aux fleuves en ouvrant des montagnes & en creusant des canaux. Ces images souvent contradictoires, nous montrent partout un desordre & des révolutions dont les Poëtes n'ont eu que des idées peu claires; en effet il y a lieu de croire que peu d'entre eux aient connu l'objet qu'ils décrivoient: ils ne suivoient dans leurs peintures que le langage d'une ancienne tradition dont le sens étoit déja devenu inintelligible; ils l'ont encore ren-

du plus méconnoiſſable en y ajoutant les idées enfantées par leur propre imagination ; cependant il faut convenir que, quand même ils auroient composé ces tableaux avec une entiere connoiſſance de cauſe, & produit à deſſein cette foule de contraſtes, ils n'auroient pas pu mieux nous dépeindre ce qu'ailleurs ils ont nommé le *Chaos*, & ce qu'en d'autres termes ils décrivoient ſous ce nom comme la peinture du premier état de la nature avant l'exiſtence & l'organiſation préſente de notre globe. Pour nous convaincre de cette vérité écoutons le début d'Ovide qui nous repréſente la confuſion primitive des élémens. Selon lui la terre, la mer, & l'air étoient confondus : la terre n'avoit ni conſiſtance, ni ſolidité, ni forme déterminée ; l'eau n'avoit point les propriétés que nous lui voyons ; l'air étoit privé de lumiere ; les êtres n'avoient point de figure, ils ſe nuiſoient ſans ceſſe les uns aux autres ; le froid luttoit contre le chaud, le ſec contre l'humide, la dureté contre la moleſſe : tout gravitoit ſans avoir de poids, &c (15).

(15) Ovid. Metamorph. Lib. I. fab. 1.

Ante mare & terra, &c.

Personnifions tous ces différens caracteres de la nature; donnons un corps & des noms symboliques à tous les phénomenes qui en dérivent, & nous connoîtrons bientôt par l'analogie de ce spectacle avec celui que nous offrent les Géans, que ces deux tableaux n'en font qu'un, ils n'ont rapport qu'à un seul état de la nature dans un temps de desordre & de révolution dont il s'étoit conservé un double souvenir, l'un simple mais confus à cause de la longueur des temps, l'autre plus détaillé & plus connu, mais rendu presque inintelligible par la nature du langage & du style figuré. C'est sur le premier souvenir que les anciens ont fondé tous leurs systêmes sur l'origine des choses. Le chaos tumultueux qui précede la Création dans tous les systêmes de Cosmogonie, n'est qu'une chimere, qui n'eut jamais d'existence que dans la cervelle de ceux qui avoient oublié ou ignoré l'antiquité, & confondu les phénomenes du renouvellement du monde avec ceux de sa production. Comment a-t-on pu chercher l'histoire de la Création dans toutes les Cosmogonies payennes? Comment des hommes qui n'avoient aucunes idées nettes du déluge même

& qui en ignoroient totalement l'époque, pouvoient-ils se souvenir d'un fait infiniment plus ancien & plus incompréhensible que lui? Si les auteurs payens peuvent nous prouver une Création, ce n'est pas par les détails qu'ils nous en ont donnés, mais par leur sentiment intime qui s'efforçoit de remonter au premier auteur des choses, tandis que leur imagination & leur langage les égaroit sans cesse. Comme les hommes ne peuvent & ne pourront jamais deviner par eux-mêmes les détails de ce premier de tous les événemens, pour le placer à la tête des annales du monde, & comme il leur a été impossible de se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu Créateur & Architecte de l'Univers autrement que par des rapports & des analogies grossieres, tous les anciens n'ont pu dépeindre cet acte sublime & incompréhensible de la Toute-puissance qu'avec des couleurs souillées par les idées que leur fournissoit encore un souvenir ténébreux & corrompu des grands desordres arrivés lors de la destruction de l'ancien monde.

Telles sont les sources profanes de ces ténebres, de ce chaos, de ce mélan-

lange primitif des élémens, & de cet état de confusion qu'on a supposé avoir précédé la naissance du monde; delà toutes ces histoires frivoles & ridicules de ce combat du bon & du mauvais principe; des bons & des mauvais génies; des Géans contre les Dieux, d'Oromaze & d'Arimane, de Typhon & d'Osiris; en un mot delà toutes les fables que l'on place tantôt aux premiers instans de la nature, & tantôt au temps de son renouvellement. Cette indécision fait assez connoître que la Création tumultueuse des anciens n'est autre chose que le renouvellement du monde; c'est encore à quoi revient le dogme de quelques philosophes qui ont prétendu que la discorde avoit été la mere & le principe des choses (16), dogme blasphématoire si on l'applique au véritable

(16) *V. Plutarch. in Agesila.* Il dit que le sentiment des physiciens est que si la guerre & la discorde étoient bannies de la nature, tous les corps célestes s'arrêteroient, tout demeureroit suspendu, il n'y auroit ni mouvement, ni génération dans cette harmonie trop parfaite. V. Lucien dans son traité *de la maniere dont il faut écrire l'histoire. V. Ovid. Métamorph. Lib. I. fab.* 8.

Cumque sit ignis aquæ pugnax, vapor humidus omnes
Res creat & discors concordia foetibus apta est.

acte de la Création, mais raisonnable & naturel si on l'applique, comme on le doit, à l'ancien acte du renouvellement du monde, & au renouvellement perpétuel de toutes les créatures.

VIII. Je ne m'arreterai point ici à rapporter les unes après les autres les différentes Cosmogonies des Chaldéens, des Egyptiens, des Atlantes, des Orphiques, d'Hésiode & de divers autres peuples ou sectes de philosophes: on reconnoîtra leurs méprises pour peu qu'on les relise d'après le point de vue où nous venons de nous placer. Mais arrêtons-nous un moment sur la Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton; elle a cela de particulier qu'elle ne présente qu'un seul fait que l'on croit être celui de la Création, & elle nous montre les premiers temps qui l'ont suivie sans qu'elle fasse aucune mention du déluge, ce dont quelques modernes lui ont fait un très-grand crime.

Le commencement de l'Univers, dit cet Auteur, étoit un air ténébreux, privé de toute clarté, mais infini & presque éternel; l'esprit amoureux de ses propres principes donna lieu à ce qu'on appelle *desir* ou *amour*, & produisit une fange humide qui fut la se-

mence de tous les êtres; les premiers êtres n'eurent aucun sentiment, mais ils en produisirent d'autres intelligens. Parmi les premieres productions de cette fange humide furent le soleil, la lune, les étoiles & tous les astres; leur lumiere ne fut pas plutôt répandue dans l'univers que l'excessive fermentation de la mer & de la terre embrasée produisit les vents & les nuages; ceux-ci retomberent sur la terre en pluies violentes & l'inonderent, les eaux ensuite attirées une seconde fois par un ardent soleil, s'éleverent en l'air, se briserent les unes contre les autres, ce qui produisit des éclairs & des tonnerres si terribles que tous les animaux capables d'intelligence, mais qui jusqu'alors avoient été engourdis, se reveillerent avec la frayeur & la crainte, & commencerent tous à se mouvoir dans la mer & dans l'air, leur premier sentiment fut la terreur, & leur génie fut extraordinairement borné. L'Auteur donne ici le nom & le détail des vents; un d'eux s'étant allié avec la nuit, produisit l'homme & la femme *Vie*; ils eurent deux enfans *Genos* & *Genea*, c'est-à-dire *race* & *génération*, qui se trouvant brûlés par la chaleur du soleil, le-

verent les mains au ciel; leurs enfans furent *phos*, *pur*, *phlox*, feu, flamme & lumiere; d'eux nâquirent les Géans *Cassius*, *Liban*, *Antiliban* & *Brathys* qui donnerent leurs noms aux montagnes, &c. Mais n'allons pas plus loin, voilà ce fragment Phénicien (17) tel qu'il nous a été conservé. Nous y voyons une Création sur laquelle on reproche à l'Auteur de n'avoir pas connu la révolution arrivée autrefois à la terre, tandis qu'il est tout simple de voir que Sanchoniathon, comme presque tous les auteurs qui ont décrit la Cosmogonie, n'a fait que confondre ces deux événemens; peut-être même n'a-t-il voulu parler que du dernier qui étoit en effet le seul dont il pût avoir quelque idée: il est vrai qu'il présente l'homme comme un être nouvellement produit; mais n'est-ce pas là le langage de tous les Auteurs

(17) *Euseb. V. præparat. Evangelic. Lib. I. Cap.* 10. Rien ne montre mieux la profonde ignorance qui régnoit chez les anciens que les noms qu'ils ont donnés aux premiers hommes; est-ce bien les connoître que de les appeller *premier-né*, *race*, *génération* &c. Si nous les suivions plus loin nous verrions que leurs histoires ne nous donnent pas plus de lumieres sur les inventeurs des arts, & nous trouverions que l'inventeur du labourage se nommeroit laboureur, &c.

payens qui ont parlé du déluge? Ovide en sauvant Deucalion & Pyrrha, ne leur fait pas moins créer de nouveaux hommes avec des pierres; dans un autre endroit ce poëte dit que dans les premiers temps à Corinthe il nâquit des hommes de champignons que produisit la terre humide (18). N'est-ce pas du limon que les eaux du déluge avoient déposé sur la terre que les peuples des régions basses & marécageuses ont dit que l'homme avoit été reproduit? Les Egyptiens, selon Diodore, croyoient être nés du limon du Nil. D'autres peuples ont cru être sortis des étangs; dans le langage des peuples qui habitoient des montagnes, ils se disoient sortis des pierres & des cailloux; ceux qui habitent depuis longtemps des cavernes & des forêts, ont prétendu être

(18) V. Métamorph. Liv. I. fab. 7. & Lib. VII. fab. 20. où il dit:

Hic ævo veteres mortalia primo
Corpora vulgarunt pluvialibus edita fungis

Et Liv. I. fab. 8. il dit

Cætera diversis tellus animalia formis
Sponte sua peperit.

Le mot *Adam* lui-même signifie *limon.* Les Orientaux prétendent que le limon dont Adam fut formé fut préparé par une longue pluie.

nés des arbres & des cavernes (19). Toutes ces diverses traditions sentent trop le terroir pour qu'on puisse faire fonds sur aucune d'elles. On y voit toujours que tantôt le desordre causé par le déluge a été pris pour une Création, & tantôt que la Création antérieure a été confondue avec la révolution qui suivant la nature des lieux a été tantôt une inondation, tantôt un incendie, tantôt l'un & l'autre à la fois.

Sanchoniaton a donc eu raison de ne parler que d'un seul fait ; quoique sa Théogonie ne soit pas sans défaut, elle vaut encore mieux que celles où après avoir parlé, comme Ovide, d'une Création tumultueuse, on fait ensuite mention du déluge, ce qui n'est qu'un double emploi d'un seul & même fait (20). Cette méprise, commune à beaucoup d'anciens, nous explique une énigme du IV. Livre d'Esdras. Chap. 7. L'Auteur apocriphe après avoir annoncé toutes les horreurs de la fin du monde qu'il croyoit prochaine, dit que *bientôt le monde va rentrer dans le chaos des sept*

(19) V. Hist. général des Voyages. Tom. IV. p. 159 & Tom. XII. p. 219.

(20) Hésiode ne parle ni du déluge de Deucalion, ni de celui d'Ogygès.

jours comme il eſt arrivé dans les anciens jugemens. L'Auteur regardoit, ſuivant toute apparence, la Création du monde que l'on trouve dans la Geneſe, comme le jugement dernier d'un monde plus ancien que celui-ci. Le dogme de la pluralité ſucceſſive des mondes n'eſt pas inconnu des Rabbins, d'ailleurs l'Auteur dont il s'agit, a pu ſe méprendre ſur divers paſſages de l'Ecriture dans leſquels le commencement des temps, le déluge & les Géans ne ſont pas auſſi parfaitement diſtingués qu'ils le ſont ailleurs (21).

Moïſe dans la Geneſe en parlant de la Création nous dit que la terre étoit informe & toute nue, *inanis & vacua*; les ténebres couvroient l'abîme, & l'eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux. Il ajoute enſuite que le premier jour Dieu créa la lumiere & la ſépara des ténebres; le ſecond jour il créa le firmament, & ſépara les eaux qui étoient au deſſous du firmament de celles qui étoient au deſſus, & il appella le firmament *ciel*; le troiſieme jour il ſépara les eaux de l'aride, raſſembla ces eaux dans la mer, & l'aride fut appellé

(21) Job Chap. VI. Le Livre de la Sageſſe Chap. XIV.

terre. Le quatrieme jour il fit le ſoleil & la lune, pour ſervir à marquer les temps, les ſaiſons, les jours & les années. Il fit auſſi les étoiles, & il les plaça dans le firmament pour y luire, pour préſider au jour & à la nuit, & pour ſéparer les lumieres d'avec les ténebres. Le cinquieme jour il créa les poiſſons & les oiſeaux; le ſixieme jour il créa les animaux reptiles & quadrupedes & autres bêtes de la terre; enfin il créa l'homme pour être le Roi de tous les animaux, il les créa mâle & femelle, & il les bénit, aſſigna à l'homme & aux animaux les herbes des champs pour leur ſervir de nourriture. Le ſeptieme jour fut celui du repos & de la fin des ouvrages de Dieu. Moïſe dit que telle eſt l'origine du ciel & de la terre, & qu'ils furent créés au jour que Dieu fit l'un & l'autre. Il ajoute qu'en ce temps-là il ne pleuvoit point ſur la terre; il n'y avoit point d'hommes pour la labourer, il y avoit ſeulement une fontaine qui s'élevoit de terre pour l'arroſer. Dieu fit enſuite un jardin qui étoit arroſé par un fleuve qui ſe partageoit en quatre canaux; là il donna à l'homme des fruits à manger, & enfin il lui donna une compagne

pour combler tous ſes vœux.

Dans la Coſmogonie des Chaldéens ou des Babyloniens, Béroſe rapporte qu'originairement l'univers n'étoit qu'eau & obſcurité, il étoit peuplé des monſtres qu'il dépeint ſous la forme des anciens ſymboles effrayans; on en voyoit la peinture dans le Temple de Bélus. Ce Bélus ayant rétabli la nature, les animaux & monſtres moururent parce qu'ils ne purent ſupporter la clarté du ſoleil.

Les Egyptiens plaçoient le débrouillement du chaos au lever de la Canicule, temps auquel ils plaçoient auſſi le déluge; ils avoient en cela à peu près les mêmes idées que les Juifs qui prétendent que le monde a été créé au premier jour du premier mois de leur année civile; ils diſent qu'à pareil jour les eaux du déluge furent deſſéchées; & que Dieu exerce tous les ans ſur l'univers un jugement. Ainſi chez les Egyptiens & chez les Juifs chaque premier jour du nouvel an étoit tout à la fois commémoratif de la naiſſance du monde & de ſon renouvellement, & il paroît qu'il rappelloit auſſi le ſouvenir du renouvellement futur & du jugement dernier. Dans le livre d'Enoch il eſt dit que le déluge & la chute des Géans

ſont arrivés au même temps (22).

Les Péruviens diſent qu'autrefois il vint du nord un homme extraordinaire nommé *Choun* ſans os & ſans muſcles, qui abaiſſoit les montagnes, qui combloit les vallées, qui ſe faiſoit des chemins par des endroits inacceſſibles. Ce fut cet homme qui créa les premiers Indiens & leur aſſigna pour vivre les herbes des champs & les fruits ſauvages. Les ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale ont une idée du déluge, & le commencement du monde ne date chez eux que de ce temps-là. Ce qu'ils racontent de la Création du monde n'eſt qu'un mélange de fables dans leſquelles on entrevoit des idées du déluge (23).

Les Japonois ont admis un chaos qu'ils placent à la tête de leur mythologie, & les hiſtoriens Chinois prétendent que les eaux qui couvroient encore ſous le regne de Yao les plus belles provinces de l'Empire de la Chine, étoient des reſtes du chaos & de la naiſſance du monde (24).

(22) V. Baſnage. Hiſt. des Juifs. Liv. IV. Chap. 12. § 9.

(23) Voyages de Coréal Tom. I. La Potherie. Hiſt. de l'Amérique. Septentrion. Cérém. Relig. Tom. VII. Recueil des Voyages, de la Borde. p. 6 & 7.

(24) Kempfer. Liv. III. Chap. I.

IX. Non ſeulement la plûpart des Coſmogonies ont confondu la Création du monde avec ſa deſtruction, mais encore elles ont repréſenté l'homme nouvellement formé comme miſérable, & ſon séjour comme le théâtre des révolutions & de la miſere. Diodore de Sicile repréſente les arbres, les plantes, les bêtes, & l'homme lui-même comme ſortant de la fange échauffée par le ſoleil, & nous montre les premiers hommes comme brutes & foibles, & tout le reſte de la nature comme mourante & miſérable. Héraclite dans Plutarque rendoit compte de la formation du monde en diſant que le feu ayant été éteint, la maſſe de cendres reſtante avoit formé la terre. Le même Plutarque parle ailleurs (25) de ces premiers âges de l'univers comme d'un temps de tempêtes & de révolutions dans la nature, & de miſeres pour les créatures. Rien de plus touchant que le tableau que fait le même Auteur du genre de vie des premiers habitans de l'univers, dans ſon traité *s'il eſt permis de manger de la chair*, où il introduit un homme du premier âge du monde, qui dit aux hommes

(25) *Diodor. Sicul. Lib. I. C.* 2. *Plutarch. de Fortun. Roman.* §. 1.

des derniers ſiecles : „ O que vous êtes
„ chéris des Dieux , vous , qui vivez
„ maintenant ! que votre ſiecle eſt heu-
„ reux ! La terre fertile vous produit
„ mille richeſſes, toute la nature n'eſt
„ occupée qu'à vous procurer des plai-
„ ſirs ; au lieu que notre naiſſance eſt
„ tombée dans l'âge du monde le plus
„ triſte & le plus dur ; il étoit ſi nou-
„ veau que nous étions dans l'indigen-
„ ce de toutes choſes ; l'air n'étoit point
„ encore épuré ; l'harmonie des étoiles
„ & des aſtres n'étoit pas encore bien
„ établie, ni le ſoleil lumineux & af-
„ fermi ; les rivieres ſans un cours ré-
„ glé déſoloient la terre, tout étoit ma-
„ rais, ou bourbier ou forêts ſauvages ;
„ les champs ſtériles ne pouvoient être
„ cultivés ; notre miſere étoit extrê-
„ me ; nous n'avions ni invention, ni
„ inventeur, & la faim ne nous quit-
„ toit jamais, nous déchirions les bê-
„ tes pour les dévorer, lorſque nous ne
„ trouvions ni mouſſe, ni écorce ; lorſ-
„ qu'on pouvoit trouver du gland, hé-
„ las ! nous danſions de joie autour du
„ chêne en chantant les louanges de la
„ terre : nous n'avions point de fêtes
„ & de plaiſirs que ceux-là, & tout le
„ reſte de notre vie n'étoit que dou-

„ leur, pauvreté & tristesse (26)".

X. Nous ne nous sommes étendus sur ces Cosmogonies que pour montrer par leurs rapports avec tout ce que la fable raconte des combats des Dieux & des Géans ou du bon ou du mauvais principe, que ces combats n'exprimoient chez les anciens que l'état de la nature lors du changement ou de la destruction de l'ancien monde & de son renouvellement. Les Scandinaves qui avoient conservé quelque souvenir du déluge, placent à cette époque la guerre des Géans dont le sang noya tous les hommes, & l'apparition d'un autre monde qui fut formé du cadavre du Géant *Junner*; le Ciel fut formé de son crâne; la mer & les rivieres de son sang & de son urine; les nuées de sa cervelle; les montagnes de ses os; les pierres de ses dents. Le soleil fut alors formé des feux de l'abîme, & avant ce temps cet astre ne savoit pas où étoit son palais, la lune ignoroit ses forces, & les étoiles ne connoissoient point la place qu'elles devoient occuper (27).

(26) *Plutarch. ibid. Sect. I.*

(27) V. Edda fables 2, 4 & 31. Dans les fables 16 & 17. il est question de Loke, ennemi des Dieux, du loup *Fenris* qui mangera le soleil, & du grand serpent dont les replis

Telle eſt la peinture du déluge & d'
ſes ſuites dans l'Edda ou dans la my-
thologie des Scandinaves ; elle nou
préſente à peu près le meme tableau qu
celui ſous lequel les Chaldéens repréſen-
toient l'origine du monde, lorſque l
Dieu *Bel* détruiſoit le monſtre *Omorca*
qu'il coupa en pieces pour former d
chacune le ciel, la terre & l'homme
Cet accord entre des peuples ſi éloignés
n'eſt pas moins inſtructif pour notr
ſujet qu'il eſt étonnant & ſingulier. Ma
ce qu'il y a encore de plus inſtructi
dans les traditions du Nord, c'eſt qu
la fin du monde doit arriver par de
événemens ſemblables. L'ennemi d
monde & les Géans, plongés dans ab
me, qui habitent depuis le déluge l
ſombres extrémités du monde, en ſo
tiront un jour pour détrôner les Dieux
ils rompront leurs noirs cachots ; leu
efforts pour briſer leurs liens produiſe
les ſecouſſes de tremblemens de terr
Lorſqu'ils ſeront déchaînés ils plong
ront le genre humain dans toutes l
miſeres imaginables. Ils ne feront d
ſon ſéjour qu'un lieu de larmes. L'ar
en-ciel ſera le pont par lequel ces Géa

embraſſent le monde. Dans l'Apocalypſ
l'Ange doit à la fin des temps délier le gra
ſerpent qui fera la guerre aux Saints.

monteront à la demeure des Dieux; ils les attaqueront eux-mêmes, ils leur livreront les plus ſanglans combats; le ciel ne ſera pas moins malheureux que la terre; les Dieux & les hommes périront à l'exception d'un très-petit nombre qui vengeront enfin l'univers, & qui le renouvelleront après avoir exterminé les Géans. On ne peut voir d'images plus grandes & plus triſtes: jamais la poéſie Grecque n'a ſi fort échauffé ſon imagination pour peindre les anciens Géans, que celle de ces climats glacés pour peindre les Géans futurs. Tout concourt donc à prouver que cette allégorie des Géans n'eſt que l'emblême des deſtructions arrivées, & de celles que l'eſprit effrayé a voulu prédire & prévoir. On ne trouve point chez les Grecs de prédictions ſemblables ſur les Géans futurs; mais les Egyptiens & les Orientaux en annonçoient de ſemblables dans un langage allégorique. Plutarque, qui ne parle jamais des Tytans, des Géans, de Typhon, & des malheurs des Dieux, que comme des emblêmes, des révolutions arrivées autrefois dans le premier principe des choſes, rapporte que les démons, mis en fuite, habitoient depuis ce temps

dans un autre monde, & reviendroient après neuf périodes de la grande année (28).

On voit auſſi dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris qu'il doit venir un temps fatal, où Typhon, Arimane, Pluton rameneront encore de nouveaux malheurs; après quoi ils ſeront exterminés, le monde & les hommes ſeront renouvellés; ce qui doit, ſelon lui, arriver au bout de neuf mille ans. La doctrine des peuples du midi étoit donc la même, ainſi que le langage figuré dont on ſe ſervoit pour l'exprimer: & les Géans ne ſont réellement que les phénomenes & les cauſes inconnues des révolutions du monde. On peignoit les triſtes inſtans des criſes de la nature avec l'appareil guerrier & militaire; ce ſtyle même n'eſt pas encore tout-à-fait perdu parmi nous. La fin des temps, le jugement dernier nous ſont encore repréſentés comme un grand jour de bataille, de carnage, qui ſera annoncé aux quatre coins du monde par le ſon de la trompette. Joignons à toutes ces conſidérations qui démontrent la juſteſſe des conjectures de l'Auteur de *l'hiſtoire du*

(28) Traité des Oracles qui ont ceſſé.

du ciel, quelques remarques sur les détails de cette guerre des Géans, & sur les lieux divers où la mythologie a placé la scene de ces combats.

XI. Dans Ovide & dans tous les poëtes on voit les Géans déraciner les montagnes, les lancer contre les Dieux, les entasser les unes sur les autres. Les Grecs ont chanté particuliérement le mont Ossa entassé sur le mont Pélion, & renversés ensuite sur les corps des Géans. Ces montagnes sont en Thessalie, c'est-à-dire dans ce pays où nous avons vu que le souvenir du déluge s'étoit le mieux conservé; où l'on se souvenoit encore que la rupture de ces deux montagnes avoit changé la face de cette contrée, & avoit procuré un écoulement aux eaux du déluge pour se rendre dans la mer. Cette rupture heureuse qui délivra le pays est exprimée dans le langage allégorique par Neptune, qui d'un coup de son Trident sépare l'Ossa de l'Olympe, pour écraser les Géans sous ses débris. Ovide nous présente ailleurs le mont Ossa comme un Volcan (29). Ailleurs Jupiter armé de

(29) *V. Metamorph. Lib. II. fab.* 1. *Lib. V. fab.* 6. *Lib. I. fab.* 4. *Virg. Georgic. Lib. I. vs.* 281.

foudres, pourſuit le cruel Typhée, & l'écraſe ſous le poids de la Sicile; Etna ſe trouve ſur ſa tête; les efforts du Géant pour ſe délivrer produiſent des tremblemens de terre, & ſon haleine enflammée eſt la cauſe de l'incendie de ce Volcan. Selon d'autres c'eſt Encelade ou Typhon qui mugiſſent ſous ce mont terrible; ou bien c'eſt là que Vulcain & les Cyclopes fabriquent la foudre & les météores dont Jupiter punit les mortels. Remarquons en paſſant que l'attelier de Vulcain eſt encore placé tantôt à Lemnos, tantôt dans les Iſles Lipares, Iſles qui ont été ou qui ſont encore des Volcans. Les Iſles & les montagnes ſont les armes communes des Géans & des Dieux. Dans Homere ce ſont les montagnes des Arimes ou de Syrie qui ont écraſé Typhon, parce que la Paleſtine qui en fait partie, eſt un pays rempli de bitume & de feux ſouterrains (30).

Les autres poëtes ne s'éloignent pas de ces traditions, ils ne font que placer

(30) *Diodor. Sicul. Lib. V.* § 6 *Strabo Lib. X.* dit que Polybotes défait par Neptune fut enſéveli dans l'Iſle de Cos. V. le *Voyage d'Otter. Tom. I. pag.* 40. *Joſeph. Antiq. Jud. Lib. V. Cap.* 2.

ailleurs la scene des combats & de la mort des Géans, mais ils ont toujours choisi pour cela des lieux sulphureux & remarquables par des Volcans ou des feux souterrains; tels sont les environs de Cumes ou du Vésuve que Diodore appelle le *pays des Géans*; les champs Phlégréens dans la Campanie; un lieu d'Arcadie, d'où, suivant Pausanias, il sort des vapeurs enflammées; & Pallene en Macédoine. En un mot, comme l'a fort bien remarqué le scholiaste de Pindare, toute montagne qui jette du feu est censée avoir accablé le malheureux Typhon, on suppose qu'il y est dévoré par les flammes. Voilà pourquoi Pindare appelle toute la contrée de Naples, de Sicile, de Cumes, de Pouzzole, de Bayes, celle du voisinage de l'Etna, & toutes les Isles de cette mer, le domaine de Typhon (31). On a aussi feint que les Géans avoient été précipités dans tous les lacs ou marais dont il sortoit des vapeurs nuisibles, comme le lac Serbonide entre l'Egypte & l'Arabie; les Egyptiens disoient que ses exhalaisons étoient *l'haleine de Ty-*

(31) V. *Pind. Pyth. Apollonius Rhodicus Argonaut Lib. II. Diod. Lib. IV.* §. 6. *Pausanias in Arcad.*

phon. On a fait parcourir à ce Géant la Phrygie, la Thrace, la Lydie, la Cilicie, la Béotie, enfin l'Europe, l'Afrique & l'Asie, jusqu'aux Indes où tout fut consumé par son venin. C'est lui qui en se précipitant sous terre l'entr'ouvrit & creusa la vallée de l'Oronte en Syrie, & suivant Strabon il en fit sortir le fleuve qui s'y trouve. C'est à l'aspect des Géans que plusieurs fleuves effrayés se sont cachés sous terre, delà les fables de l'Achéron fleuve d'Epire, qui roule ses eaux pendant quelque temps sous terre. Les monts Hæmus, le Caucase, le Cassius sont autant de tombeaux dans lesquels les Dieux ont enséveli Typhon.

Il en est donc du fond de ces détails comme du fond de la doctrine; ce n'est jamais que l'histoire de la nature; & l'on doit y ramener de même tout ce qu'on rapporte des autres monstres qui ont autrefois désolé le genre humain; tels que la cruelle Egide qui fut tuée par Minerve, la Chimere de Bellerophon (32),

(32) *Bellerophon* paroît visiblement dérivé de *Baal*, Dieu ou Seigneur, & de *Zophe*, restaurateur, guérisseur. Ainsi ce mot signifie le *Dieu restaurateur*. *Chimere* semble pareillement venir de *cham*, *chamam*, être chaud, échauffer.

les Gorgones, le serpent Python; tous les monstres exterminés par Hercule, & les grands changemens que ce Dieu a faits sur la terre. Tout ce que la fable nous présente de terrible en ce genre a au moins un fonds de vérité qui est le seul objet que nous devons chercher; à cet égard l'imagination de l'homme n'a rien inventé, il a copié la nature; il a suivi d'anciennes traditions, & il ne les a défigurées ou ornées que par son langage & son style, à cause de la confusion que le temps a du mettre dans les traditions. Le combat des Géans & des Dieux est, suivant Platon, un emblême théologique sous lequel on a voulu peindre le grand problême du bien & du mal. Plutarque nous dit que c'est méconnoître la nature sublime & immortelle de la Divinité, & pousser l'impiété à son comble que de prendre à la lettre l'histoire de la guerre des Dieux & de leurs malheurs; il ajoute que ce langage n'est point faux en lui-même, & qu'il nous décele la mémoire des

Chamar, rougir; *chamor*, un âne, un bufle, une chevre. *Camar*, s'allumer, faire du bruit en brûlant. *Chemer*, rougeur. *Chom*, chaud, noir, brûlé; *chum*, chaleur; *Aor*, feu, lumiere. *Har*, montagne.

grands accidens arrivés autrefois à la nature, dont on fait journellement la commémoration dans les lamentations & les sacrifices. Ainsi les Auteurs les plus sages du paganisme ont regardé ces histoires & ce langage comme des peintures allégoriques. L'aigle de Prométhée tué par Hercule, n'est, suivant Diodore, que le déluge vaincu & réparé : quel est parmi les Auteurs anciens & modernes celui qui n'a pas vu dans Python né de boues du déluge, & tué par Apollon, la victoire du soleil sur les mauvaises exhalaisons, soit du déluge, soit du chaos (33)? Pline nous dit que la Chimere, fille de Typhon & d'Echidne, n'est qu'un Volcan de la Lycie qui ne s'éteint jamais. Plutarque regarde de même la fable de la Chimere comme un fait physique, c'est-à-dire comme une révolution causée par la mer & par un Volcan dans la Lycie, qui est voisine de la Phrygie ; les poëtes l'ont dépeinte sous les traits d'un monstre qui vomissoit des flammes. Quant à Python, il fut tué par Apollon auprès du Céphise, ce même fleuve qui a produit le déluge de la Phocide & de

(33) *Plato de Repub. Lib. II. n. 8. Plutarch. de Iside & Osiride. Diodor. Lib. I. §. 1.*

la Béotie; ce fut sur le mont Parnasse que Deucalion se refugia pour se soustraire à l'inondation. Ce fut en mémoire de sa victoire qu'Apollon fonda les Jeux Pythiens. Ce Dieu tua, dit-on, ce monstre qui poursuivoit sa mere Latone, & qui la força de se refugier dans l'Isle de Delos; ce fut-là, suivant quelques traditions, le premier lieu que le soleil éclaira après la retraite du déluge d'Ogygès; cette Isle autrefois flottante, devint alors ferme & stable (34). Les querelles de Jupiter & de Junon qui, suivant la fable, sont cause en partie de la production de Typhon & des Géans, n'étoient en Béotie que des allégories du déluge qui y étoit arrivé. Plutarque dit ailleurs que l'expulsion de Typhon est la retraite de la mer, & que la victoire de Horus est la terre séchée & découverte. Enfin cet Auteur ne voit dans toute cette partie de la mythologie qu'une théologie emblématique du bon & du mauvais principe, & que des allégories des météo-

(34) *Latone*, selon Vossius, signifie ténebres. V. *Vossius de Idol. Lib. II. Cap.* 25. *Delos*, signifie manifestée, & plus anciennement elle se nommoit *Astérie*, ce qui signifie *cachée*, dans les langues Orientales.

res & des phénomenes, ſoit de la Création, ſoit du renouvellement du monde, ou de quelque grande révolution arrivée autrefois. Varron nous explique la fable des malheurs de Cérès & de Proſerpine cauſés par Pluton & par Neptune, en diſant qu'on a voulu peindre par-là un temps où la terre fut frappée de ſtérilité (35).

XII. Parcourons encore quelques autres traditions des Indes & de l'Amérique; leur tournure différente ne fera que donner un nouveau poids à l'interprétation que nous avons donnée à celle des Grecs. On regardoit au Mexique les flammes & les étincelles des Volcans comme les ames des méchans que les Dieux faiſoient ſortir de l'abîme pour punir & tourmenter les hommes. Ne trouve-t-on point de l'analogie entre le ſentiment des Grecs qui plaçoient les Géans ſous les Volcans & l'opinion des peuples du Nord qui croyoient que les Géans ſortiroient un jour de leur priſon pour faire le malheur du monde? Le mont Hécla étoit pour les Islandois une porte des enfers comme le mont Etna pour les Grecs. Les Péruviens

(35) *V. Plutarch. de Iſide & Oſiride. St. Auguſtin. de Civitate Dei. Lib. VII. Cap.* 21.

viens plaçoient les guerres des Géans & leur destruction aussitôt après le déluge; la terre alors se couvrit, disent-ils, de serpens, & ce ne fut qu'après la défaite & la destruction des uns & des autres que les hommes retirés dans les montagnes oserent descendre dans les plaines & les habiter (36). Cela ne ressemble-t-il pas à la fable du serpent Python produit du limon diluvien, qui fit de la terre une habitation dangereuse & mal-saine?

Les habitans des Philippines ont la tradition d'une ancienne querelle de la lune avec le soleil; la lune frappée dans le combat, accoucha de la terre qui se brisa en morceaux en tombant; il en sortit alors des Géans qui la remplirent de trouble & de confusion & qui s'emparerent des mers, des fleuves & des terres. Ne voit-on pas dans cette étrange histoire la querelle de Jupiter & de Junon, & la production de Typhon & des Géans qui en fut la suite? On y voit aussi la Création de la terre & sa ruine réunies sous une même époque. Les mêmes insulaires croyent encore

(36) Voyage du Nord. Tom. I. p. 33. Voyage de le Gentil. Tom. I. p. 116. Conquête du Mexique Liv. III. Chap. 4.

que la lune accouchera un jour d'une autre terre lorſque le ſoleil aura brûlé celle que nous habitons (37).

Les habitans de l'Indoſtan ont une tradition qui porte que les montagnes ſe révolterent autrefois contre les Dieux; alors elles volerent en l'air, elles cacherent le ſoleil, elles boucherent les portes des Villes & les écraſerent; un Dieu accourut pour leur faire la guerre, il parvint à leur couper les aîles, alors elles tomberent & furent précipitées de toutes parts; la terre en fut couverte & ébranlée (38). Voilà, ſuivant la mythologie du pays, l'origine des chaînes des montagnes, des Iſles, des écueils & des rochers. Dans ce récit il ne faut que donner des noms allégoriques aux montagnes déja perſonnifiées, & aux forces actives de la nature, pour voir comme les Grecs le combat des Typhon, des Encelade & des Ephialtes contre les puiſſances du ciel. Au reſte rien de plus ancien aux

(37) On peut joindre à cette fable celle du lion de Némée & du taureau de Marathon, monſtre qu'on diſoit deſcendu de la lune, & qui fut défait par Hercule.

(38) Lettres curieuſes & édifiantes. Tom. XIII.

Indes que cette façon de s'exprimer. Il faut reconnoître que d'un bout du monde à l'autre & dans tous les siecles il n'y eut qu'une seule mythologie; c'est une vérité que les traditions que nous venons de rapporter décelent de toute part; ainsi pour expliquer cette mythologie universelle on ne pourra mieux faire que d'en confronter les parties éparses chez tous les peuples, cette seule confrontation suffit pour en donner l'explication.

Les pseaumes nous montrent sur les montagnes des peintures fort analogues à celles des habitans de l'Indostan, quoiqu'elles aient sans doute rapport à tout autre événement que les anciennes révolutions du monde. Dans le Pseaume CXLIII. qui a pour titre *contre le Géant Goliath*, David dit: „ Seigneur, abaissez vos cieux, descendez, frappez „ les montagnes & elles se réduiront „ en fumée; faites briller vos éclairs, „ & vous les dissiperez; envoyez vos „ fleches contre elles, & vous les remplirez de trouble; faites éclatter du „ haut du ciel votre puissance, & délivrez-moi des grandes eaux ". Dans le Pseaume XVII. on voit cette magnifique peinture: „ La terre s'est émue & a

„ tremblé, les fondemens des monta-
„ gnes ont été ébranlés ; le Seigneur
„ s'eſt mis en fureur contre elles, ſa
„ colere a fait élever la fumée, & le
„ feu s'eſt allumé par ſes regards, des
„ charbons en ont été embraſés ; il a
„ abaiſſé les cieux, & il eſt deſcendu ;
„ il a volé ſur les aîles des vents ; les
„ nuées ſe ſont fondues par l'éclat de
„ ſa préſence ; il a tiré ſes fleches con-
„ tre elles & il les a diſſipées ; il a fait
„ briller partout ſes éclairs, & il les a
„ troublées & renverſées ; les ſources
„ des eaux ont paru, & les fondemens du
„ vaſte corps de la terre ont été décou-
„ verts ; mais il m'a pris & m'a ſauvé
„ de l'inondation des eaux". Il eſt vrai que ce langage de David eſt ici appliqué à ſes ennemis ; mais qui eſt-ce qui ne ſent point que toutes ces peintures énergiques ſont tirées de la nature, & ſont une alluſion perpétuelle aux anciennes révolutions du monde & aux images communes que toutes les nations s'en ſont faites ?

XIII. Le langage figuré dans lequel on perſonnifioit les météores pour les faire agir & combattre, étoit encore uſité en Egypte au temps de Plutarque ; pour exprimer une éclipſe de ſoleil ou

l'effet des nuages, on disoit tantôt que *Typhon avoit donné un coup sur l'œil d'Horus*, tantôt on disoit qu'*il le lui avoit arraché*, & qu'*il le lui avoit ensuite rendu* (39). Tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans la nature, météores, tremblemens de terre, maladies contagieuses, tout étoit l'ouvrage de Typhon, comme tout ce qui arrivoit de bien étoit l'ouvrage d'Osiris. Plutarque nous apprend encore qu'après que Typhon eut mis toute la nature en combustion, & couvert de maux la terre & la mer, Isis fit des commémorations religieuses de ces calamités; elle les représenta par des images, afin que leur souvenir servît d'instruction aux hommes, les portât à respecter les Dieux, & fût un motif de consolation dans les temps de misere. Ce que Plutarque dit ici de l'Egypte & du motif des fêtes qui y furent instituées par Isis, peut être appliqué à toutes les autres parties du monde, & aux usages religieux & commémoratifs qui y ont été établis; le paganisme doit nous montrer partout des institutions destinées à perpétuer le souvenir des révolutions du monde.

(39) *In Iside & Osiride.*

En effet n'eſt-ce pas les victoires de Jupiter ſur les Géans dont on célébroit la mémoire aux Jeux Olympiques, les plus grands & les plus ſolemnels de la Grece, & dont l'inſtitution étoit d'une antiquité ſi reculée que les Grecs eux-mêmes en ont toujours ignoré la date? N'eſt-ce point par les Jeux Pythiens que l'on avoit éterniſé la mémoire de la défaite du ſerpent Python & du triomphe d'Apollon après le déluge? Dans les Jeux Néméens l'on célébroit les travaux d'Hercule & les ſervices qu'il avoit rendus au monde. Les hymnes d'Apollon chantoient la victoire de Jupiter: & dans les grandes Panathénées le voile de Minerve repréſentoit les Géans terraſſés (40).

XIV. Voilà donc une tradition conſtante & ſoutenue du ſouvenir des malheurs du monde: auſſi malgré l'éclat & la ſolemnité de ces Jeux & de ces fêtes, a-t-on remarqué qu'ils reſſembloient plutôt à des Jeux funebres qu'à des réjouiſſances; en effet de quelle ſource pouvoient venir ces combats d'Athletes qui ſe faiſoient dans tous ces Jeux? Leur objet primitif avoit été ſans dou-

(40) *Plutarch. in Theſeo. Proclus in Timæum Platonis.*

te de représenter d'une façon sensible les combats des Dieux. Il est vrai que la politique sçut tourner ces combats en exercices utiles à la société & favorables au progrès des arts; mais il y a tout lieu de croire qu'ils n'avoient pas toujours eu ces objets. A Delphes on représentoit tous les neuf ans la défaite de Python; les habitans venoient assiéger une cabane de feuillages qui représentoit la retraite de ce monstre; un jeune homme y mettoit le feu, après quoi (41) tout le peuple fuyoit à Bathos dans une vallée de l'Arcadie où les habitans de cette contrée prétendoient que le combat des Géans s'étoit livré, parce que ce lieu est rempli d'eaux minérales; on y alloit sacrifier aux tempêtes, aux éclairs & au tonnerre; on y contrefaisoit ces météores & ces phénomenes par un grand bruit. Les danses guerrieres de Castor passoient pour avoir été instituées après la guerre des Géans. On peut en dire autant de la Pyrrique. Athénée parle d'une danse que l'on nommoit *l'incendie du monde* Κοσμȣ Εκπυροσις (42). Les danses guerrieres des prêtres de Mars n'avoient

(41) *Plutarch. de Oracul.*
(42) *Athenæ. Lib. XIV. Cap.* 7.

ſuivant les apparences d'autres motifs que le combat des Géans. Dans une fête d'Egypte qui ſe célebroit à Pampremis après l'équinoxe d'automne, lorsque le ſoleil commence à ſe retirer vers le midi, les prêtres de Mars après avoir promené ce Dieu dans une proceſſion ſolemnelle, vouloient le faire entrer dans le temple, alors des hommes armés de maſſues ſe préſentoient pour l'en empêcher, les prêtres & le peuple munis d'armes offenſives leur livroient un combat dont l'avantage reſtoit toujours au Dieu (43).

On voit encore au Japon des fêtes de la même nature que celles de Pampremis. On promene en certains jours pluſieurs idoles eſcortées de gens à pied & à cheval armés de toutes pieces, & portant chacun un Dieu ſur le dos; on ſe bat à coups de pierre, de fleches, de lances & de cimeteres, & la victoire coûte toujours beaucoup de ſang aux vainqueurs & aux vaincus (44).

Tous ces différens uſages ne ſemblent devoir ſe rapporter qu'aux anciens com-

(43) *Herodot. Lib. II. Pauſanias in Arcadia. Cap. 29 Natalis Comes. Lib. VI.*

(44) Charlevoix, Hiſtoire du Japon, Livre préliminaire, Chap. 13.

bats des Dieux dont les légendes de tous les peuples de la terre sont remplies, il n'y a rien qui ait été plus dans le goût de l'antiquité que de les représenter par des scenes réelles. C'est sans doute dans les Bacchanales anciennes qu'il faut chercher les premieres traces de ces combats figurés; on y célébroit périodiquement le retour ou la naissance de Bacchus qui après avoir été déchiré & brûlé par les Géans étoit revenu à la vie en vainqueur & en conquérant; on le représentoit par un jeune enfant que l'on escortoit, & le peuple armé de toutes pieces, de lances, de thyrses, de massues, se répandoit dans les campagnes & sur les collines, en poussant des cris & des hurlemens comme dans un véritable combat. L'Auteur de *l'histoire du ciel* a bien fait voir que ces cris barbares qui n'avoient aucun sens chez les Grecs, n'étoient les uns que des cris de douleur, & que des invocations par lesquelles on imploroit le secours de la Divinité. S'il s'est trompé c'est en prenant ces combats figurés pour des représentations des anciennes chasses, tandis qu'ils représentoient les combats livrés autrefois aux ennemis de la natu-

re (45). M. Pluche ne s'eſt égaré que lorſqu'en examinant les uſages il a perdu de vue le principe que ces uſages ont leur ſource dans l'hiſtoire générale de la nature, dans l'hiſtoire univerſelle du genre humain, & non dans celle d'un peuple ou d'une ſeule contrée, telle que l'Egypte ; il auroit montré plus de ſagacité s'il eût fait voir que non ſeulement les Grecs avoient corrompu les

(45) C'eſt dans le même eſprit ſans doute que dans les temps d'orages les Thraces lançoient leurs fleches contre le ciel. Hérodote, Lib. IV. nous dit qu'un peuple de la Lybie alloit faire la guerre aux vents lorſqu'il en étoit incommodé. *Aul. Gell. Lib. XVI. Cap. IV.* ſuivant Strabon les Cimbres prenoient les armes contre les inondations de la mer, & les Celtes ſeptentrionaux au riſque d'être engloutis lui alloient tenir tête lorſqu'elle ſe débordoit, & marchoient contre elle armés de lances & d'épées dans la vue d'épouvanter les flots. *Strabo Lib. VII.* Un grand nombre de peuples ont affecté de pouſſer de grands cris & de faire du bruit au temps des Eclipſes, pour chaſſer, diſoient-ils, l'ennemi ou le dragon qui vouloit dévorer le ſoleil ou la lune. En 1663 dans le grand tremblement de terre qui ſe fit ſentir au Canada, les ſauvages armés de toutes pieces déchargeoient leurs fuſils & leurs arcs contre les montagnes pour écarter les mauvais eſprits qui vouloient ſortir de deſſous terre pour s'emparer de leurs pays. *V. le traité de l'opinion. Tom. IV. p.* 368.

usages de l'Egypte, mais que l'Egypte elle-même avoit corrompu ses propres usages, parce qu'elle n'en connoissoit plus ni le sens, ni le motif. C'est ce qu'on apperçoit à chaque ligne du traité de Plutarque sur Isis & Osiris. On y voit qu'en Egypte l'histoire d'Osiris & de Typhon étoit appropriée aux phénomenes du Nil & du climat d'Egypte, & que ce qui auroit du être la fête du déluge n'étoit plus que la fête du débordement du Nil. Au reste les Egyptiens ne sont pas les seuls qui se soient trompés; il n'est presque aucun peuple qui de l'histoire générale de l'univers n'en ait fait son histoire propre & particuliere; c'est delà que vient cette monotonie qu'on a remarquée dans l'histoire mythologique de tous les peuples.

Mais revenons aux Bacchanales & aux Orgies; si nous examinons ce qui se passoit dans ces fêtes, tout nous convaincra qu'elles n'avoient pour objet que de représenter un souvenir funebre; en effet lorsqu'il périssoit quelqu'un dans le tumulte & les combats qui s'y livroient, la fête n'en paroissoit que plus complette, & l'on pensoit que la fureur des puissances ennemies des hommes étoit appaisée par la mort de ces victimes qui

payoient de leur vie le salut de l'univers; ces infortunés tenoient lieu de la victime que l'ennemi du monde exigeoit à la fin des périodes avant de permettre qu'on en recommençât un autre. Car tel étoit l'égarement des anciens que ces Géans & ces monstres que l'on combattoit figurativement & dont on frappoit les statues dans les sacrifices, avoient aussi usurpé les tributs dus à la Divinité. En Egypte on sacrifioit quelquefois à Typhon, au rapport de Plutarque; le Géant Titye avoit un temple dans l'Isle d'Eubée, suivant Strabon, & l'on célébroit en l'honneur des Titans des fêtes que l'on nommoit *Titannies*; il est vrai qu'on ne les invoquoit que pour qu'ils ne fissent point de mal; mais ce culte explique encore l'esprit des institutions anciennes (46).

Les Grecs avoient de grandes & de petites Bacchanales; les grandes s'appelloient *Dionysia*, & se célébroient dans les villes vers le printemps, les petites se nommoient *Lenca*, & se célébroient en pleine campagne vers l'automne. Ces deux fêtes étoient accompagnées de spectacles, de jeux, de dis-

(46) *Arnob. Lib. V. Plutarch. in Iside, &c.*

putes ou de combats entre les poëtes, & l'on distribuoit des prix aux vainqueurs; d'où l'on voit que c'est la religion qui chez les Grecs a donné naissance aux théâtres & aux pieces dramatiques; leurs spectacles ont commencé par des chants lugubres & des représentations tumultueuses & peu régulieres; à mesure que le goût s'est formé on a donné plus de régularité & de décence à ces spectacles, & le génie des Grecs leur fit perfectionner & égayer les institutions grossieres & lugubres de leurs ancêtres. Pausanias (47) dit que ce sont les Géans qui les premiers ont sacrifié aux Muses sur le mont Hélicon; cette tradition fortifie tout ce qui a été dit ci-dessus, & nous prouveroit de plus que le chant & la poésie ont eu pour premiers objets l'histoire des révolutions du monde; les malheurs du genre humain qui en furent les suites nécessaires, & enfin sa délivrance.

Dans les Bacchanales les initiés se couvroient de peaux de bêtes; ils se barbouilloient le visage avec du sang, & par la suite avec de la lie de vin; ils se couvroient le visage de masques dans

(47) Pausan. in Beot.

des temps poſtérieurs ; ils tenoient dans leurs mains des thyrſes ou des demi-piques couvertes de feuilles de lierre ; ils danſoient & couroient au ſon des ciſtres, des cors & autres inſtrumens bruyans. Les uns repréſentoient Silene, Pan, les Satyres (48). Les hommes & les femmes ainſi traveſtis couroient le jour & la nuit avec une indécence & des extravagances dignes de gens ivres ou inſenſés ; ils alloient dans les champs & ſur les montagnes qu'ils rempliſſoient de leurs hurlemens. Les femmes ſurtout ſe diſtinguoient par leurs emportemens ; tranſportées de fureur elles appelloient à grands cris le Dieu *Evoi Bacche*, *ô Iacche*, *Io Bacche*. Ces femmes, que l'on nommoit Bacchantes étoient ſuivies des Canephores qui portoient ſur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampre & de lierre. On portoit auſſi des torches dans ces fêtes qui étoient nocturnes. Il paroît encore que ces fêtes avoient pour objet de repréſenter l'ancien état du genre humain pauvre, nud ou vêtu de peau, ſans ſubſiſtance,

(48) Le mot *Satyre* paroît venir de *Sathar* cacher, & ſignifie dans ce cas les *cachés*, les *déguiſés*. On peut auſſi dériver ce nom de *Scirroth*, *velus*.

& perpétuellement occupé à combattre les bêtes farouches; elles rappelloient qu'on étoit parvenu enfin à une vie plus heureuse, plus raisonnable & plus policée; c'est là dessus qu'étoit sans doute fondée l'histoire de Bacchus que l'on regardoit comme le bienfaiteur du genre humain, comme un conquérant, comme l'inventeur du labourage, du vin, & du culte des Dieux.

XV. Le culte des animaux si répandu dans l'univers & surtout en Egypte, nous ramene toujours à la guerre des Géans. Quel qu'ait été l'esprit primitif de ce culte, la tradition nous apprend qu'il avoit eu pour objet les Dieux intimidés & travestis en animaux pour échapper à la fureur des fiers enfans de la terre. Ce fut sur cette idée que fut fondé le culte de toute l'Egypte où l'on prétend que les Dieux poursuivis se refugierent. On adora ces Dieux sous la forme qu'on supposa qu'ils avoient choisie; on leur éleva des temples & des autels; & l'on s'abstenoit de manger les animaux dont les corps avoient autrefois servi à masquer les Divinités. Les villes mêmes firent gloire de porter les noms de ces animaux (49).

(49) *Bu Saste*, signifie *Diane* ou *chatte*. *Mendes* signifie *bouc*, Pan ou Bacchus.

Si nous quittons les antiquités Grecques & Egyptiennes pour passer aux Indes, nous y verrons presque toutes les cérémonies & les fêtes avoir pour objet les anciennes révolutions de la nature représentées par des allégories plus ou moins faciles à expliquer. La priere du matin que récitent les Bramines tous les jours avant l'Aurore, n'est qu'un hymne de reconnoissance envers le Dieu qui les éclaire, & une commémoration d'un combat qu'il eut à soutenir autrefois contre un monstre qu'il vainquit enfin, après l'avoir longtemps combattu & en avoir reçu beaucoup de maux (50). Toutes leurs fêtes annuelles ont pour objet diverses autres commémorations de ce genre. Tantôt, comme on a vu, c'est un Dieu qui a soutenu le monde en se transformant en tortue; tantôt c'est un autre qui a tiré le monde d'un abîme dans lequel un Géant l'avoit précipité; un autre a tué un monstre, la terreur de l'univers; un autre a renversé les montagnes pour écraser les Titans; un autre a secouru le monde dans un temps où la mer débordée mouilloit les montagnes des Gattes; il fit percer un

(50) V. Cérémonies religieuses. Tome VI.

un van par une fourmi, & la mer écoulée comme par un crible rentra dans son bassin. Tels sont encore aujourd'hui les objets des plus grandes solemnités de l'Indostan ; on voit qu'il seroit inutile de leur chercher une origine ailleurs que dans le souvenir universel que tous les peuples ont conservé des révolutions de la terre. C'est pour en perpétuer la mémoire que la plûpart de leurs fêtes & de leurs usages religieux ont été institués.

(51) Au Japon, l'histoire des premiers temps du monde ne contient que la relation des combats des Dieux contre des Géans, des dragons & d'autres monstres qui désoloient alors la terre : plusieurs villes & villages de l'Empire ont pris leurs noms de ces actions mémorables arrivées dans leur voisinage ; on conserve dans les temples les épées & les armes de ces Dieux. On trouve beaucoup moins de ces histoires à la Chine, parce que la religion de ce pays guidée par la politique, s'est toujours écartée de plus en plus de la superstition.

Le suffrage de tous les peuples, & l'accord de leurs différens usages con-

(51) V. Kempfer. Liv. III. Chap. 1.

courent donc à nous prouver que la fable des Géans n'eſt que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de la terre. Comme la Gigantomachie ne retrace pas moins la terre enflammée & détruite par les volcans qu'inondée par les eaux des fleuves & des mers, on ſera peut-être embarraſſé à la vue de ce ſpectacle qui n'eſt pas celui que le déluge nous préſente vulgairement. En effet on n'eſt accoutumé à conſidérer cet événement que comme une inondation univerſelle qui ſeule a détruit le genre humain, ſans qu'aucun autre fléau y ait eu part. Je ne m'arrêterai point ici à montrer la fauſſeté de ce préjugé; il eſt aiſé de prouver que le feu n'a pas moins contribué que l'eau à la ruine de notre globe; une multitude de monumens feront voir à tout phyſicien attentif les effets qu'ont produits & que produiſent encore journellement les embraſemens ſouterrains; d'ailleurs il eſt naturel de penſer que dans les révolutions de la terre l'éruption des eaux & les pluies extraordinaires a été accompagnée de tous les phénomenes & météores tels que les orages, la grêle, les tonnerres, les éclairs, les tremblemens de terre, les marées

violentes, les chutes des montagnes, &c. Toutes ces causes ont pu concourir à la fois à la destruction de la terre, & agir diversement dans les différens pays où elles se sont fait sentir. Delà ont pu venir ces traditions sans nombre & si diverses qui nous ont transmis les ravages du déluge. Il est vrai que le tableau que nous présente la Genese sur le déluge ne nous montre point ce fracas ou cette multitude de causes réunies contre le genre humain; cependant si nous regardons ce livre de plus près nous y verrons que Dieu dit à Noë qu'à l'avenir la semaille & la moisson, le chaud & le froid, l'été & l'hiver, la nuit & le jour ne cesseront plus de se suivre. Que conclurre delà, sinon qu'au temps du déluge le cours des saisons, l'ordre de la nature, & même la marche de l'univers a cessé pour un temps, si même elle n'a été totalement changée par cette révolution? Je laisse aux personnes instruites à voir les rapports des effets de ces changemens avec les anecdotes de la fable des Géans & avec les autres que nous donnent les différens peuples du monde. C'est aux naturalistes & aux physiciens à rechercher les suites naturelles & nécessaires d'une cessation ou

d'un changement dans le systême de l'univers; nous en parlerons encore dans le livre sixieme où nous ferons voir les effets physiques de cette terrible catastrophe.

Fin du premier Livre.



L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES.

LIVRE SECOND.

De l'esprit funebre des Fêtes anciennes; des Sectes anciennes; de la Vie sauvage.

CHAPITRE I.

Du ton triste & lugubre que l'on remarque dans les Solemnités, les Fêtes & les Jeux du Paganisme.

I. NOUS avons vu jusqu'ici que les plus grandes solemnités de l'Antiquité avoient pour objet la mémoire du déluge, & les grandes révolutions de la

terre ; nous allons retrouver cette même vérité dans le ton lugubre & funebre que nous verrons percer au travers du tumulte & de la joie de la plûpart des fêtes anciennes ; nous nous convaincrons que triſtes dans leur origine, elles ne ſe ſont égayées que par l'oubli des cauſes réelles qui les avoient fait inſtituer ; alors nous ceſſerons d'être ſurpris en rencontrant des pleurs au milieu des réjouiſſances. On ſe forme vulgairement du Paganiſme l'idée d'une religion de plaiſirs, de gaieté & de diſſolution ; rien ne paroît plus contradictoire avec ce ſentiment, que l'opinion que les payens avoient eux-mêmes des jours ſolemnels conſacrés par leur religion. En effet les Romains regardoient leurs jours religieux comme des jours funeſtes & de mauvais augure (1). Ils

(1) *Religioſi dies dicuntur triſti omine infames* dit Aulugelle. *Lib. IV. Cap. 9. Dies religioſi dicti ſunt quod propter ominis diritatem relinquimus. ibid.* Cet Auteur dérive le mot *Religio* de *Relinquo*, je préférerois de le dériver de *religere*, relire, revoir, rappeller, reſſouvenir. Chez les anciens Perſes toutes les fêtes étoient appellées des *Mémoriaux. V. Selden. de Diis Syriis in præfat.* Les commémorations d'objets heureux donnoient des fêtes de joie, les commémorations d'objets malheureux donnoient des fêtes lugubres. Suivant nos principes le

étoient tous regardés comme des jours distingués des autres & pour ainsi dire mis à part parce qu'ils ne présageoient rien que de malheureux. Si dans ces temps l'on se reposoit, si l'on demeuroit dans l'inaction, si l'on n'entreprenoit ni voyage ni affaire en ces jours; ce n'étoit point par respect pour eux ni pour les Dieux, c'étoit uniquement par crainte & par une attente de toutes sortes de malheurs.

Une opinion aussi extraordinaire a été commune à presque tous les peuples de la terre; les fêtes les plus solemnelles chez les Japonois sont réputées les jours les plus malheureux de l'année; si l'on s'y réjouit ce n'est que pour s'ôter de l'esprit ce que ces jours annoncent de funeste; & il semble que les Japonois ne les ont appellés *jours de visite & de félicitation*, que parce qu'il est naturel de se visiter dans un jour de danger, & de se féliciter d'avoir eu le bonheur d'y survivre ou d'en être delivré (2).

paganisme ne devoit avoir que des objets tristes en vue dans ses commémorations. En Hébreu בורֶש *qodes* signifie *jour sanctifié*, jour séparé. Le mot Latin *feria* ainsi que *feralia* peut venir de *fero*, & annonce des fêtes mortuaires. *V. Macrob. Lib. I. Cap.* 15. *&* 16.

(2) *V. Kempfer. Lib. III. Cap.* 4.

Le même uſage ſe trouve à la Chine, les jours de fête y ſont auſſi des jours de viſite & de félicitations (3).

II. La religion des Grecs n'avoit rien de plus pompeux & de plus ſolemnel que la célébration des jeux publics connus ſous le nom d'Olympiques, de Pythiens, de Néméens, & d'Iſthmiques; cependant S[t]. Clement & Euſebe appellent ces jeux des aſſemblées mortuaires, *Sepulchrales Conventus*: en effet la plûpart de ces jeux ne ſe célébroient en partie que la nuit; & quoiqu'ils euſſent eu, comme on a vu, pour objet les victoires de Jupiter ſur les Géans, d'Apollon ſur Python, d'Hercule ſur le lion de Némée, les juges qui préſidoient à ces jeux n'y paroiſſoient qu'en habit de

(3) Les Chinois rapportent que vers les premiers temps du monde les hommes n'ayant encore aucune commodité de la vie, étoient ſujets à beaucoup de maladies, & qu'ils étoient entre autres perſécutés par un inſecte ou reptile nommé *Iang*; que les hommes en ſe rencontrant ſe demandoient les uns aux autres s'ils n'étoient point incommodés des *iangs*, & que c'eſt delà que vient la formule dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui pour s'informer de la ſanté de leurs amis *Couci-iang*. Quelle maladie avez-vous ? Comment vous portez-vous? A quoi on répond *Vou-iang*, je ſuis ſans iang, je me porte bien.

de deuil, les couronnes que l'on distribuoit étoient d'ache ou de pin, arbres funebres, & la musique ne faisoit entendre que des sons lugubres & lamentables (4).

(4) Les Jeux Olympiques sont d'une antiquité si reculée que leur origine étoit inconnue aux Grecs mêmes. En Hébreu אדלב *Olam*, signifie *temps*, *siecle*, *éternité*, d'où l'on a pu dériver Olympe. Le vainqueur à ces Jeux étoit appellé *périodique*, & la course *période*. Suivant Pausanias Jupiter les institua après avoir triomphé des Titans; il dit ailleurs que Jupiter & Saturne y combattirent & que l'Empire du monde fut le prix de la victoire. Les Jeux Olympiques furent, selon lui, institués lorsqu'il y avoit à peine des hommes sur la terre. *V. Pausanias. Lib. V. Cap.* 6. 7. 8. 10. *& Lib. VIII. Cap.* 2. Pendant ces Jeux tous les soirs au soleil couchant les femmes alloient pleurer & se frapper la poitrine sur un Cénotaphe d'Achille, ce qui annonce le ton lugubre de cette solemnité. *V. Pausanias. Lib. VI. Cap.* 23. Les *Jeux Pythiens* furent, comme on a vu, institués en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. On n'y chantoit primitivement que des Elégies dont le chant étoit triste & funebre, & des lamentations. V. *Pausanias. Lib. X. Cap.* 7. Les Amphyctions égayerent ces Jeux par la suite & en retrancherent les instrumens lugubres. Les *Jeux Néméens* furent institués en mémoire de la victoire d'Hercule sur le lion de Némée. Les vainqueurs étoient couronnés d'ache verte, qui ne servoit qu'aux cérémonies funebres. Les *Jeux Isthmiques* furent, suivant Plutarque, institués par

Si nous jettons les yeux ſur les Bacchanales & les Orgies dont le nom ne ſemble annoncer que la diſſolution & la joie, nous trouverons que ces fêtes inſtituées pour renouveller la mémoire des malheurs du monde, déceloient partout un ton lugubre & funebre, ainſi que toutes les ſolemnités en l'honneur de Bacchus (5). Nous voyons la même triſteſſe régner dans les fêtes de Cérès

Théſée en l'honneur de Neptune, à qui l'Iſthme étoit conſacré. On y faiſoit la nuit un ſacrifice à Pluton, l'on y célébroit des myſteres & des cérémonies funebres dans leſquelles on étoit couronné de pin & d'ache, deux plantes mortuaires. On dit que ces Jeux funebres avoient été inſtitués par Siſyphe en mémoire de Melicerte qui s'étoit précipité dans la mer avec Iſis ſa mere. V. *Les Mém. de l'Académ. des Inſcript. Tom. V. p.* 44.

(5) *Bacchus* eſt dérivé de Βαχειν crier, hurler; racine בָּכָה *bacah* pleurer: בָּכְרת *bacath* pleurs. Le *Jalemon* étoit chez les Athéniens une chanſon lamentable & de deuil. La fable de Bacchus & d'Erigone ne nous préſente que des objets triſtes & lugubres: elle ſe pend de deſeſpoir de la mort de ſon pere *Icare*. *Icar*, laboureur, ouvrier; racine אִכָּר. Il invente la culture de la vigne dans l'Attique, & eſt tué comme un empoiſonneur, parce que l'on fut ſurpris de voir les effets du vin qui enivre. L'*Aletis*, c'eſt-à-dire la vagabonde, étoit une chanſon lugubre ſur les malheurs d'Erigone: on la chantoit aux fêtes appellées *Eorées* ou fêtes des ſaiſons.

en Grece & en Sicile, dans celles de Cybele & d'Atys en Phrygie (6), dans celles de Vénus & d'Adonis en Phénicie; enfin dans toutes celles d'Osiris & d'Isis en Egypte, pays qui se distingua toujours par le lugubre de ses cérémonies & de ses solemnités religieuses (7).

Les mysteres & les fêtes des anciens, qui ne sont aujourd'hui connus que par leurs extravagances ou leurs infamies, n'étoient donc dans l'origine que des fêtes consacrées à la tristesse. Nous ne

(6) Diodore dit que le culte d'Atys étoit célébré en Phrygie par de grandes lamentations, *Lib. III. Cap.* 30. Après la mort d'Atys Cybele parcourut la terre en forcénée. Le pin, arbre funebre, lui étoit consacré. Son nom paroît venir de *Khebel*, douleur, douleur de l'enfantement, dévastation. KHABULAH ou *Khabaloh* en Chaldéen signifie ruine, désolation, destruction; tout le monde connoît le culte effrayant que lui rendoient les Corybantes ou Galles, qui après s'être mutilés dansoient avec des cris, des hurlemens, au son du tambour.

(7) En Egypte, non seulement les jours des mysteres d'Isis, mais encore tous les jours de l'année étoient consacrés à des chants lamentables ou à des cérémonies funebres. Les prêtres qui desservoient le temple de Phyles dans la haute Egypte, étoient obligés de faire des libations journalieres dans les 360 urnes qui entouroient le tombeau d'Isis & d'Osiris, & de chanter des lamentations en leur honneur. *Diodor. Sicul. Lib. I. Sect.* 1.

devons donc point être surpris si St. Clément d'Alexandrie & Eusebe les appellent des *fêtes de morts & de cercueils.* En effet si la fin de ces solemnités & de ces mysteres présentoit le spectacle de la joie quelquefois la plus dissolue, ils commençoient communément par la tristesse la plus profonde, par le deuil le plus funebre, par les larmes les plus ameres, par les lamentations les plus tristes & par les hurlemens les plus effrayans; tout y peignoit la mort, les tombeaux, les desastres; on y pratiquoit des jeûnes, des austérités, des macérations, des mutilations; mais à la fin tout revenoit à la joie, tout peignoit une nouvelle vie, une renaissance, une sorte de résurrection & de renouvellement.

Tel étoit le systême de toutes les solemnités payennes. On y pleuroit toujours sur le sort des Dieux & des hommes, ce qui faisoit dire au philosophe Xénophanes: *Si les êtres que vous adorez sont des Dieux, pourquoi les pleurez-vous? Si vous les pleurez pourquoi les regardez-vous comme des Dieux* (8)? Les emblêmes & les allégories qui représentoient les malheurs du monde ayant été une fois personnifiés, il ne fut plus que-

(8) *Plutarch. in Iside & Osiride.*

ſtion dans toutes les fêtes de l'Antiquité que d'un homme ou d'un Dieu qui avoit enduré les plus grands maux & qui enfin en avoit triomphé. Voilà le point de vue ſous lequel nous devons enviſager les Oſiris (9), les Atys, les Cérès & les autres objets des ſolemnités de l'Antiquité. Nous ajouterons encore que la vue des malheurs des Dieux étoit un motif de conſolation pour les affligés; quelque malheureux que l'on fût en Egypte, on ſavoit qu'Oſiris l'avoit été bien davantage, & ſa fable devoit être un ſoulagement aux peines de ceux qui aimoient mieux la croire & la prendre à la lettre que d'appeller le courage & la raiſon à leur ſecours.

III. Nous ne détaillerons point ici les motifs particuliers de toutes les fêtes lugubres, nous allons continuer à ſui-

(9) L'Oſiris Egyptien paroîtra viſiblement n'être que la nature perſonnifiée, ſi l'on combine les circonſtances qui ſuivent. Oſiris, diſoit-on, étoit mort le 17 du mois d'Athys, qui répond à la mi-Novembre, alors le jour eſt plus court que la nuit, & la nature ſemble s'éteindre. Oſiris regne 28 ans, ſon corps eſt déchiré en 14 parts. Avant le ſolſtice d'hiver on fait la recherche d'Oſiris, c'eſt-à-dire qu'on laboure; on enſevelit Oſiris, c'eſt-à-dire qu'on enterre la ſemence; il reſſuſcite, c'eſt-à-dire que la ſemence germe.

vre les traces de cet esprit de tristesse qui se décele dans presque tous les usages du Paganisme; ce tableau général nous fera mieux connoître les détails lorsque nous voudrons les examiner séparément.

Ce n'est pas seulement dans les fêtes, mais encore dans les usages domestiques & œconomiques des anciens, que nous trouverons un ton de tristesse. Les anciens peuples de Phrygie & de Paphlagonie, dans les temps où l'on ne labouroit encore qu'avec les mains, ne jettoient les grains dans la terre qu'en pleurant, le temps des semailles étoit pour eux un temps de deuil & de tristesse, cet acte ressembloit à une cérémonie funebre. C'étoit la même chose en Egypte au temps de la récolte; la moisson faite, on dressoit une gerbe dans un champ, & les laboureurs disposés en cercle autour de cette gerbe, invoquoient Isis en pleurant. D'où l'on voit que l'agriculture rappelloit aux larmes ainsi que les solemnités. Plutarque fait une remarque importante sur ces cérémonies lugubres qui se pratiquoient aux temps des moissons; il dit que ces pleurs qui n'avoient originairement pour objet que de gémir sur le triste état & sur

la foiblesse de la nature qui ne produisoit qu'avec peine, ont eu ensuite pour objet les Dieux mêmes qu'on invoquoit; mais que l'ignorance est parvenue à tout confondre, ensorte qu'on a pleuré à la mort & à la renaissance des Dieux, au lieu de pleurer la mort & la renaissance des temps, des saisons & des fruits, & l'on a attribué aux Dieux mêmes les accidens de la nature, ce qui a rempli la religion de mensonges & d'absurdités (10).

Athénée nous apprend qu'au temps des moissons les Maryandiniens avoient des chansons plaintives dans lesquelles ils pleuroient un nommé *Borcus* ou *Borcon* qui disparut en allant chercher à boire à ses moissonneurs, & ils feignoient de le chercher en pleurant. Le même Auteur dit que les hymnes à Cérès & à Proserpine se nommoient Ουλοι gerbes, parce qu'on demandoit à ces Déesses d'envoyer beaucoup de gerbes (11).

On ne peut s'empêcher de rappeller ici un passage du Pseaume CXXV. dit *des dégrés* qui, comme on a vu ci-devant, se chantoit à la fête des Tabernacles. Le psalmiste dit: *Euntes ibant &*

(10) *Plutarch. de Iside & Osiride.* §. 36. *Diodor. Lib. I. Sect.* 1.

(11) *V. Athenæ. Lib. XIV. Cap.* 3.

flebant mittentes femina fua. On voit par ces expreſſions que les Juifs pour gémir ſur leur captivité pratiquoient les mêmes uſages que les autres peuples de la terre pour gémir ſur la déſolation du monde qui ſeule avoit dérangé les ſaiſons, & altéré la fertilité de la terre : effets que l'on ne peut attribuer à la captivité.

Ainſi la Grece, l'Egypte, l'Aſie & la Paleſtine nous offrent un tableau dans lequel nous voyons tout le monde en larmes, ſurtout dans les renouvellemens des ſaiſons, des années & des périodes ; on ſe rappelloit alors quelles avoient été la pauvreté & les miſeres des premiers hommes. Lorſqu'on célébroit les fêtes de Cybele à Rome, ſous le nom de *Jeux Mégaléſiens*, les Galles portoient cette Déeſſe en proceſſion, & les offrandes qu'on lui faiſoit étoient de choſes ſimples deſtinées à répréſenter la nourriture des hommes dans les anciens temps où ils ne vivoient que de laitage & des herbes que la terre produiſoit ſans culture. Cette proceſſion ſe faiſoit au ſon d'un grand bruit d'inſtrumens en mémoire de Jupiter caché ſur le mont Ida pour le ſouſtraire à Saturne ſon pe-

re (12). Dans les fêtes de Cérès & de Proserpine, c'est-à-dire au temps des semailles & de la récolte, on se rappelloit encore par les alimens & les offrandes la vie frugale des ancêtres indigens; on cueilloit les herbes des champs, on arrachoit les bourgeons des arbres. Les Siciliens plaçoient les fêtes de Cérès & de Proserpine en différens temps de l'année, à cause des différentes façons que l'on donne au labour & au bled. On célébroit la mémoire de la recherche de Cérès au temps des semailles, & celle de l'enlevement de Proserpine au temps de la récolte (13). La premiere de ces fêtes duroit dix jours; l'appareil en étoit éclatant, mais dans tout le reste le peuple affectoit de se conformer à la simplicité du genre de vie des premiers âges. On observoit la même chose en Grece & en Italie; on

(12) *V. Ovid. Fastor. Lib. XIV.* & *Diodor. Lib. V. Art.* 4.

(13) *Diodor. Lib. V.* §. 4. *Cérès* semble visiblement dérivé de *Kharas* labourer, travailler à la terre. *Carath* signifie couper, arracher. *Proserpine* se dit en Grec *Peruphone*, le fruit couvert ou caché; racine *Saphan. perephatte* le fruit péri, perdu. *Phathath* rompre, briser. Ainsi l'histoire de Cérès & de Proserpine ne semble être que le travail du labour personnifié.

ne vivoit alors que des fruits de la terre pour se rappeller que ses ancêtres n'avoient autrefois vécu que de glands, de feuilles d'arbres & d'herbes : dans les fêtes de Cérès on portoit des figues seches, des laitues, des pavots, des gâteaux, des grénades, de la laine & diverses autres productions faites pour retracer la mémoire des premiers temps.

Comme la Divinité s'étoit multipliée par la multitude des noms & des emblêmes sous lesquels on la désigna, on voit que les mêmes pratiques s'observoient aux fêtes de Divinités très-différentes, c'est pour cette raison que l'on faisoit de semblables commémorations à Athenes dans la fête dite *Planteria* en l'honneur de Minerve Agraule, jour qui étoit réputé si malheureux que tous les temples étoient fermés. Aux fêtes d'Adonis les différentes productions de la terre étoient portées en procession & ensuite jettées dans la riviere ou dans la mer. Dans ces jours funestes & malheureux on étoit couronné de myrthe & de narcisses ; on couroit la nuit avec des torches à la main & en criant comme des forcénés, & l'on erroit de côté & d'autre pour représenter, disoit-on, les courses de Cé-

rès cherchant Proserpine enlevée par Pluton; en Egypte c'étoit Osiris qu'on affectoit de chercher de la même maniere en pleurant & vêtu de deuil pour imiter les recherches d'Isis; ou peut-être ces courses avoient-elles pour objet de représenter la vie inquiete & vagabonde des premiers hommes embarrassés de trouver leur subsistance. Il n'est donc point surprenant si les Béotiens, comme le dit Plutarque, appelloient toutes les fêtes de Cérès odieuses & funebres (14). Cérès elle-même étoit appellée triste Αχυια, parce qu'elle ne cessoit d'être représentée comme désolée de l'enlevement de sa fille, de même que la Vénus de Phénicie, la Solambo de Babylone, pour la perte de leurs Adonis.

Aux fêtes des saisons à Athenes on chantoit des chansons lugubres dans lesquelles on rapportoit les avantures d'Erigone vagabonde & réduite à la mendicité. En Egypte on ne se présentoit jamais aux temples pour y prier les Dieux qu'avec quelques herbes sauvages à la main en mémoire des ancêtres

(14) V. *Pausan. in Arcad. Lib. VIII. Cap.* I. *Plutarch. in Alcibiad.* idem *in Iside & Osiride.* §. 36.

qui n'avoient point eu d'autre nourriture. Dans les jours mêmes qui sembloient destinés à la joie, tels que sont les jours de noces, les Grecs & les Romains rappelloient aux époux les anciennes miseres des premiers habitans du monde; à Athenes on leur présentoit du gland & du pain, & à Rome on leur faisoit manger un gâteau de fromage d'une espece particuliere (15), on leur servoit des oignons, des noix, des pommes de pin, des grains de pavot, du lait & du miel; & on leur rappelloit qu'autrefois les hommes s'étoient nourris des glands de la forêt de Dodone.

IV. Au nouvel an des anciens Perses on apportoit au Roi dans des vases d'argent des grains & des légumes, le Roi en mangeoit lui-même, & en offroit aux assistans. Le Japon va nous expliquer le motif de cette cérémonie; en effet le jour de l'an les Japonois s'envoient

(15) V. *Diodor. Sicul. Lib. I. Sect.* 2. *Potter Archæologia. Lib. IV. Cap.* 18. *Dionyss. Halicarnass. Lib. II. Cap.* 8 §. 4. Chez les Romains c'étoit la comésion de ce gâteau entre les époux, que l'on nommoit *Confarreatio*, qui faisoit la partie sacramentale du mariage, & qui donnoit le sceau de l'authenticité à cette cérémonie. *Bodin. I.* 34. *Ovid. fastor. IV.*

réciproquement de petits coquillages, & ils le font pour se rappeller la pauvreté de leurs ancêtres; à leur grande fête appellée *Mateuri*, qui se célebre le neuf du neuvieme mois de leur année, ces Insulaires ont une solemnité qui ressemble assez aux Bacchanales & aux Saturnales par le tumulte qu'on y fait. Cette fête semble consacrée à retracer le souvenir de la misere primitive, on y promene de vieux chevaux, de vieilles armes, de vieux souliers que l'on porte en triomphe, & l'on y fait l'effusion d'une espece de bierre commune que l'on vuide avec une cuiller d'or dans des vases de terre non vernissés, pour en présenter aux Magistrats en mémoire de l'indigence des ancêtres. Il n'est point de grandes solemnités où l'on ne fasse usage de cette boisson par le même motif. Dans cette même fête on représente un temple construit de bambou, couvert de chaume, muré de planches & entouré de branchages, qui mériteroit à peine d'être comparé à une grange, tant il est simple & chétif; par-là on se propose de représenter l'architecture des pauvres ancêtres. On peut rapprocher de cet usage celui qu'observoient les Romains pour la ca-

bane de Romulus que l'on conſervoit avec le plus grand ſoin, & que l'on réparoit avec du chaume & des roſeaux. Il faut auſſi ſe rappeller que dans la fête des Tabernacles les Juifs demeuroient dans des berceaux & des branchages. Les mêmes Japonois ont conſervé le temple d'Iſſe, le plus révéré qui ſoit au Japon, dans toute ſa pauvreté primitive. Nous retrouvons au Tonquin (16) des uſages analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Au nouvel an on eſt obligé de manger d'une eſpece de noix particuliere, & la ſuperſtition ayant corrompu cet uſage, les Tonquinois empoiſonnent quelquefois ces noix qui font mourir les enfans à qui ils les donnent. En Europe tout le monde ſçait qu'au jour de l'an on donne aux enfans des gâteaux, des dragées & d'autres friandiſes, préſens qui dans l'origine peuvent avoir eu les mêmes motifs lugubres que les anciens, mais adoucis par le temps & par l'ignorance des intentions antiques.

Je ne ſçais ſi c'eſt à cet eſprit com-

(16) V. Kempfer. Liv. III. Chap. 3. & Livre IV. Chap. 6. *Dionyſ. Halicar. Lib. I. Cap.* 18. *Titus Liv. Lib. V. Valer. Maxim. Lib. IV. Cap.* 4. Voyages de Tavernier. Tom. V. Liv. 4.

mémoratif qu'on doit rappeller l'usage des prêtres du Tonquin qui à tous les renouvellemens de lune font mémoire de leurs ancêtres autrefois morts de faim. Je crois pouvoir soupçonner que c'est là le principe originaire du culte des ancêtres établi généralement au Japon & à la Chine (17), culte qui paroît avoir bien du rapport avec celui que l'on rendoit autrefois aux *Pénates*, aux *Manes*, aux *Lares*, aux *Lemures*, d'autant plus que les usages actuels de l'Orient y correspondent tout-à-fait. Au treizieme de la septieme lune, c'est-à-dire vers la mi-Août, les Japonois ont une fête des morts. On suppose que dans ces jours les morts viennent habiter leurs anciennes demeures sur la terre ; toutes les maisons sont ornées pour les recevoir, on va au devant d'eux, on leur parle, on les complimente comme si on les voyoit devant ses yeux ; pendant la nuit les villes & les campagnes sont éclairées de flambeaux ; le lendemain on congédie les morts avec un compliment, on les conduit hors de la ville ; & lorsqu'on est de retour on fait la visite des maisons, & à coups de bâtons & de pierres on chasse les

(17) Cérém. Relig. Tom. VI.

ames qui auroient voulu rester. C'est aussi dans ce même temps que l'on fait à la Chine le grand sacrifice en l'honneur des ancêtres. La fête nocturne des *Lemures* se célébroit chez les Romains au mois de Mai; on étoit aussi dans l'usage de chasser les ames des morts (18). On célébroit pareillement à Athenes des fêtes funebres en l'honneur des ancêtres péris dans les eaux du déluge.

V. Les Juifs qui ont si souvent négligé leurs usages pour ceux des étrangers, nous en montrent encore aujourd'hui qui dérivent de la plus haute antiquité, sans pouvoir nous en donner d'explication raisonnable, soit par leur Loi qui n'en parle point, soit par leur tradition orale. A la fête de la Pentecôte, qui étoit pour leurs peres la fête de la moisson ou des prémices des grains, ils mangent aujourd'hui du laitage, des gâteaux, de la pâtisserie & d'autres friandises, & sont bien éloignés de penser qu'ils observent en cela un usage funebre & appartenant aux anciennes fêtes de Cérès; mais ils ne manquent pas de lire pendant cette fête le livre de Ruth, parce qu'il y est parlé de famine & de mois-

(18) *Ovid. fastor. Lib. V.*

moiſſon, de la mort de *Mahalon* & de *Helion*, ainſi que d'*Orpha*, des voyages & du retour de la triſte *Noëmi* (19). De même au premier jour de l'année civile, en Septembre, les Juifs mangent du pain levé & du miel, & les Rabbins fondés ſur la tradition, conſeillent de manger du fenouil & de l'ail (20). On voit encore dans la Bible qu'au commencement de l'année ſacrée en Mars, il faut manger des laitues ameres & du pain d'affliction. On ne peut point regarder cet uſage comme une des commémorations des nations, puiſqu'il ſe rapportoit à la célébration de la Pâque & du paſſage de la mer rouge; il eſt cependant ſingulier qu'un précepte auſſi funebre fût joint à la mémoire d'un événement ſi heureux pour les Iſraëlites.

Au 19ᵉ. du mois *Thot*, premier mois

(19) נָעֳמִי *Noomi*, belle; בָּכָה pleurer, gémir; *Mahalon*, malade, infirme; *Cileion*, fin, terme, accompliſſement; *Ruth Azephah* détruite, décapitée, *Raab*, famine; *qetſir*, moiſſon. On voit que tous ces noms annoncent de la triſteſſe, & que la ſolemnité dans laquelle on rappelle l'hiſtoire de Ruth doit avoir eu pour objet primitif une commémoration lugubre & fâcheuſe

(20) V. Léon de Modene. Part. III. Chap. 5. Cérém. Relig. Tom. I.

de l'année Egyptienne vers l'équinoxe de l'automne, & qui répond au commencement de l'année civile des Juifs, on ne mangeoit en Egypte que des figues & du miel (21). Au 9e. du mois *Theveth* les Juifs ont un jour de jeûne, de deuil & de tristesse dont ils avouent ne point connoître le motif; peut-être a-t-il pour objet le solstice d'hiver qui tombe vers ce temps-là. Les Athéniens avoient aussi une fête de tristesse appellée *Diasic*, consacrée à Jupiter *Milichien*. Durant cette fête on s'assembloit hors de la ville, & l'on y pleuroit sans autre motif que la crainte de l'avenir (22).

VI. Enfin pour terminer toutes ces fêtes lugubres nous rappellerons ici la fameuse fête d'Adonis. Presque tous les anciens ont expliqué sa fable par l'astronomie & la théologie; Vénus *Astarté*

(21) *Plutarch. in Iside*, &c. Mémoires de l'Acad. des Inscript. Tom. VI. p. 85.

(22) Il y a toute apparence que ce surnom de Jupiter est Oriental, & vient de *Malac*, Roi: s'il vient de *Malach* ou de *Malaq*, il signifie destructeur, exterminateur. *Melchom*, *Milcom*, *Moloch* & *Malec* signifient Roi en différens dialectes; c'étoient des noms que les Phéniciens & les Carthaginois donnoient à Saturne.

fut l'amante d'Adonis, que Mars fit tuer à la chasse par un sanglier, ou qui le rendit impuissant; descendu aux enfers, Proserpine en devint amoureuse, & Calliope décida entre les deux Déesses rivales, que leur amant demeureroit six mois sur terre & six autres mois sous terre. A la fête anniversaire d'Adonis toute une Ville prenoit le deuil & donnoit des marques de la plus profonde tristesse; les femmes, seules prêtresses de ce culte, se rasoient la tête, & se frappoient la poitrine en courant les rues. Au dernier jour de la fête la tristesse se changeoit en joie, & chacun se réjouissoit, comme si Adonis fût ressuscité. Le commencement de la fête s'appelloit ἀφανισμὸς *disparition*; c'étoit alors qu'on se lamentoit sur la mort d'Adonis; & la fin de la fête s'appelloit εὕρεσις *la trouvaille*; c'étoit alors qu'on se réjouissoit de l'avoir retrouvé, ou de sa résurrection. Dans la partie lugubre de la fête on faisoit pour Adonis une pompe funebre réelle, dans laquelle on portoit la représentation d'un jeune homme pâle & mourant. Le cortege étoit accompagné de corbeilles remplies de gâteaux, de fleurs, de branches d'arbre, & de toutes sortes de

fruits. Le culte d'Adonis étoit établi dans toute la Syrie & l'Assyrie ; il n'étoit point inconnu aux Juifs, ils donnoient à Adonis le nom de *Thammus* qui étoit celui du mois de Juin : delà les Hébreux appelloient le solstice d'été *Tecupha-Thammus*, ou le période de Thammus, parce que c'étoit alors qu'on faisoit la mémoire de sa mort, & que l'on célébroit sa fête (23). Le culte d'Adonis étoit établi dans toute la Grece ; on y célébroit des mysteres pour les femmes. Dans ces fêtes on ne voyoit aux coins des rues que des représentations de cadavres ; les femmes vêtues de deuil venoient les enlever en pleurant, & on célébroit leurs funérailles avec tous les signes de l'affliction la plus profonde & la plus réelle, par des chants lugubres, par des sanglots & des gémissemens. Les jours des fêtes étoient

(23) Les Assyriens, les Egyptiens, les Phéniciens & les Cypriens se disputoient Adonis; son culte étoit fameux à Byblos en Phénicie. Né de la passion que Cyniras conçut pour sa fille Myrrha, il paroît avoir quelques rapports avec l'histoire de Loth & de ses filles, ou avec celle de Cham qui vit son pere endormi dans une posture indécente comme Myrrha vit son pere Cyniras; celui-ci éveillé maudit son fils Adonis.

réputés très malheureux; on y portoit des vases de terre dans lesquels on mettoit du bled, des fleurs, des herbes naissantes, des fruits, de jeunes arbres, des laitues qui étoient regardées comme la nourriture des morts; après quoi l'on jettoit toutes ces choses dans la mer ou dans quelque fontaine (24).

Il est à propos de remarquer que vers le même temps on célébroit en Egypte la même fête, mais au lieu d'Adonis c'étoit Osiris & Apis qui en étoient les objets. Les cérémonies d'Egypte & de Phénicie avoient une grande conformité dans les deux pays. L'Egypte sembloit avertir la contrée voisine de se réjouir, parce que le Dieu qu'on avoit pleuré avoit été retrouvé. C'est alors en effet qu'en Egypte on noyoit le bœuf Apis en cérémonie, & l'on ne se livroit à la joie que lorsqu'on en avoit retrouvé un autre (25).

(24) V. *Plutarch. in Alcibiad.* & les Mém. de l'Académ. des Inscript. Tom. III. p. 98 & suiv. Macrobe prouve qu'Adonis n'étoit autre chose que le soleil. Voyez *Saturnal. Lib. I. Cap.* 21.

(25) On noyoit ce bœuf, emblême de l'agriculture, pour prévenir l'indécence de sa mort naturelle. Ce bœuf divinisé s'appelloit *Menavis*, ou *Menophis* à Memphis; *Abis* en

VII. Chez les anciens, non ſeulement les fêtes avoient toujours quelque objet triſte à préſenter aux hommes, mais on trouvoit encore quelque choſe de lugubre même dans leurs feſtins & leurs parties de plaiſir. Les repas de cérémonie commençoient & finiſſoient par des chanſons conſacrées ſous le nom de *Linos*, *Elinos*, & *Maneros*. Ces chanſons n'étoient que de véritables lamentations en Egypte & en Grece: elles rappelloient le ſouvenir du fils unique d'un ancien Roi. On ne ſçait point préciſément quel étoit *Linus* qui, auſſi bien qu'Orphée, avoit, dit-on, chanté l'origine du monde, les victoires des Dieux, & les révolutions qui devoient par la ſuite arriver à la nature. Ces deux poëtes ſont ſouvent confondus. On voit encore la mort de Linus & celle d'Adonis ſouvent chantées enſemble. Si nous conſultons la fable, tantôt elle nous dit que Linus étoit fils d'Apollon, tantôt qu'il étoit fils d'Uranie, tantôt qu'il étoit fils de Mercure. Les uns nous diſent qu'il fut tué par Apollon pour avoir

Phénicie; *Epaphus* en Grece. C'eſt, ſuivant Nonnus, le même Dieu que *Cronus*, *Belus*, *Ammon* & *Zeus*. Suivant les Egyptiens l'ame d'Oſiris paſſoit dans ce bœuf ſacré.

osé se comparer à lui; les autres nous apprennent qu'il enseigna la musique à Hercule qui le tua. On prétendoit avoir ses os à Thebes en Béotie, & les Béotiens célébroient tous les ans son anniversaire sur l'Hélicon, avant que de sacrifier aux Muses. Pausanias regarde le *Linus* des Grecs & le *Maneros* des Egyptiens comme le même personnage. Quoi qu'il en soit, Plutarque nous dit que Linus fut l'inventeur des lamentations funebres; la plus ancienne musique fut triste & funebre; & peut-être que le nom de ce poëte, prophete ou musicien n'est autre chose que quelque titre de chanson ou de complainte sur les anciens malheurs du monde, dont on a fait un personnage ou un Héros malheureux (26); d'ailleurs on célébroit les fêtes de Linus & d'Orphée de même que celles d'Osiris, par des cris & des lamentations.

Aux chants lugubres qui commen-

(26) On peut voir sur Linus *Pausanias. Lib. IX Cap.* 29 Eustath. *in Homeri Iliad. Lib.* 18. *Plutarch. de Music.* §. 2. Huet *Demonst. Evang. Propos. IV. Cap.* 8. §. 20. En Phénicien *Lunoth* & *Lunoubt*, ainsi qu'en Hébreu *Thelunoth*, *Thlunoth* signifient *complainte*, *murmure*. Quelques Auteurs ont regardé Linus comme un Moïse.

çoient & terminoient les festins on joignoit encore en Egypte un spectacle très-propre à attrister les convives; on leur montroit un cadavre, un squelette ou un cercueil; souvent les Egyptiens plaçoient celui de leurs peres ou de leurs meres qui demeuroit pendant le repas au bout de la table. Ce spectacle triste dans son origine, ne servit par la suite des temps, qu'à avertir les hommes de se livrer au plaisir & de profiter du présent en véritable épicurien. Cependant les chansons lamentables dont ces repas étoient assaisonnés, indiquent que primitivement ces usages avoient une toute autre vue, & contenoient des institutions sérieuses; ils étoient destinés à avertir les hommes de leur fragilité, de leur sort futur, & à les engager à vivre dans l'union & dans la concorde pendant leur séjour passager sur la terre. Enfin le cadavre que l'on exposoit étoit l'image de la terre, ou d'Osiris suivant d'autres, qui étoit l'emblême de la nature, par lesquels on vouloit rappeller la mémoire de la destruction du monde, & faire souvenir qu'il étoit encore périssable (27).

VIII. Si

(27) V. Herodot. Liv. II. Lucien, du Deuil.

VIII. Si nous passons en Amérique nous y remarquerons aussi ce ton funebre. Les Péruviens avoient des temples où le soleil étoit représenté par une pierre appellée *Guacas*, c'est-à-dire larmes ou pleurs; on n'entroit jamais dans ces temples qu'en pleurant, & l'on sacrifioit des hommes à cette Divinité lugubre; chaque maison avoit aussi son *Guacas* ou emblême funebre du soleil. Ces mêmes peuples avoient encore des fêtes de tristesse consacrées aux jours d'éclipses: le chant y étoit lamentable parce qu'on se croyoit proche de la fin du monde. Les Moxes avoient des fêtes funebres qui se célébroient annuellement. Parmi les peuples du Missisipi il en est un qu'on a nommé *pleureurs*, parce qu'on y pleure à la naissance des enfans & à la vue de tous les étrangers que l'on rencontre, vû que ces sauvages attendent le retour de leurs ancêtres. Chez un autre peuple des mêmes contrées on trouve des fêtes funebres que l'on solemnise par des chansons tristes & par des cris effrayans (28). Les

Plutarch. dans le banquet des 7 Sages & dans le traité d'Isis & d'Osiris. Voyages de Paul Lucas. Liv. VI. p. 237.

(28) V. Conquête du Pérou. Tom. I. Liv. I.

Floridiens, comme on a vu, ont conſervé le ſouvenir du déluge; ils en faiſoient mention dans des chants lamentables; les Braſiliens avoient auſſi des chants de la même nature. On rapporte la même choſe des Canadiens; leurs airs ſont languiſſans, & pluſieurs de leurs fêtes reſſemblent aux Orgies, & aux uſages qui ſe pratiquoient aux fêtes de Cérès & d'Iſis. Tous les voyageurs nous repréſentent ces ſauvages comme des nations triſtes & mélancoliques. Drake ne vit au détroit de Magellan que des hommes & des femmes qui aux félicitations qu'ils lui faiſoient, mêloient des pleurs & des ſanglots. Parmi les Inſulaires de la mer du Sud, Dampierre a vu un peuple qui dans ſes jours de fêtes, qui ſe célebrent ordinairement la nuit, obſerve des uſages particuliers, & par ſa façon de s'habiller prétend rappeller les mœurs de ſes ancêtres. Aux Iſles Mariannes les femmes aux phaſes de la lune vont chanter au clair de la lune des chanſons lugubres, cet uſage s'appelle la *complainte des femmes* (29). Les annales Chinoiſes

Chap. 2. Voyage de Coréal. Tom. II. p. 362. Voyages du Nord. Tom. V. Cérémon. Relig. Tom. VII.

(29) Laffiteau mœurs, des Sauvages. Tom. I.

diſent qu'avant Fohi les hommes errans dans les forêts vivoient très-malheureuſement, après avoir dormi ils ſe levoient & ſoupiroient, puis ils alloient chercher leur nourriture comme les bêtes. Les Groenlandois ſont naturellement mélancoliques, quand ils ſont ſeuls ils baiſſent la tête & ſoupirent, ſouvent ſans pouvoir en rendre raiſon. Ils n'ont aucun motif de religion ni de philoſophie pour ſe conſoler de leur miſere & du climat rigoureux qu'ils habitent (30). Si nous liſons l'Edda, ou la mythologie des Scandinaves, qui faiſoit la baſe de la religion des Celtes Septentrionaux, nous n'y verrons qu'un livre apocalyptique & des poéſies lugubres & effrayantes qui menacent également les Dieux & les hommes des malheurs les plus affreux. Chaque page de cet écrit nous retrace le dogme de la fin du monde & du renverſement de la nature; les traits les plus frappans & les plus énergiques nous y peignent ſans ceſſe l'avenir le plus rédoutable & le plus triſte; les poëtes de ce climat glacé ne

p. 228. Hiſt. génér. des Voyages. Lettres Edifiantes. Tom. XVIII.

(30) Hiſt. Nat. d'Iſlande & de Groenland par Anderſon. Tom. II. p. 242.

semblent avoir échauffé leur imagination que pour rendre les hommes malheureux par l'attente d'un avenir effrayant. Non contens de représenter une nature toujours prête à expirer, & de prédire tant de maux, ils célebrent encore une Déesse semblable aux Cybele & aux Astarté, qui ne cessoit de pleurer la perte de son époux; ils la nommoient la Déesse de l'espérance, parce qu'elle se flattoit de le retrouver un jour. Ils célébroient la mémoire & la mort de Balder, Dieu puissant, que l'on prétend être un Apollon, que les hommes, les bêtes, les arbres, les plantes, la terre & le ciel avoient pleuré; c'est ainsi que les Pan & les Satyres avoient autrefois pleuré à la mort d'Osiris. Ainsi le passé & le futur offroient partout quelque chose de sinistre aux hommes, & toutes leurs institutions religieuses sembloient toujours les rappeller à la douleur & aux larmes. On sçait d'ailleurs que cette doctrine effrayante étoit celle des Druides, c'est-à-dire des prêtres de toutes les Nations Celtiques qui habitoient autrefois l'Europe.

IX. Nous ne pouvons quitter ce chapitre sans parler des jours que les anciens regardoient comme malheureux,

Tous ces jours dans leur origine étoient consacrés par la religion primitive à la commémoration de la destruction du monde & de l'ancienne misere des hommes, ils étoient destinés à leur donner des instructions sur le passé, le présent & l'avenir. Suivant Plutarque Xénocrate prétendoit que toutes les fêtes ou les jours malheureux où l'on jeûne & se tourmente par des macérations ne sont point consacrés à des Dieux bons, mais à des puissances méchantes, à des Démons.

Le mardi étoit réputé un jour malheureux en Egypte, parce que c'étoit celui de la naissance de Typhon. Le samedi étoit un jour malheureux parce que c'étoit celui qui étoit consacré à Saturne, Dieu qui, sous de certains aspects, étoit regardé comme malfaisant. Le cinquieme jour étoit regardé comme malheureux : selon Hésiode en ce jour les Furies de l'enfer se promenent sur la terre ; c'est celui de la naissance de Pluton & des Euménides ; c'est en ce même jour que la terre enfanta Cée, Japet & le cruel Typhée, & toute la race des impies qui conspirerent contre les Dieux. Tous les jours des fins des périodes furent censés malheu-

reux. A Rome les jours malheureux étoient ceux où l'on ſacrifioit aux Mânes, le lendemain des *Volcanalia*, les Féries Latines, les Saturnales, les Lemuries. Chez les Grecs les fètes d'Adonis ne paſſoient pas pour être d'un meilleur augure. Par la ſuite les divers événemens arrivés aux Etats donnerent lieu à inſtituer divers autres jours malheureux; enfin chaque Souverain ou chaque particulier s'en faiſoit à lui-même; Auguſte n'eût rien voulu entreprendre le jour des Nones (31).

Chez les Perſans le dernier mercredi du mois Sapher, s'appelle le *jour de la trompette*, parce que ce ſera ce jour-là que les Anges réveilleront les morts pour les appeller au jugement dernier. On ſent bien que dans ſon principe l'objet de cette tradition n'a été que d'inſtruire les hommes & de les faire ſonger à cet événement redoutable. Quoi qu'il en ſoit, les Perſans ne font aucune affaire ce jour-là, ils ne ſortent point de chez eux lorſqu'ils peuvent s'en exempter. Bien plus ce triſte mercredi a communiqué ſes qualités ſiniſtres à

(31) *V. Plutarch. de Iſide & Oſiride §. 12. Virgil. Georg. Lib. I. vs. 277. Dictionn. Mythol. Tom. II. p. 202.*

tous les autres mercredis qui sont regardés comme des jours malheureux; jamais les Caravannes ne partent ce jour-là, plusieurs Persans ne veulent point ouvrir leurs boutiques; & cette superstition tient tellement à la contrée que les Arméniens, qui ne suivent point la Religion du pays, y sont aussi livrés que les Persans eux-mêmes; jamais ils ne voudroient dater un acte le mercredi, ni le signer ce jour-là (32).

D'un autre côté chez presque tous les peuples le premier jour d'un nouveau période, d'une nouvelle année, d'un nouveau cycle, a toujours été regardé comme un jour heureux; il est avantageux à pareil jour de commencer une entreprise, & les anciens réputoient comme un des plus heureux augures lorsqu'un Prince commençoit son regne avec un nouveau cycle (33).

(32) V. Les Voyages de Chardin. Tom. IX.

(33) V. les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Tom. XVI. p. 240. Hésiode dit que le septieme jour est heureux parce que c'est celui de la naissance d'Apollon. Nous aurons encore occasion de revenir par la suite sur la même matiere.

CHAPITRE II.

Des Sectes anciennes, des pélerinages, du culte des montagnes.

I. L'Homme que la mélancolie accable fuit la société ; un des effets naturels de l'esprit funebre des religions fut de produire le dégoût du monde ; des hommes à qui tout sans cesse rappelloit les révolutions de la nature, les fléaux envoyés sur la terre par la Divinité irritée, enfin les jugemens qu'elle devoit un jour exercer sur le genre humain, durent regarder la vie actuelle comme un passage, & se dégoûter d'une société qui ne convient point à des êtres chagrins, dont le plus grand plaisir est de méditer leurs peines & de se nourrir des objets qui les allarment. Si les Solitaires que le dégoût du monde a fait retirer de la société dans les premiers siecles de l'Eglise Chrétienne, n'ont point produit de nations sauvages, c'est que leurs retraites ne furent point éloi-

gnées des villes, c'est qu'ils demeurerent toujours environnés de peuples fixes & civilisés; d'ailleurs le vœu de continence qu'ils ont tous embrassé rendit heureusement leur état stérile; il ne s'est entretenu & perpétué jusqu'à nos jours que par une sorte de génération mystique, mais si la nature eût contribué à sa perpétuité, il n'est pas douteux que le genre humain ne fût rentré dans son ancien état. Les hermites qui ont vécu séparés les uns des autres, n'auroient avec le temps produit que des sauvages, & ceux qui se sont réunis ensemble pour vivre suivant des regles fixes & sous une discipline commune, auroient peu-à-peu formé des peuplades & des nations toutes religieuses qui n'auroient différé les unes des autres que par les variétés de leurs regles qui pour elles se seroient changées en usages civils & politiques. La même chose est arrivée dans les premiers temps du monde renouvellé. Les hommes qui se sont le plus écartés les uns des autres, ont produit des familles solitaires que le temps a rendu sauvages; ceux au contraire que quelque heureux climat a sçu attirer & réunir en plus grand nombre, y ont insensiblement formé

de grandes & de puiſſantes nations ; mais toutes nombreuſes que ces différentes peuplades ont été, il ne faut les regarder dans leur principe que comme ayant été des ordres d'hommes religieux, ſoumis à une diſcipline toute religieuſe, en un mot comme des hommes qui n'avoient point d'autre loi, ni d'autre Code que ceux que la religion leur preſcrivoit. C'eſt à cette origine que l'on doit rapporter cette ſage morale & cette diſcipline de police dans leſquelles ces peuples ont tous excellés, & qu'ils ont entretenu pendant tant de ſiecles ; c'eſt delà que procedent ſuivant les apparences, toutes ces cérémonies légales, tous ces uſages gênans & minutieux, & cette abſtinence de caprice pour certains animaux dans un pays, & pour d'autres animaux dans un autre. La vie des anciens peuples Indiens, Egyptiens, Hébreux, Chaldéens, Perſes & même celle des Crétois & des Lacédémoniens, ne nous paroît ſi monaſtique, & ſi remplie de rites, de rubriques & d'uſages que parce qu'elle les dérivoit des premieres familles qui s'étoient totalement conſacrées à la religion ; le temps nous offriroit le même ſpectacle ſi les ordres monaſti-

ques d'aujourd'hui en ſe ſéculariſant & en renonçant au célibat conſervoient cependant toujours leurs uſages & leurs regles ; on verroit d'abord des villes & enſuite des peuples entiers aſſervis à des uſages & à des habillemens ſinguliers, à des abſtinences diverſes ; les uns ſe nourriroient de chair, les autres de poiſſons ; quelques-uns n'uſeroient jamais que de l'huile ; enfin tous les uſages qui diſtinguent aujourd'hui ces ordres diſtingueroient les peuples de la terre, & leurs rubriques devenues générales dans une nation, ne feroient plus regardées que comme des uſages politiques & civils, de religieuſes qu'elles auroient été dans leur principe.

Cette ſéculariſation des premieres familles religieuſes converties en nations, n'a donc point entiérement fait perdre aux hommes leurs façons de penſer & leurs inſtitutions primitives. Si la multiplication des hommes & leur état fixe & ſédentaire a changé peu à peu leur façon de vivre, & les a engagés dans une infinité d'occupations nouvelles qui ont fait perdre au vulgaire ſes anciennes idées & ſon eſprit primitif, il s'eſt formé chez toutes les nations des claſſes d'hommes particulieres qui ont cherché

à perpétuer l'ancienne façon de vivre & les dogmes religieux qui en étoient les principes. Toutes les nations ont toujours eu dans leur sein des hommes particuliers qui se sont fait un mérite de mépriser le monde, & dont l'état a été de n'en point prendre sur la terre, pour ne s'occuper que de la vie future. Dans les premiers temps c'étoit la religion qui dictoit ces sentimens, par la suite l'ambition a eu lieu de s'en louer, lorsque les hommes ont presque universellement donné l'autorité & le pouvoir à ceux que cette façon de penser distinguoit des autres. Enfin ce genre de vie est aussi devenu l'asile de la pauvreté & de la paresse, lorsque par la suite des temps le monde s'est vu forcé de nourrir ceux qui avoient fait vœu de renoncer au monde & de ne rien faire pour lui. Ce n'est point ici le lieu de suivre les abus que l'orgueil, l'ambition, l'avarice & la paresse ont fait de ce genre de vie chez les nations sédentaires & civilisées; nous nous en tiendrons à l'esprit primitif qui l'a fait embrasser, nous en ferons voir la suite & la chaîne non interrompue chez les peuples mêmes les plus ensevelis dans les ténebres de l'idolatrie.

II. Rien n'a plus frappé nos voya-

geurs modernes que la vie des pénitens Indiens connus sous le nom de *Fakirs.* Les austérités qu'ils pratiquent vont jusqu'au prodige; nuds pendant toute l'année, ils couchent sur la cendre sans autre couverture que le ciel; leur vie n'est qu'un pélerinage perpétuel de Pagode en Pagode; les uns s'ensevelissent tous vivans dans des tombeaux où ils ne reçoivent de l'air & de la nourriture que par un trou; d'autres font des jeûnes excessifs; presque tous prennent des postures incommodes; ce sont de tortures constantes qu'ils s'imposent pendant des années entieres & même pendant toute leur vie, & qu'ils soutiennent avec une patience incompréhensible. Ils pratiquent toutes ces choses dans la vue de faire pénitence, de fléchir le ciel irrité & de mériter un heureux avenir. En un mot rien n'est plus étonnant que le genre de vie adopté par des gens que l'on nous représente comme les plus ignorans, les plus fourbes & les plus méprisables des mortels, mais que leur maniere de vivre extraordinaire fait regarder par leurs concitoyens comme des Saints, des amis de Dieu, & des prédestinés (1). Les Fakirs, nous dit-on,

(1) Tavernier. Tom. IV. Liv. III. Chap. 5. & 6.

font une secte de Banians; ils n'exercent aucun métier, ils ne possedent rien en propre, ils ne se marient point, ils méprisent les biens & les plaisirs aussi bien que le travail, ils courent sans cesse les chemins, ils ne vivent que d'herbes & de fruits sauvages, ils ne se logent que dans des masures & des grottes. Les plus saints vont tout nuds, ils se font gloire de la saleté la plus dégoûtante; jamais ils ne font leur barbe & ne se lavent le corps; jamais ils ne peignent leurs cheveux & sont comme des sauvages; ils ne vivent que d'aumônes, & sont soumis à un chef qui exerce sur eux l'autorité la plus absolue. En général ils se livrent à des austérités incroyables, & s'infligent des tourmens inouis. On les nomme *Gougis*, c'est-à-dire, *unis à Dieu* (2). Cette description tirée des voyageurs modernes s'accorde avec le tableau que Strabon nous a transmis des anciens *Brachmanes*. „ Ils menent, nous dit-il, une vie très-austere; ils vivent hors des villes dans les bois, ne mangent point de chair, n'approchent point des femmes; ils couchent sur des peaux, ne parlent que de la vie à venir, toute leur vie

(2) V. Histoire Génér. des Voyages. Tom. IX. & X. Strabon Liv. XV.

„ eſt une préparation à la mort ; ils di-
„ ſent que le monde périra, & atten-
„ dent un jugement & des peines futu-
„ res, pluſieurs vivent de feuilles & de
„ fruits ſauvages ; ils s'habillent d'é-
„ corce : les uns couchés ſur le dos de-
„ meurent expoſés au ſoleil & à la
„ pluie, & reſtent immobiles ; d'autres
„ tiennent un bras ou un pied en l'air ;
„ la plûpart vont tout nuds ; & quel-
„ ques-uns ſe brûlent pour aller dans
„ une meilleure vie plus pure, &
„ exempte des maux de celle-ci.".

En effet ce genre de vie ſurpaſſe notre nature ; ces hommes merveilleux ne s'occupent ni des biens, ni des plaiſirs, ni d'une poſtérité, ni de la ſociété. L'eſprit de leurs uſages eſt de ne s'attacher qu'au Culte Divin & à la méditation des choſes céleſtes ; ceux qui embraſſent leurs inſtitutions ne tiennent plus à la terre & à la vie mortelle ; ils n'ont que leur corps ſur la terre, leur eſprit eſt dans le ciel, ils l'habitent déja comme des intelligences pures, le monde n'eſt qu'un enfer pour eux. Cette vie & cette façon de penſer ne ſont point, comme on pourroit le croire, empruntées des doctrines modernes ; ce que les Faquirs font aujourd'hui, les Brachmanes le faiſoient il y a deux mil-

le ans. Les anciens Brachmanes, dit Porphyre, méprisoient cette vie dans l'espérance d'une autre, & regardant ce monde comme une prison, ils félicitoient les morts & pleuroient sur les vivans (3). Eusebe nous dit que chez les Bactriens & les Indiens il y avoit des milliers d'hommes qui s'abstenoient de viande, de vin & de liqueur fermentée; c'est une loi, dit-il, qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres; leur vie est pure & chaste; ils n'adorent qu'un seul Dieu, ne s'occupent que de lui seul, & s'abstiennent de toute action impure & criminelle (4). Les Indiens, dit Valere Maxime, se jettent dans les flammes avec une intrépidité merveilleuse, ils ne craignent point la douleur (5).

Ainsi le genre de vie des pénitens Indiens de nos jours remonte à la plus haute antiquité; s'ils pratiquoient il y a deux mille ans les mêmes usages qu'aujourd'hui, c'étoit, suivant les apparences, en conséquence de quelque loi ou discipline établie par leurs ancêtres; & si l'on fait attention à l'attachement singulier

(3) *Porphyr. de Abstinent.*

(4) *Euseb. Præparat. Evangel. Lib. VI. Cap.* 10.

(5) *Valer. Maxim. Lib. III. Cap.* 3. §. 8.

gulier des Orientaux pour tout ce qu'ils tiennent de leurs peres, on risquera très-peu d'assurer que les usages des Indiens ont pris leur source dans les premiers âges du monde renouvellé (6). La seule

(6) Rien n'est plus étonnant que l'attachement des peuples Orientaux pour leurs usages. Platon dans son *traité des loix Livre III.* dit que par une loi d'Egypte il étoit défendu de faire aucune innovation ou de rien changer ni dans le chant, ni dans les instrumens, ni dans les formes, ni dans les dessins, ni dans la peinture. Aucun artiste ne pouvoit rien faire de contraire à ce qui étoit établi. Ainsi, ajoute-t-il, vous observerez dans ce pays que ce qui a été peint ou sculpté, ou construit il y a dix mille ans, semble tout aussi nouveau que le moderne, parce que le moderne n'est pas mieux fait que l'ancien, ni l'ancien plus mal fait que le moderne, & que l'art n'a été ni altéré, ni perfectionné. C'est ainsi que Platon parloit il y a environ 2160 ans. Les Chinois montrent le même attachement à leurs usages; & dans cet Empire une question est sur le champ décidée dès que l'on peut prouver qu'elle est autorisée par la conduite des Ancêtres. Strabon, Livre XV, nous dit que les Rois Indiens ne sortent jamais qu'avec l'appareil d'un camp; les Mogols & tous les Princes de l'Indostan, de Siam & de Tonquin observent encore cet usage. Le même Auteur parle de l'usage où sont les femmes de se brûler après la mort de leurs époux. Les anciens nous ont aussi parlé de l'adresse des Indiens dans la teinture des étoffes, peinture des toiles & de leur industrie. Pline dit que les *Seres* ou Chinois, sont hu-

différence qui se trouve entre les Brachmanes & les pénitens de nos jours, c'est que ceux-ci sont ignorans, tandis que le témoignage de l'antiquité s'accorde à nous dire que les Brachmanes étoient des Philosophes sçavans & respectables; les grands hommes de la Grece alloient les consulter, de même que les Sages d'Egypte; ils étoient les dépositaires d'une tradition vénérable; ceux d'aujourd'hui ne sont plus les dépositaires que d'une mythologie bizarre & d'une théologie confuse, qui portent néanmoins l'empreinte de la plus haute antiquité; cette mythologie est vraisemblablement chez eux comme chez tous les peuples du monde, le fruit du langage énigmatique de leurs prédécesseurs. Ainsi que tous les docteurs du genre humain ils ont voilé leur doctrine pour la rendre sacrée & plus respectable au vulgaire; la longueur des temps l'a rendue a la fin inintelligible pour les docteurs eux-mêmes; ainsi que le peuple, ils ont insensiblement perdu de vue le sens spirituel pour prendre à la lettre l'emblême & l'allégorie. Ce que la doc-

mains & doux, mais qu'ils évitent les autres nations; ils ne les vont point chercher pour commercer, mais ils les attendent. *Hist. Natur. Lib. VI. Cap.* 17.

trine des docteurs Indiens a toujours eu de plus particulier, c'est le dogme de la *Métempsycose* & toutes les incarnations de leurs Dieux; c'est à ce dogme que les peuples de l'Indostan ont l'obligation de ne s'être point jettés autrefois comme les Grecs, dans un Polythéisme grossier qui n'avoit sa source que dans la diversité des emblêmes de la divinité, que l'on a considérés comme représentant des puissances & des intelligences distinctes & séparées; au lieu que les Indiens ont presque tous considéré ces emblêmes comme représentant toujours le même être, qui avoit pris successivement diverses formes d'hommes, d'animaux, de plantes, &c. suivant les différens services qu'il a voulu rendre au genre humain. L'origine de leurs pénitens se trouve confondue avec toutes les fables antiques; leurs Dieux eux-mêmes n'ont quelquefois point dédaigné de se déguiser en *Fakirs*, & les légendes de leur mythologie ne parlent que de pénitens fameux, de leurs pélerinages, & de tout ce qu'ils ont fait pour mériter un avenir heureux (7).

III. Les sectes des Bonzes de la Chi-

(7) V. Lettres édifiantes. Tom. XIV.

ne, du Japon & des autres contrées des Indes Orientales, n'ont pas vraisemblablement une origine moins ancienne. Le *Foë* des Chinois n'est que le *Vistnou* des Bramines. Le *Sommona-codom* des Siamois, le *Budom* de Ceylan, le *Siaka* du Japon, ne sont que le même Dieu, ou le même être que l'on prétend s'etre transformé jusqu'à huit mille fois, s'etre fait connoître sous différens noms, & dont la doctrine s'est répandue depuis les Indes jusqu'au Japon & jusques dans les déserts de la Tartarie & des climats glacés de la Sibérie (8). Ce qui a fait douter de l'antiquité de ces doctrines, c'est que chez presque tous les peuples qui croyoient ces différentes incarnations ou incorporations de la Divinité, ce dogme a quelquefois servi de voile à différens imposteurs pour tromper les hommes & pour abuser de l'attente vague dans laquelle ils virent presque tous des transformations futures. Par-là souvent des imposteurs adroits se sont fait passer pour des Dieux; mais quoique ces fausses apparitions aient eu souvent lieu dans ces

(8) Histoire Générale des Huns. Tom. II. p. 225 & *suiv.* Du Halde. Histoire de la Chine. Tom. III. p. 23.

contrées, les diverses doctrines qu'elles apportoient n'ont fait que renouveller d'anciennes idées & des préjugés antérieurs, & enter de nouvelles fables sur les anciennes; tous ces imposteurs ou Dieux transformés, ont prêché le dogme de la vie future, la fin du monde, le mépris de la vie actuelle. La doctrine de *Foë* est très-sublime, elle anéantit l'homme pour l'unir avec Dieu, elle ordonne d'abandonner pere, mere, pour le suivre, de s'oublier soi-même, de marcher à la perfection, & de se rendre en quelque façon insensible, jusqu'au point d'oublier ses membres pour arriver aux récompenses éternelles (9).

Il n'est point étonnant que toutes ces prétendues apparitions de la Divinité aient toujours produit la même doctrine chez tous les peuples; elle est fondée sur l'attente indéterminée où les hommes ont toujours été du Dieu de la fin des temps; c'est un dogme corrompu, mais apocalyptique dans son origine, & qui a du, chaque fois qu'il a été présenté aux hommes, les effrayer, contribuer à perfectionner leur morale, & les porter au mépris des cho-

(9) Hist. des Huns. Tom. II. p. 225 & *suiv.*

ſes d'ici-bas. C'eſt cette doctrine que ſuivent les *Lamas* de Tartarie & du Thibet; les *Talapoins* de Siam; les *Bramines* des Indes; en un mot preſque toutes les ſectes des contrées Orientales qui toutes ſont, ou myſtiques, ou quiétiſtes. Les Talapoins ſont de toutes ces ſectes ou ordres religieux ceux qui mènent la vie la plus auſtere & la plus rétirée; ils ſont ſoumis à une Hiérarchie réguliere, ils vivent dans des monaſteres où ils ſe livrent à la priere & à la contemplation pour ſe rendre dignes du Ciel. Cependant quelques voyageurs nous les dépeignent ſous des traits bien différens, & nous aſſurent que ces religieux ſe livrent à toutes ſortes de desordres, & que leur habit les met à couvert des châtimens que la puiſſance temporelle inflige aux autres citoyens (10). Nonobſtant leur doctrine ſublime, ces ordres ſont remplis de vices & d'abus, introduits, ſans doute, par les fables & les ſuperſtitions ridicules que l'on a mêlées à des vérités morales. C'eſt un effet de tout langage myſtique & plus qu'humain. Dès que l'homme veut ſonder les profondeurs inconnues, ou s'élever au

(10) V. Kempfer. Hiſt. du Japon. Liv. I. Chap. 2.

deſſus de ſa ſphere, il eſt bientôt forcé d'en deſcendre, & ſouvent il ſe jette dans des extrémités oppoſées; l'humanité eſt le milieu que l'homme doit tenir; à meſure qu'il a voulu s'élancer au-delà de ſon être, ſa chûte eſt devenue plus rude & plus rapide.

IV. Quelques-unes de ces ſectes s'occupent de ſciences occultes & ſurtout de la recherche du breuvage de l'immortalité. Les bonzes de la ſecte de *Lao-kium* dans la Chine, ſont fort adonnés à l'alchymie, & travaillent à la pierre philoſophale & au remede univerſel. Ce *Lao-kium* ſe vantoit d'avoir le ſecret de prolonger la vie humaine, ce qui fit appeller ſa ſecte la ſecte des *immortels*; des Empereurs de la Chine, ainſi qu'un grand nombre de leurs ſujets, furent ſouvent les dupes de ces prétenſions merveilleuſes, ſi propres à en impoſer à la crédulité des hommes qui voudroient perpétuer leur exiſtence (11). Peut-être que le prétendu breuvage de l'immortalité des Chinois n'a été fondé dans ſon origine que ſur la doctrine de la vie future & de l'immortalité de l'ame, marquée par quelque allégorie qui

(11) Hiſtoire de la Chine de Du halde. Tom. III. p. 19.

fut prise par la suite à la lettre ; ce sont toujours les vérités qui ont conduit l'homme aux erreurs ; des sectes entieres livrées à cette folle recherche, semblent nous prouver que cette folie a eu quelque chose de religieux dans son principe. La *Fontaine* de *Jouvence* est une fable universelle & de la plus haute antiquité, elle se trouve, suivant les Juifs, dans le pays où Elie & Enoch sont cachés, & elle ne sera connue qu'à la fin du monde dont ces deux prophetes seront les précurseurs (12).

V. Non seulement ces sectes Orientales se livrent à des extravagances, mais même leur doctrine porte l'homme à des actions cruelles à lui-même & inutiles à la société. Les Fakirs de l'Indostan ne sont point les seuls que l'idée de la vie future porte à se tourmenter avec fureur ; au Japon les *Jombados* sont des especes d'hermites qui peuplent les montagnes ; leur nom signifie *soldats de montagnes* ; l'esprit de leur institut est

(12) Cette fontaine est fameuse dans les livres des Orientaux. Tous les Rois de l'Orient l'ont cherchée avec soin. On la nomme *Ilia-Kedher*, eau d'Elie, elle est, dit-on, située dans la région ténébreuse vis-à-vis du trône de Lucifer.

est de combattre, s'il le faut, pour la cause des Dieux & de la religion du pays. Ils pratiquent les austérités les plus rigoureuses; ils passent leur vie à voyager de montagnes en montagnes; tous les ans ils s'imposent le devoir d'en grimper une fort élevée & remplie de précipices; ils se préparent à ce pélerinage par les jeûnes & la plus exacte continence. Cette secte est de l'ancienne religion des *Camis*, la premiere du Japon (13). Cette religion prescrivoit une multitude de pélerinages que les religions & sectes modernes ont adoptés; ils ont pour objet d'obtenir la félicité temporelle & éternelle; nous avons parlé ci-devant du pélerinage d'Isse qui est le plus saint de tous. Le Foë des Chinois qui est le même que le *Sciaka* des Japonois, parle, dit-on, dans ses écrits d'un Dieu plus ancien que lui appellé *O-mi-to*, ou *Amida*, en l'honneur duquel on fait des pénitences excessives, on se noie dans des barques percées, on se précipite du haut des rochers, on s'enferme entre quatre murailles, on se fait écraser sous des chariots, le tout pour

(13) V. Kempfer Liv. III. Chap. 6. Charlevoix Hist. du Japon dans le Livre Préliminaire. Chap. XIII.

obtenir les récompenses d'une autre vie. La secte du *Budsdo*, qui est plus moderne au Japon, & dont *Siaka* est le fondateur, n'est guere plus sensée; ses disciples s'imposent des austérités, des postures gênantes, & travaillent à l'anéantissement de leurs sens, en vue d'une autre vie où les méchans seront punis, mais reviendront en ce monde après avoir expié leurs péchés. Enfin le Dieu de tous ces peuples semble n'être dans leur esprit qu'un Dieu cruel & exterminateur.

Tous ceux qui ont été témoins des austérités révoltantes que pratique cette multitude de fakirs, de bonzes & de dévots dont l'Asie est remplie, paroissent avoir peu réfléchi sur ces usages, & s'être peu occupés d'en connoître les motifs & les sources. C'est cependant cette connoissance qui peut seule nous montrer le tableau moral de l'univers; ces macérations de toute espece que l'Asie ancienne & moderne a pratiquées, n'ont point eu d'autre origine que les impressions qu'ont fait sur les hommes les dogmes antiques & sacrés de la venue d'un grand Juge, de la destruction du monde, d'un jugement dernier, enfin des récompenses & des peines d'une

vie future. Mais cette impression a frappé les Asiatiques en raison de la force & de la chaleur de leur climat, qui est cause que ses habitans ont tout porté à l'extrême. La raison apprend à toutes les sociétés que l'on doit aux Monarques l'obéissance & le respect; les Orientaux ont substitué la servitude à l'obéissance & l'adoration au respect; la raison nous apprend que le premier de nos devoirs est d'adorer le Créateur; de se soumettre à ses décrets, & de s'humilier devant lui; les Orientaux, esclaves en religion comme en politique, ont poussé leur religion jusqu'à l'abrutissement & jusqu'à méconnoître la nature humaine. Leurs prieres & leurs méditations ne sont que des folies & des extases, leurs humiliations sont des indignités, & leurs pénitences des fureurs.

VI. Le dogme d'un jugement dernier ne s'est pas moins maintenu dans l'ancienne Egypte. Les peuples de cette contrée, dit Diodore de Sicile (14), regardent la durée de la vie comme un temps très-court & de peu d'importance, c'est pourquoi ils appellent les mai-

(14) *Diodor. Sicul. Lib. I. Sect.* 2.

ſons des vivans des hôtelleries par lesquelles on ne fait que paſſer, tandis qu'ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts où l'on demeure toujours; voilà pourquoi les anciens Monarques de ce pays ont été aſſez indifférens ſur la conſtruction de leurs palais, pendant qu'ils ſe ſont épuiſés à conſtruire leurs tombeaux. Cette doctrine n'étoit point particuliere à un certain nombre d'hommes, c'étoit la façon de penſer d'un peuple très-nombreux, c'étoit là-deſſus qu'étoient fondés toute ſa légiſlation, toutes ſes coutumes, & tous ſes uſages tant publics que domeſtiques. Pour retracer ſans ceſſe à ce peuple le dogme d'un jugement à venir, un tribunal viſible après la mort de chaque homme jugeoit ſes actions en préſence de tout le monde, & l'attente d'un jugement ſemblable retenoit chaque particulier dans l'exacte obſervation de ſes devoirs; ce qui étoit, dit Diodore, très-propre à rendre les hommes plus ſages, & plus diſpoſés à former entre eux une ſociété qui fût également avantageuſe à tous (15). Le même auteur ajoute que le lac Achéron, que la barque de Ca-

(15) *V. Diodor. Lib. I. §. 2. Cap.* 34 & 36.

ron, la piece de monnoie qu'on donnoit pour le passage de chaque mort, étoient des usages civils qui se pratiquoient auprès de Memphis, que les Grecs ont appliqués aux enfers, & qu'ils expliquoient dans leurs mysteres. Il pourroit suivre de ceci que les Grecs ont pris à la lettre les usages civils qui se pratiquoient aux funérailles des Egyptiens, & qu'ils ont dit que la même chose se faisoit dans les enfers : c'est-là ce qui fait dire à Diodore que les Grecs ont corrompu par leurs fictions & leurs fables ce que l'on doit croire de la récompense des bons & de la punition des méchans, & que par-là ils ont livré à la raillerie des libertins un des plus puissants motifs que l'on puisse proposer aux hommes pour les engager à bien vivre. Je soupçonnerois que le commun peuple en Egypte ignoroit le vrai motif de ses usages ; ses rites étoient des mysteres pour lui ; la religion & la politique le retenoient par l'image sans lui rien dire de la réalité d'une autre vie ; ainsi il peut se faire que le peuple Egyptien ne crût pas si généralement une autre vie qu'on se l'imagine communément. Un ordre de prêtres & de prêtresses étoit cependant dépositaire du dogme

de la religion Egyptienne ; il étoit destiné à inſtruire le peuple & à le prêcher ſurtout par ſes exemples. Ces prêtres, ſelon Plutarque, ſe dévouoient au ſervice des temples & à la contemplation des vérités éternelles ; ils étoient raſés en ſigne de deuil, vêtus de lin en ſigne de pureté, ſoumis à la circonciſion & à toutes les cérémonies légales ; ils s'abſtenoient de pluſieurs viandes, & ne mangeoient jamais ni légumes, ni poiſſons, ni porc, ni mouton, ni feves, ni oignons, ils n'uſoient point de ſel, & ne buvoient que très-rarement du vin ; par la privation des plaiſirs de la chair, par de fréquentes purifications qu'ils pratiquoient la nuit & le jour, ils cherchoient pour ainſi dire à ſe déifier & à s'élever au deſſus de la nature humaine, par la haine & le mépris qu'ils portoient pour toutes les voluptés & les délices qui font l'objet des deſirs des autres hommes. Ces prêtres ſi exemplaires ſe faiſoient enſévelir dans leur habit de religion (16).

Nous avons déja fait remarquer dans une note qui précede (§. II.) l'attachement ſingulier des Egyptiens pour leurs

(16) *Plutarch. de Iſide & Oſiride. Herodot. Lib. II.*

institutions, ainsi nous ne pouvons douter que ces usages des prêtres Egyptiens ne remontent à la plus haute antiquité; nous devons en conclure que le genre de vie & la police des premieres nations du monde renouvellé étoient austeres, ressembloient à une regle monacale, & que les prêtres ont ainsi conservé le tableau des premiers âges du monde. Pour connoître l'esprit des ces usages & de la doctrine qui leur servoit de base, il ne faut que rappeller ce que nous avons dit sur les cérémonies, les fêtes & les commémorations des anciens, & nous verrons que ces institutions étoient fondées sur une morale sombre & mélancolique qui portoit toujours les regards des hommes sur une Divinité irritée qui, après avoir détruit le monde, reviendroit encore pour le détruire & le juger. C'est-ce que l'on peut conjecturer par les livres de Trismégiste & d'autres Auteurs Egyptiens, dans lesquels on prétend que les événemens futurs & le sort du monde étoient prédits.

VII. Quoique les Grecs, suivant Diodore, eussent abusé de tous les dogmes qui avoient rapport à l'avenir, & eussent inventé à leur sujet mille fables ri-

dicules qui avoient décrédité ces dogmes importans & sacrés, on ne laisse pas de trouver parmi eux des hommes qui se consacroient à un genre de vie tout particulier, & qui se livroient entiérement à l'étude & au culte de la religion. L'origine de ces sectes étoit si ancienne que l'on se flatteroit en vain de trouver la date de leur établissement ou les noms de leurs fondateurs.

Je commencerai par ceux qui ont mené la vie Orphique, auxquels se sont joints par la suite les disciples de Pythagore & ceux de Platon, qui se sont livrés à la contemplation, qui ont fait profession de mépriser les choses terrestres & de ne s'occuper que d'un heureux avenir. La théologie des Orphiques sembloit avoir pour base une naissance de Bacchus sous le nom de retour ou de renaissance d'Osiris (17). Delà cette secte fut appellée *Bacchique*, ce qu'il ne faut point entendre dans le sens vulgaire, vu qu'on a plus reproché aux Orphiques leurs visions que leur licence. Malgré le fabuleux du dogme qui servoit de fondement à cette secte, il pouvoit renfermer une vérité. Les Grecs comme

(17) *V. Diodor. Lib. I. Sect. 1. Cap. 13.*

les Indiens ont pu être les dupes de cette attente indéterminée que l'on a vue dans tous les peuples ; ce que l'on rapportoit de cette génération d'Osiris n'est ni plus vrai, ni plus faux que la régénération du Vistnou ; ce Dieu qui tous les ans se régénéroit en Egypte, pouvoit bien passer pour s'être régénéré une fois en Grece. Il est même très-vraisemblable que plusieurs autres Dieux des Grecs n'ont point eu une origine différente, & que les mythologies Egyptiennes, Grecques & Romaines n'ont point été différentes de celle qui subsiste encore dans les Indes, & qui nous montre le passage successif de la Divinité dans différens corps d'hommes ou d'animaux. Quoi qu'il en soit, les Orphiques institués en mémoire de cette régénération d'Osiris, avoient pour objet dans leurs mysteres de régénérer les hommes, & de les détacher de ce monde en leur révélant ce qu'ils sçavoient de son origine, de sa nature & de sa fin ; ils leur expliquoient ce que c'étoit que la Divinité, quelle étoit la religion dont elle vouloit être honorée. C'est delà qu'Orphée, qui n'est peut-être que le nom d'une secte personnifiée, passa pour l'instituteur du culte des

Dieux chez les Grecs, des cérémonies religieuſes, des expiations, des orgies & des myſteres ſacrés ; c'eſt encore pour cela que l'on a mis ſur ſon compte la plûpart des événemens & des malheurs de l'Oſiris Egyptien ; on lui a rendu, comme à lui, un culte annuel & périodique ; on a pleuré ſa mort ; bizarreries qui indiquent le cahos d'obſcurité dans lequel l'ancienne religion étoit tombée (18).

(18) Ciceron nous dit qu'Orphée n'a jamais exiſté. *De natura Deor. Lib. I. Cap.* 108. Ariſtote a prétendu la même choſe. V. *Huet Demonſtrat. Evang. propos. IV. Cap.* 8. §. 19. Cependant Diodore de Sicile nous dit qu'il rapporta d'Egypte ſes myſteres, ſes orgies & toute la fable des enfers. V. *Diodor. Lib. I. Sect.* 2 *Cap.* 36. Les Grecs le regardoient comme le plus ancien des poëtes ; il étoit prêtre, muſicien, aſtronome, philoſophe, théologien & prophete ; il avoit, dit-on, écrit ſur le chaòs, la fabrique du monde, & le commencement des choſes, & il avoit annoncé le ſort futur de l'univers ; il avoit civiliſé les hommes & leur avoit appris à vivre en ſociété, à bâtir des maiſons, ce qui a fait dire qu'il attiroit les pierres & les arbres par les accens de ſa lyre ; il deſcendit deux fois aux enfers ; enfin il fut tué par la foudre, ou ſelon d'autres déchiré par les Bacchantes, & ſa tête rendit des oracles. Les biſtonides le pleurerent, & on le pleura dans la Grece comme Atys, comme Adonis & comme Oſiris. Orphée, ſuivant Plutarque, ne man-

Les Orphiques cependant n'en étoient pas moins des hommes austeres & rigides, éloignés des plaisirs sensuels; ils ne mangeoient rien qui eût eu vie, dans la vue de s'en tenir aux premiers usages des hommes; ils étoient respectés par leurs vertus éminentes, on les croyoit

geoit ni chair, ni œufs. V. le banquet des sept sages & les propos de table. Pausanias lui attribue l'institution du culte & des mysteres d'Hécate à Egine, & de Cérès en Laconie; la statue d'Orphée avoit celle du mystere à côté de lui, & l'on chantoit ses hymnes dans les mysteres des anciens. V. *Pausanias Lib. IX. Cap.* 30. Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Tom. V. p. 117. On peut comparer l'histoire d'Orphée avec celle de *Musée*, & l'histoire de l'un & de l'autre avec celle de Moïse le Législateur des Hébreux, dont le véritable nom est *Moüse* ou *Moüses*, qui est composé des mots Egyptiens *Moü*, eau, & *se* se conserver. *Musée* passe aussi pour être un des inventeurs de la poésie & de la musique. Il alla, dit-on, en Egypte, & à son retour il enseigna l'astronomie & la théogonie; il apprit aux hommes que tout avoit eu un commencement & auroit une fin. Il fut tué dans la guerre des Géans. On lui attribue l'invention des expiations & des oracles, & les anciens prétendoient avoir le recueil de ses prophéties. Platon dit qu'il promit aux bons des délices éternelles; *Musée* peut n'être autre chose que le titre personnifié des hymnes sur la terre sauvée des eaux. Borée donna à Musée le don de voler. *Pausanias Lib. I. Cap.* 22.

en commerce avec les Dieux, & souvent on les consultoit comme les interprêtes de leurs volontés; s'ils devoient leur origine à l'idée abusive d'une fausse attente, leur vie n'étoit qu'une attente perpétuelle. Ils avoient des écritures & des prophéties qu'ils tenoient fort secrettes, parce qu'elles contenoient le destin du monde & des Dieux mêmes. Jupiter devoit un jour cesser d'être le Monarque de l'univers, Bacchus devoit régner à son tour & détrôner ce Dieu comme il avoit détrôné lui-même Saturne, qui avoit auparavant détrôné *Ouranos* ou le ciel; c'étoit alors que l'âge d'or devoit revenir, & que l'on devoit attendre un nouvel ordre des choses. Ainsi le systême des Orphiques étoit apocalyptique & fondé sur la passion que les hommes ont eue de tout temps de connoître un avenir qui les inquiétoit. Quelques-uns ont prétendu avoir connu les anciennes prophéties & les autres ouvrages d'Orphée, mais il y a tout lieu de croire que ces livres sont supposés; cependant comme l'esprit primitif des nations allarmées y régnoit encore, ils servirent à tromper d'autres gens que les Orphiques, qui entétés des mêmes visions qu'eux, saisissoient avidement

tout ce qui flattoit leur idée (19). Au reste on ne peut douter que cette ancienne secte de la Grece, toute extravagante qu'elle se soit montrée en certains temps, & quoiqu'elle ne parût livrée qu'au culte de Bacchus & de Cérès n'ait eu en vue de mériter par sa conduite les félicités à venir; delà cette réponse d'un Lacédémonien à un Orphique qui le sollicitoit d'embrasser sa secte dans la vue de se rendre digne des biens éternels. *Que ne te hâte-tu de mourir pour en aller jouir & pour l'exemple de la misere* (20)? Autre preuve que les cultes de Cérès & de Bacchus avoient, comme nous l'avons dit, des objets bien différens de ceux que le vulgaire connoissoit. C'est dans les mysteres & dans les sectes que l'on peut voir le véritable esprit de la religion payenne, quoi qu'aient pu dire des déclamateurs superficiels pour les faire paroître modernes. Les Porphyre, les Jamblique & les Platoniciens ne disoient rien

(19) V. les Mémoires de l'Acad. des Inscript. Tom. V. p. 117. Tom. XVI. p. 20 Tom. XXIII. p. 265. *Proclus in Timæum Lib. V.*

(20) V. *Plutarch. Apophteg. laconic.* Les Payens disoient de même aux premiers Chrétiens. Tuez-vous pour aller trouver votre Dieu. V. Hist. Ecclés. Tom. I.

de leur temps qui ne fût déja fort ancien.

VIII. Les Pythagoriciens forment encore chez les Grecs une ſecte qui mérite notre attention. Les diſciples de Pythagore mettoient tout en commun & ne jouiſſoient de rien en propre, ce qui les fit appeller *Cénobites*; ils pouſſoient la charité ou l'amour mutuel à mourir les uns pour les autres; ils s'abſtenoient de toute viande, ne buvoient point de vin, ne ſe nourriſſoient que d'herbes crues ou bouilles; on les éprouvoit par un ſilence rigoureux; ils faiſoient profeſſion d'un ſouverain mépris des plaiſirs & de tout ce qui eſt capable d'attacher l'homme à la terre; ils alloient vêtus de laine blanche; il ne leur étoit permis ni de rire ni de faire de raillerie, ni de faire des ſermens; enfin ils ſe livroient à la contemplation, ils ne révéloient aucun des ſecrets de leur ſecte myſtique; & l'un d'eux alla juſqu'à ſe couper la langue plutôt que de parler.

Pythagore, fondateur de cette ſecte, vécut ſuivant les uns du temps de Numa, & ſuivant les autres du temps de Tarquin l'ancien. Sa philoſophie avoit pour objet le culte des Dieux & les cérémonies de la religion. Il enſeignoit

que l'Etre suprême est impassible, invisible, incorruptible, & seulement intelligible; il proscrivoit les images & les statues des Dieux; il ne débitoit ses dogmes que de vive voix, & masquoit sa doctrine sous des Hiéroglyphes, disant qu'il n'étoit ni beau, ni honnête que les secrets de la religion fussent divulgués par l'écriture. Il regardoit la volupté comme le plus grand mal, le corps comme la plus grande des calamités de l'ame, & prescrivoit la tempérance & la frugalité comme les moyens les plus surs de s'en dégager. Il défendoit l'usage de la viande, voulant qu'on ne vécût que de fruits & de légumes; il ne permit point de sacrifier des animaux aux Dieux, & voulut surtout que l'on respectât le bœuf (21). Pythagore étoit outre cela géometre & physicien; il discouroit sur l'origine du monde, sur les principes des choses & sur les productions de la nature. Il apporta aux Grecs le dogme de la Métempsycose, & leur enseigna que l'ame immortelle

(21) Plutarque dans la vie de Numa attribue divers miracles & prodiges à Pythagore. Les Carmes ont regardé Elie & Pythagore comme leurs fondateurs. V. *Histoire des ordres monastiques. Tom. I. Aul. Gell. Lib. I. Cap. 9.*

ne fait que changer de demeure & passe dans les corps des animaux; il montra que tout change dans l'univers, & que tous les êtres qui le composent sont dans une circulation perpétuelle qui fait que rien n'est stable, que tout naît & se détruit, paroît & disparoît, finit & recommence sans que jamais rien périsse. Il enseigna que la terre avoit été la mer, & que la mer avoit été la terre. Le phénix étoit l'emblême de la nature circulante, elle est comme les Empires, sujette à changer, & tous les êtres physiques & moraux croissent, décroissent & se succedent (22).

IX. Il y avoit encore chez les anciens diverses sectes que l'on peut comparer à celles des fakirs Indiens; ces hommes menoient une vie errante & vagabonde; ils alloient de ville en ville chanter les victoires des Dieux, & après s'être condamnés à une pauvreté volontaire ils

(22) *Ovid. Metamorph. Lib. XV. fab.* 2. 3 *&* 4. Pythagore avoit beaucoup voyagé en Phénicie, en Syrie, en Judée, en Arabie, en Chaldée, en Perse & en Egypte où il fut initié à tous les mysteres. Il adopta une partie de la doctrine des Orphiques, & ne fut que le singe d'Orphée qui, ainsi qu'Homere, avoit déja parlé de la métempsycose.

ils mendioient sous le voile de la religion; la Phrygie inondoit tout l'Empire Romain de ses prêtres de Cybele, connus sous le nom de *Galles*, que les anciens nous ont représentés comme des charlatans & des vagabonds, des fanatiques & des misérables dont on craignoit souvent la fureur. Ils portoient tous la petite image de la mere des Dieux; ils alloient quêter pour la Déesse; ils jouoient des gobelets, & faisoient le métier de prophetes ou de diseurs de bonne aventure. Hiérapolis, comme on a vu ci-devant, étoit la pépiniere de ces Galles; & nous avons déja dit qu'aux fêtes qui s'y célébroient ils se faisoient remarquer par des extravagances souvent cruelles pour eux-mêmes : ils se mutiloient en l'honneur d'Atys.

Une secte aussi méprisable aux yeux même des anciens, ne mérite point sans doute qu'on la mette au rang de celles qui nous ont transmis les dogmes de l'antiquité; il faudroit pour cela connoître la nature des prophéties, que ces Galles alloient débiter de ville en ville; cependant il est difficile de ne les point regarder comme un reste de quelque ordre ancien de pénitens; leur

point de réunion à Hiérapolis, leur caſtration ou, ſi l'on veut, leur circonciſion cruelle en l'honneur d'Atys ſont des choſes qui annonçent un fanatiſme qui ne pouvoit être qu'une ſuite des idées funeſtes cauſées par les malheurs de la terre; le métier même de diſeurs de bonne aventure, a pu procéder de ces idées apocalyptiques ſur leſquelles l'antiquité religieuſe avoit fondé une ſcience ſecrette & myſtérieuſe. On peut préſumer que dans l'origine ces prophetes n'ont parlé que du deſtin de l'univers; qu'enſuite ils ont hazardé des Oracles ſur le ſort des Empires & des Nations, & qu'enfin ils ſe ſont abaiſſés juſqu'à parler du ſort des particuliers & des moindres affaires; par-là ces rêveurs ſublimes ou ces impoſteurs ſont devenus ſemblables à ces devins & charlatans qui, même aujourd'hui, ſçavent tirer parti de la crédulité du peuple. Les Orphiques étoient auſſi regardés comme des devins. Il n'y eut jamais à Rome un plus grand nombre de devins & de Chaldéens que ſous les Céſars: leur Empire étoit alors troublé par des doctrines effrayantes. Les mauvais gouvernemens rendent toujours les peuples ſuperſtitieux & inquiets.

X. Ceci nous conduit naturellement à parler des oracles fameux dont l'antiquité nous a conservé le souvenir fondé sur la curiosité inquiette des nations, il y a lieu de conjecturer qu'ils n'eurent dans l'origine d'autre objet que d'apprendre aux hommes ce qu'ils devoient penser des phénomenes effrayans de la nature; on alloit les consulter lorsque cette nature altérée ou dérangée par quelque événement extraordinaire, sembloit menacer le monde de quelque révolution; peut-être la curiosité que les hommes montrerent par la suite pour connoître l'avenir jusques dans les moindres choses, n'a-t-elle eu pour principe que la sollicitude primitive où les anciennes nations ont été longtemps sur le sort de l'univers entier. Il paroît que l'on doit ramener presque toutes les grandes erreurs à une même source; elles ne sont que des suites des impressions de crainte & de terreur que les anciens malheurs du monde ont faites sur les mortels.

Nos conjectures se trouveront confirmées si l'on fait attention que les oracles les plus célebres de l'antiquité se rendoient dans des lieux remarquables par des phénomenes naturels & par des

exhalaisons. Les Physiciens sçavent que les vapeurs annoncent les variations du temps, la pluie, la sécheresse, les orages, la chaleur, le vent ; on crut bientôt que ceux qui avoient eu occasion de faire des observations de ce genre, & qui demeuroient dans le voisinage de ces lieux, avoient également une connoissance parfaite de tous les événemens futurs. (23) Un berger qui faisoit paître ses chevres dans le voisinage du mont Parnasse, s'apperçoit d'une grotte d'où sortent des vapeurs qui étourdissent les chevres qui en approchent ; il profite de cette découverte pour prédire l'avenir ; tout le monde accourt auprès de lui ; & voilà suivant Diodore, l'origine du plus fameux des oracles de la Grece, qui pendant un grand nombre de siecles a décidé non seulement des affaires des particuliers, mais encore des intérêts les plus grands des villes, des peuples, des Rois, de la paix & de la guerre, & de la religion. Es-

(23) V. *Diodor. Lib. XVI.* Delà vient sans doute l'opinion où le vulgaire est parmi nous que les bergers sont sorciers. L'habitude qu'ils ont d'être à l'air les met à portée de prédire les variations du temps ; on en conclud qu'on peut s'adresser à eux pour retrouver les choses perdues.

chyle dit que la terre fut la premiere qui rendit des oracles à Delphes; ensuite que ce fut Thémis, & enfin que l'on veut que c'étoit Apollon qui rendoit les réponses. Ce passage semble indiquer que cet oracle n'annonça d'abord que les variations des saisons & qu'ensuite on s'adressa à lui pour la décision des procès & des disputes; enfin que l'oracle parla en vers, langage du Dieu de la poésie.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que la plûpart des oracles se trouvoient placés dans des lieux sujets à rendre des exhalaisons ou vapeurs, & dans des régions remplies d'eaux minérales & thermales & de souphre. La Béotie étoit la partie de la Grece où il se rendoit le plus d'oracles, à cause des montagnes & des cavernes qui s'y trouvoient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumes étoit placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs & de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendoient dans un antre d'où l'on sortoit tout étourdi des vapeurs qui y régnoient; & l'on prenoit sans doute pour un extase ou pour une communication avec les Dieux l'état de vertige & de con-

vulſion où mettoient ces exhalaiſons dangereuſes ; comme ceux qui parloient ne jouiſſoient point de leurs ſens, on crut que c'étoient les Dieux qui parloient pour eux & qui s'expliquoient par leurs organes. C'eſt ainſi que prophétiſoit la Pythie de Delphes ; après s'être aſſiſe ſur un trépied & avoir été quelque temps expoſée aux vapeurs qui ſortoient de l'antre ſacré, elle entroit en fureur, & l'on prenoit pour des oracles les réponſes qu'elle faiſoit. L'oracles de Claros opéroit par le moyen d'une fontaine dont les eaux enivroient & étourdiſſoient. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple étoit auprès d'une fontaine périodique ſujette à croître & à décroître. Quant à l'oracle de Dodone où les arbres parloient, on prétendoit ſans doute expliquer le bruit ſingulier que le vent excitoit en agitant les feuilles des arbres. Suivant Strabon les habitans de Lipari avoient le don de prédire l'avenir ; ce qui peut ſignifier que la qualité des vapeurs & des fumées qui partoient des feux ſouterrains dont leur Iſle étoit remplie, les mettoit en état de prévoir les variations de l'air ; c'eſt delà, vraiſemblablement,

que la fable attribuoit à Eole le don de prédire les vents, les tempêtes & les orages (24).

XI. Revenons à nos sectes. Les temps mythologiques de la Grece nous montrent encore divers personnages que l'on peut regarder comme ayant formé des sectes religieuses. Tels sont ces prêtres connus sous les noms de *Dactyles Idéens*, de *Curetes*, de *Corybantes*, de *Cabires*, de *Telchines*, &c. Mais on ne peut donner sur ces sectes que des conjectures hazardées, faute de détails historiques.

Les *Dactyles* passoient pour avoir été les premiers prêtres de Cybele. Ils étoient poëtes; en dansant ils chantoient la naissance de Jupiter; & ils passoient pour avoir inventé ou renouvellé les arts après le déluge de Deucalion. Les *Idéens*, que l'on confond aussi avec les *Dactyles*, passoient pour être les premiers qui après être descendus du Mont Ida où ils s'étoient réfugiés, vinrent s'établir au pied de cette montagne. Ils louoient les Dieux par leurs chants, ce que leur nom semble indiquer. Les *Curetes* furent également

(24) *Strabo Lib. VI. Pausanias in Beot. Cap. XXIII.*

confondus avec les précédens & avec les *Cabires* ; on les regardoit comme les plus anciens miniſtres de la religion ; on les repréſente comme des hommes livrés à la contemplation ; ils étoient, dit-on, en Crete ce que les Mages étoient en Perſe, les Druides dans les Gaules, les Saliens & les Sabins chez les Romains. On leur attribue l'invention de quelques arts & de quelques danſes ſacrées qu'ils faiſoient tout armés, au bruit des cris tumultueux, des tambours, des flûtes, des ſonnettes, ils frappoient avec des épées ſur des boucliers, ce qui les rempliſſoit d'une fureur divine qui en impoſoit au peuple épouvanté : c'eſt-là, ſelon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de *Corybantes* (25). On les regarde auſſi comme les inſtituteurs des Jeux Olympiques,

(25) *Strabo. Lib. X.* Κορυπτοντες βαινειν. qui rémuent la tête en ſautant. Cette étymologie Grecque doit peut-être le céder à l'Orientale qui explique ce mort par *offrande* & *aumone*. *Corbaniim* ſignifie en Hébreu des gens dévoués au ſervice de Dieu & de ſon temple. *V. Joſeph. contra Appion. Lib. I. & Baſnage, Hiſt. des Juifs. Tom. VI. p.* 423. Le nom de Curetes peut s'expliquer par *caſtrati* ou circoncis, en le faiſant dériver de *Carath*, couper.

ques, dans leſquels, comme on a vu, l'on célébroit la victoire de Jupiter ſur les Titans. Le bruit qu'ils faiſoient dans leurs danſes avoit, dit-on, pour objet de rappeller le bruit que l'on avoit fait autrefois pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter enfant, que l'on vouloit ſouſtraire à ſa voracité. Il y avoit de ces Corybantes en Crete, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, & par toute la Grece; peut-être a-t-on donné ce nom à tous les prêtres qui faiſoient des danſes ou des extravagances en l'honneur de leurs Divinités, quelles que fuſſent celles à qui ils s'étoient le plus particuliérement conſacrés. Lucien dit que les Corybantes de Cybele ſe faiſoient des inciſions; les uns couroient échévelés par les précipices, d'autres ſonnoient du cor, d'autres hurloient & frappoient ſur des tambours & des timbales; enfin ils ſe mutiloient en mémoire de Cybele deſeſpérée de la mort de ſon Atys. Ils obſervoient outre cela des jeûnes rigoureux & ne mangeoient pas même du pain; enfin tous leurs uſages n'étoient qu'une mémoire funebre de l'hiſtoire de leur Déeſſe & de ſon amant qu'ils retraçoient dans leurs myſteres.

Les Romains avoient leurs *Saliens ;* c'étoient des prêtres de Mars dont les usages étoient assez conformes à ceux des Curetes & des Corybantes. Nous n'avons rien de certain sur leur origine ; antérieure à la fondation de Rome, elle étoit inconnue des Romains mêmes. Leur grande fête se célébroit en Mars, au renouvellement de l'année civile. Les Saliens étoient gardiens des boucliers sacrés, desquels on faisoit dépendre le destin de Rome ; ils les portoient en triomphe en chantant & en dansant pendant treize jours consécutifs ; ces jours étoient de la plus grande solemnité pour les anciens Romains. Pour juger que l'institution de ces prêtres avoit été dans l'origine fondée sur des idées apocalyptiques, il faut seulement remarquer que pendant les treize jours que duroit cette fête périodique on ne pouvoit rien entreprendre d'important, on ne faisoit ni mariage, ni expédition militaire. D'ailleurs le culte des Saliens avoit pour objet un Dieu belliqueux & exterminateur, comme l'indiquent les noms de *Palloriens* & de *Pavoriens* que l'on donnoit aussi à ces prêtres.

Les *Bellonaires* étoient encore un or-

dre de prêtres de la même trempe, ils recevoient leur sacerdoce par des incisions qu'ils se faisoient aux cuisses & aux bras, ils offroient le sang qui en sortoit à leur Divinité cruelle en branlant la tête & en faisant des contorsions extraordinaires, ils se donnoient la discipline assidûment dans leur temple. Ils étoient regardés par les uns comme des devins & des prophetes, & par d'autres comme des enthousiastes & des furieux; en effet dans leurs accès ils prédisoient la prise des villes, les grandes défaites, & n'annonçoient jamais que le sang & le carnage. C'est de cette espece d'hommes que nous est venu le nom de FANATIQUE qu'ils ont porté les premiers; il leur fut donné parce qu'ils se tenoient dans leur temple dit *Fanum*, où ils avoient leurs visions; peut-être ce nom leur vint-il parce qu'ils étoient les trompettes de la terreur.

Isis, Sérapis & beaucoup d'autres Dieux avoient, comme Bellone, des ministres de cette espece, qui portoient aussi le nom de Fanatiques, sans se croire offensés de ce titre, qui n'étoit point pris autrefois dans le sens défavorable qu'on lui donne aujourd'hui.

Nous ne parlerons point ici des *Ves-*

tales de Rome & du Pérou. L'on ne peut douter que leur inſtitution n'ait eu pour objet un acte apocalyptique dont nous parlerons en ſon lieu.

XII. Pour completter le tableau des ſectes religieuſes de la plus haute antiquité, il nous reſte encore à parler des ſectes des Hébreux que l'on peut regarder comme une nation totalement ſacerdotale. Mais laiſſant ici ce que l'hiſtoire nous en apprend, nous ne dédaignerons point de conſulter les traditions de ce peuple & ſa mythologie rabbinique, utile en ce qu'elle eſt un excellent ſupplément à la mythologie des autres nations ; d'ailleurs il n'en eſt point dont l'eſprit ne ſoit utile à connoître pour éclairer l'hiſtoire. Les ordres religieux ſont, ſuivant les Hébreux, auſſi anciens que le monde. Seth, Enos, Caïnan, Enoch, Noë, Elie ont tous été inſtituteurs de regles monaſtiques, dont les ſectateurs ſe ſont détachés des choſes de ce monde. C'eſt à ces Patriarches qu'ils rapportent l'origine des *Enoſéens*, qu'ils prétendent avoir été les mêmes que les *Eſſéniens*, les *Cinéens*, & les *Cinéſéens*, dont il eſt parlé dans la Bible, ainſi que les *Réchabites*. Les Hébreux eux-mêmes n'ont tous

été que des moines de l'inſtitution de Noë. Les *Zuzim*, les *Emim*, les *Nephilim*, les *Zomzomim*, les *Enachim*, & tous les *Rephaïm* que d'après la Bible nous ne regardons que comme d'anciens Géans & comme des impies, étoient, ſelon quelques-uns, des gens conſacrés à Dieu & remarquables par leurs vertus. Voilà ſans doute de grandes fables & de grandes abſurdités; mais en faveur de l'hiſtorique auquel elles ſe trouvent jointes nous ne devons point les dédaigner tout-à-fait. Si l'on nous donne les *Zuzim* & les *Zomzomim* (26) pour des ſaints, leur nom ſignifie en effet des hommes qui méditent, & ce nom n'eſt point fort éloigné de celui de *Zophaſemin* ſous lequel Sanchoniathon déſigne les premiers contemplateurs des cieux. De même la ſignification la plus naturelle du mot *Rephaïm* eſt médecin: Orphée qui, comme on a vu, paſſe pour l'inſtituteur des Orphiques, étoit, dit-on, auſſi un grand médecin. En cela la mythologie des Rephaïm & des Orphiques ſe confond & les noms des deux ſectes ſont les mêmes. Quant à la ſecte inſtituée par Seth, on ne nous

(26) La racine de ces mots eſt *Zamam*, penſer, réfléchir. Deuteron. Chap. II.

en apprend rien ; on ſçait ſeulement qu'il y a eu des hommes qui ont prétendu ſuivre la doctrine de Seth & poſſéder ſes ouvrages qui, ainſi que ceux d'Enoch, étoient apocalyptiques. Les Juifs nous donnent les *Cinéens*, que la Vulgate dit être deſcendus de *Cin*, pour les enfans naturels ou myſtiques de Caïnan; en effet les noms que la Vulgate a, pour je ne ſçais quelle raiſon, rendus par *Cin* & *Cinéens*, ſont écrits dans le texte Caïn & Caïnites; ſans doute que les Juifs qui attribuent cette ſecte à *Caïnan* & la Vulgate à *Cin* qui n'eſt pas un nom réel, n'ont pas voulu que le nom de ces hommes religieux eût rien de commun avec celui de l'odieux *Caïn*; cependant rien n'eſt plus vrai que cette conformité de nom (27). Quoi qu'il en ſoit de l'origine de ces Caïnites ou Cinéens ſi l'on veut, leur ſecte ſe perpétua très-longtemps chez les Cananéens & chez les Hébreux ſédentaires; ils ne demeuroient que ſous des tentes, & menoient une vie paſtorale à l'imitation des premiers hommes: la Bible les fait Madianites & Arabes d'origine; il paroît qu'ils étoient très-nombreux du temps de Moïſe, puiſque Balaam parle

(27) בויבן בויבי & בויר *qenan*, *qaïn*, & *qeni*-

des Cinéens comme d'un peuple puissant, habitant les montagnes & les déserts, & il prédit que l'Assyrien les feroit un jour captifs (28).

Les *Esséens*, appellés aussi *Esséniens* & *Jesséens* formoient chez les Hébreux une secte dont les vertus ont été louées par les payens eux-mêmes. Il y a tout lieu de croire que leur secte étoit Judéo-Egyptienne, & qu'elle étoit composée d'Egyptiens qui avoient déja renoncé au culte des idoles, & de Juifs réformés par quelques-unes des philosophies de la Grece, & surtout par celle des Pythagoriciens auxquels ils ressembloient si fort que leur secte n'étoit probablement qu'une branche de la leur. Josephe, Philon & Pline sont les premiers qui en aient parlé; ni l'ancien, ni le nouveau Testament n'en ont point fait mention, ce qui paroît fort étonnant. On voit dans Joseph cette secte toute formée l'an 145 avant Jésus-Christ, tenir école dans l'art de prédire, & faire le métier de devins ou de Prophetes; cet Auteur cite ailleurs plusieurs de leurs prophéties qui eurent leur accom-

(28) V. Nombres. Chap. X. vs. 29. Juges. Chap. IV. vs. 11. Nombres. Chap. XXIV. vs. 21.

pliſſement du temps d'Hérode & des Princes Aſmonéens (29). Pline leur donne pluſieurs milliers de ſiecles d'antiquité, & dit qu'ils vivoient ſans femmes au milieu des déſerts : les Commentateurs de la Bible les font auſſi anciens que Moïſe, & ne ſont pas moins dans l'erreur que Pline. Il ne s'agit ici, ni de l'origine particuliere de cette ſecte, ni de ſon nom, mais de l'origine de ſa conduite & de ſa façon de vivre & de penſer. Comme ſa doctrine & ſa morale ſont les mêmes que celles de toutes les ſectes Orphiques & Pythagoriciennes dont nous avons déja parlé, il y a lieu de croire qu'ils n'en étoient qu'une branche, & que par ce canal la doctrine auſtere de ces Juifs étoit dérivée des Indes (30).

Les Eſſéniens ſe croyoient plus purs & plus ſaints que les autres Juifs : ils n'entroient jamais dans le temple de Jéruſalem, de peur de ſe ſouiller avec

(29) V. *Joſeph. Antiquit. Lib. XIII. Cap. V.* §. 9 & *Cap. II.* §. 2. *Lib. XV. Cap. X. Plin. Hiſt. Natur. Lib. V. Cap.* 17.

(30) Les Banians de l'Indoſtan ne mangent aucune ſorte d'animaux ; ils ont horreur de la guerre & de toute effuſion de ſang. Il y a parmi eux des ſectes qui ont beaucoup de rapport avec les Eſſéniens.

la multitude, ils se contentoient d'y envoyer leurs offrandes vû qu'ils n'habitoient point les villes; ils se tenoient dans les deserts & surtout dans ceux de l'Egypte, où étoit leur centre commun. Ceux qui demeuroient proche des villes étoient laboureurs, ceux du désert étoient contemplatifs; ils passoient par un noviciat, & faisoient plusieurs vœux; ils ne mangeoient jamais rien qui eût eu vie (31); ils avoient en horreur toute effusion de sang, & surtout celle qui se faisoit dans les sacrifices & à la guerre; ils s'abstenoient de femmes; & réduits à se nourrir des plantes & des légumes qu'ils cultivoient de leurs mains, leur genre de vie étoit aussi simple qu'austere. Ils sortoient vêtus de vieux habits, n'habitoient que sous des cabanes ou des tentes d'où les contemplatifs ne sortoient que le jour de Sabbath, les autres jours ils restoient dans le silence & la retraite; ils chantoient leurs hymnes en dansant; entre eux tout étoit commun; avant d'entrer dans leur secte il falloit distribuer tous ses biens à sa famille ou à la communauté sans rien réserver. Tant de rigueurs sur eux-mêmes & le grand respect qu'ils portoient

(31) V. *Porphyr. de Abstinent.*

à Moïſe ne les empêchoient pas d'être très-ſuperſtitieux & très-fanatiques. Un de leurs devoirs vulgaires étoit de ſaluer tous les jours le ſoleil levant, de l'invoquer pour le prier de ſe montrer, & de ne faire aucune ſaleté en ſa préſence; ce qui ſemble prouver que leur ſecte étoit un mêlange de Judaïſme & de la ſuperſtition Egyptienne qui s'étoient mutuellement corrompus & réformés. D'ailleurs les Eſſéniens étoient des viſionnaires livrés au ſyſtême d'une fatalité inévitable; ils s'abrutirent à force de myſticité; ils s'étourdirent à force d'allégories; ils s'endormirent dans leurs méditations pour ne jouir que des plaiſirs de l'ame; en commerce avec les Anges, ils croyoient avoir des viſions prophétiques, apprendre par leur moyen la ſcience de Dieu & de la nature, & poſſéder ſeuls les ſecrets d'une Théologie myſtique qu'ils ne divulguoient pas plus que leurs myſteres. Ils ſe vantoient de leurs connoiſſances en chymie & en médecine qu'ils prétendoient acquérir en méditant leurs livres antiques dans leſquels ils trouvoient une foule d'allégories. Ils demeuroient fermes & inébranlables dans leur doctrine; ils étoient prêts à ſacrifier leur vie à leur

liberté & à leur indépendance, & enduroient avec fermeté les supplices que les Romains firent souffrir aux Juifs qu'ils regardoient comme les ennemis de leur religion & de leur Empire; ils étoient soutenus par l'espérance d'un séjour bien heureux qu'ils plaçoient dans un pays chaud, situé au-delà de la mer, & bien loin de l'enfer qu'ils plaçoient dans un pays froid. A la fin cette secte se divisa, une branche forma la secte des Anges, qui disparut peu-à-peu; une autre branche ne voyant point que le monde changeât, reprit l'usage du mariage; enfin une troisieme branche, plus livrée que jamais à ses austérités, à ses visions, à ses extases, se perdit sans doute dans les déserts ou se réforma avec les Chrétiens (32).

Le nom de *Thérapeutes* que l'on a aussi donné au moins à une des branches des Esséniens, est le plus propre à faire connoître leur véritable origine: ce nom est Grec & signifie médecin; ce qu'il y a de singulier c'est qu'il a le même sens en Hébreu (33), circonstance qui

(32) V. Basnage Hist. des Juifs. Livre II. Chap. 20, 21, 22 & 23 & *Euseb. Præpar. Evang. Lib. XI. Cap. 3. Porphyr. de Abstinent.*

(33) En Hébreu *Thirépha*, *Thirepheu* vous

paroît prouver que les Eſſéniens étoient une branche de la ſecte des Orphiques dont les Pythagoriciens n'étoient, comme on a vu, que les imitateurs. De plus on ceſſera de s'étonner de la bizarrerie de la fable des Juifs qui font une ſecte religieuſe de ces Géans que l'Ecriture appelle *Rephaïm*, puiſque la racine de ce mot eſt la même que celle des précédens. Ceci indique que l'origine
* de ces ſectes remonte à une prodigieuſe antiquité. Surtout ſi nous remarquons que toutes les autres ſectes des Indes, de la Chine, du Japon, prétendent de même exceller dans la chymie & la médecine. La raiſon de cette conformité eſt ſi ſimple; des gens qui abandonnent le monde pour ſe livrer à la méditation n'ont eu dans le commencement d'autre étude que celle de Dieu & de la natu-

guérirez; *bitherapetha* il s'eſt guéri; ce qui dénote que le verbe Grec Θεραπευω, *guérir* dérive de l'Oriental *rapha* guérir, duquel dérivent encore *riphenth* ſanté, *rophe* & *ha-rophe* médecin; c'eſt de ce dernier mot que paroît venir le nom de l'Orphée des Grecs dont ils ont fait un grand médecin. D'où l'on ſeroit en droit de conjecturer que les *Therapeutes* & les *Orphiques* ne ſont point des noms différens; en ſupprimant les préfixes de la grammaire Orientale on a pu dire *Rophiques* & *Therophiques* dont on a pu faire *Orphiques*.

re; delà ils ont cru en tout temps s'être mis en possession des clefs du ciel & de celles de la nature; en se vantant d'être les médecins des ames, ils se sont aussi peu-à-peu rendus les médecins des corps: double moyen qui leur a souvent servi à tromper les hommes, & quelquefois à leur être utiles. Au reste sans vouloir faire aucune comparaison injurieuse, je rappellerai ici que beaucoup de nos ordres monastiques qui se sont rendus utiles par leurs Bibliotheques & leurs lumieres, ne l'ont pas été moins par leurs connoissances médicinales & leurs pharmacies.

L'origine des *Réchabites* n'est pas moins inconnue que celle des Esséniens; il paroît par la Bible que c'étoit une secte religieuse qui par une loi de ses peres ne bâtissoit point de maisons, ne semoit, ni ne moissonnoit point, ne plantoit point de vigne, & ne buvoit jamais de vin; ils habitoient constamment sous des tentes pendant toute leur vie sur la terre, qu'ils ne regardoient que comme un passage. Si les Juifs attribuent à Enoch & à Elie la fondation de cette secte, c'est d'abord une preuve de sa haute antiquité; en second lieu toute vie errante & de pélerinage étant

une vie d'attente fondée ſur une doctrine apocalyptique, les Réchabites ont du regarder avec le temps comme leurs fondateurs & leurs maîtres deux prophetes dont on entend le retour, & dont la venue doit, dit-on, être l'annonce de la fin du pélerinage du genre humain & du commencement de la vie bien heureuſe. Il ſeroit d'ailleurs inutile de rechercher quel eſt le *Réchab* inconnu dont cette ſecte portoit le nom ; il faut s'en tenir aux dogmes & au genre de vie des *Réchabites* pour juger de leur origine & de leur antiquité. C'eſt ainſi que la fable ſe joint avec l'hiſtoire pour contribuer à nous prouver que les ſectes, ainſi que les pélerinages & la vie errante ont tiré leurs ſources des idées religieuſes, & remontent aux temps les plus voiſins du renouvellement du monde.

XIII. Nous allons terminer ce chapitre par un tableau général des pélerinages pratiqués par un grand nombre de peuples de la terre ; on ne peut s'empêcher d'y reconnoître la peinture de la vie errante & vagabonde des premiers habitans du monde renouvellé, & nous devons les regarder comme les ſuites du dégoût que les révolutions de

la terre avoient inspiré à ceux qui en avoient été les malheureux témoins.

Nous avons déja eu occasion de parler de quelques pélerinages des Indiens & des Japonois, & des extravagances dont ces peuples superstitieux les accompagnent ; nous allons encore trouver le même esprit chez la plûpart des habitans de la terre ancienne & moderne (34). Les Indiens ont sept pélerinages fameux en sept endroits différens qui sont par eux réputés sacrés. Les Chinois font des pélerinages à une montagne appellée *Kicou-hoa-chan*, que les pélerins par dévotion ne montent qu'à génoux. Quelques Gentils Indiens vont en pélerinage faire leurs offrandes sur le *Pyr-pan-jal*, la plus haute des montagnes du Caucase. Aux sources du fleuve Songari est la plus haute montagne de toute la Tartarie Orientale, que l'on nomme *Chang-pe-chan* ; les Chinois & les Tartares ont pour elle la plus grande vénération ; ils débitent une infinité de fables à son sujet, & se vantent d'en tirer leur origine. Il est aisé de sentir que ces merveilles sont fondées sur une

(34) Cérém. Religieuses. Tom. VI. Lettres édifiantes, Tom. XII. XIII & XIV. Hist. de la Chine de Du halde. Tom. IV.

tradition corrompue par le temps, qui a appris à ces peuples que leurs peres réfugiés autrefois ſur le haut de cette montagne au temps du déluge, en ſont deſcendus par la ſuite pour habiter les plaines. Les Chinois ne débitent pas moins de fables ſur le mont *Pecha*, qui n'eſt qu'un amas de montagnes accumulées qu'ils regardent comme les plus hautes du monde. Dans la province de Fokien le mont *Vou-y-chan* n'eſt pas moins l'objet des reſpects & des pélerinages des Chinois: en effet il paſſe pour être le ſéjour des immortels; il eſt rempli d'une multitude de temples & d'hermitages. Les Apalachites ou Floridiens ſauvages vont à toutes les ſaiſons ſacrifier ſur le mont *Olaïmi*, pour rendre leurs actions de graces au ſoleil d'avoir ſauvé leurs ancêtres du déluge du lac *Théomi*. Leur ſacrifice n'eſt point ſanglant, ils offrent ſeulement du mahis, des fruits, du miel: il n'y a que leurs prêtres qui oſent approcher de la vaſte caverne qui ſert de temple, & où, dit-on, le ſoleil ſe cacha autrefois. Nous retrouvons la même fable & le même pélerinage chez les Japonois, lorſqu'ils vont à la montagne d'*Isje* qu'ils regardent comme le premier ſéjour de leurs

leurs ancêtres, & où le soleil se cacha pareillement. Tout Japonois, comme on a vu, fait ce pélerinage au moins une fois dans sa vie, & croit à son retour être comblé de graces & de bénédictions, & s'être rendu digne de la félicité éternelle. Les Caraïbes de S. Domingue faisoient, comme on l'a déja observé, un pélerinage vers une grotte de leur Isle, où le soleil & la lune se retirerent après avoir détruit les anciens habitans de l'Isle (35).

Le dernier mois de l'année Arabe s'appelle *Dhouthegiat*, ce qui signifie le mois du pélerinage; c'est le dix de ce mois que se célébre le grand *Baïram* des Turcs, & l'on fait à la Mecque le sacrifice d'un mouton; c'est alors que l'on pratique dans cette derniere ville les grandes cérémonies sur les pélerins. On sçait que les Musulmans sont obligés de faire ce pélerinage une fois en leur vie; on prétend que cet usage est beaucoup plus ancien que Mahomet. Chaque année ce pélerinage attire un concours incroyable à la Mecque. L'usage veut que les pélerins tournent sept

(35) Histoire générale des voyages. Hist. de la Chine de Du halde. Tom. I. Laffiteau. Mœurs des Sauvages. Tom. I. p. 134.

fois autour de la *Caaba* ou maiſon ſainte d'Abraham ; enſuite ils courent ſept fois d'un lieu marqué à un autre, d'abord lentement, & puis avec vîteſſe ; enfin l'on marche & l'on s'arrête en regardant avec inquiétude de côté & d'autre comme pour chercher quelque choſe ; ce qui ſe fait, dit-on, pour imiter Hagar qui cherche de l'eau pour Iſmaël.

XIV. On ne peut s'empêcher de remarquer que preſque tous les pélerinages des nations du monde ont toujours quelque montagne pour terme ; pour peu que l'on y faſſe attention on trouvera que cette circonſtance confirme tout ce que nous avons dit juſqu'ici des impreſſions faites ſur l'eſprit des hommes par le déluge & les révolutions de la terre ; c'eſt dans ces idées qu'il faut chercher la ſource du reſpect que tous les peuples ont eu pour les montagnes & les lieux élevés. L'Ecriture reproche ſans ceſſe aux Hébreux la paſſion qu'ils avoient pour aller ſacrifier ſur les lieux hauts. On ſe rappelle le reſpect que les Samaritains avoient pour le mont *Garizim*, fondé ſur ce qu'ils croyoient que le déluge ne l'avoit point couvert. Ezéchiel en parlant des tranſgreſſeurs de la Loi qu'il nomme calomniateurs, dit

qu'ils ont mangé sur les montagnes (36).

Nous voyons chez un grand nombre de peuples le même respect pour les montagnes. Les Perses, suivant Hérodote & Strabon, sacrifioient sur les montagnes les plus élevées aux Dieux, aux astres, aux élémens. Les Ethiopiens, dont le pays est rempli de montagnes fort hautes, prétendoient être les premiers des hommes & les premiers instituteurs du culte des Dieux; en effet ils ont passé parmi les anciens pour les plus religieux des hommes; & peut-être seroit-on fondé à croire que la religion ancienne a pu être un fruit de l'imagination embrasée de ces Ethiopiens (37). Diodore dit qu'ils regardoient les Egyptiens comme une de leurs colonies qui tenoit d'eux son culte & ses loix, & qu'originairement l'Egypte n'étoit qu'une mer.

Chez les Grecs toutes les hautes montagnes telles que l'Olympe, le mont Ida, le mont Nisa, étoient consacrées à Jupiter & étoient un objet de vénération. Le mot Grec Βωμὸς *autel*, semble dérivé de *Bamah* qui en Hébreu si-

(36) *Ezech. Cap. XXII. vs. 9.*

(37) *V. Strabo. Lib. XV. Herodot. Lib. I. Diodor. Lib. III. Cap. 2.*

gnifie *élevé*. Les Arcadiens alloient annuellement facrifier fur le mont Lycée, la plus haute montagne du Péloponefe, à Jupiter Lycæus : ce facrifice étoit accompagné de cérémonies qu'il n'étoit point permis de divulguer, il fe faifoit fur un autel de terre. Cette montagne étoit très-fameufe ; le temple étoit fort étroit & refferré, & l'on croyoit que ceux qui y entroient mouroient inévitablement dans l'année. On dit que ce culte avoit été originairement établi par Lycaon, Roi d'Arcadie, qui éléva un autel à Jupiter fur lequel on immoloit des victimes humaines, mais que le Dieu le changea en loup pour le punir de fa cruauté. C'eft fur le mont Lycée que quelques-uns prétendoient que Jupiter avoit été élevé ; cette montagne eft la meme que le mont *Geranion* où Paufanias dit que les Mégariens fe refugierent au temps du déluge de Deucalion (38). Nous trouverons l'explication des motifs de ce culte des Arcadiens dans ce que nous dit Denis d'Halicarnaffe ; il nous apprend qu'après le déluge les plaines d'Arcadie refterent longtemps inondées & incultes ; que les Arcadiens refugiés fur les montagnes y menerent une

(38) *Paufanias Lib. I. Cap.* 40. *Lib. VIII. Cap.* 38.

vie très-dure & très-misérable, & que par la suite ils envoyerent des colonies dans l'Isle de Samothrace, dans la Phrygie & sur le mont Ida (39). Appollodore dit que les plus hautes montagnes de la Grece se trouvent en Thessalie; c'est-là, selon lui, que les hommes échappés du déluge se sauverent en petit nombre; Pausanias nous apprend que le mont Parnasse leur fournit un azile. C'est peut être sur le même fondement que les Cappadociens & les Daces regardoient les montagnes comme des Dieux. L'Atlas étoit un objet de culte pour les Afriquains. Les Péruviens adoroient les montagnes. Selon leurs fables & leurs traditions ils s'étoient autrefois refugiés sur les montagnes, & quand ils voulurent en descendre le limon & les Géans qu'ils trouverent dans les plaines les obligerent de se refugier dans les cavernes où ils furent contraints de demeurer fort longtemps. Le mont *Pora* au Royaume d'Arrakan est regardé comme un Dieu, il est l'objet de la superstition du pays (40). Le mot *Pirpanjat*, dont nous avons déja parlé, & que nous

(39) *Dionys. Halicarnass. Lib. I. Cap.* 14.

(40) Voyage de le Gentil. Tom. I. p. 106. Hist. Génér. des Voyages. Tom. IX. p. 65.

avons dit être un lieu de pélerinage & de dévotion pour les Indiens, ne seroit-il pas le lieu où Bacchus livra de si furieux combats aux Egipans; du temps d'Apollonius de Thyane c'étoit une retraite de Sages qui étoient dépositaires de quelques fontaines merveilleuses dont les eaux servoient à purifier les Indiens qui par ce moyen obtenoient la rémission de leurs péchés. Les Grecs ont appellé cette montagne *Meros*; les Indiens *Mahameron.* Ces derniers y placent le Paradis, & prétendent que c'est delà que Brama leur a donné la loi (41).

CHAPITRE III.

De la vie errante & sauvage des premiers peuples.

I. TOut ce qui a été dit jusqu'ici nous fait voir l'univers absorbé dans la tristesse & cherchant à la nourrir perpétuellement par ses usages, ses fêtes &

(41) V. Bl. de Vigniere dans la vie d'Appollonius. Liv. III. Chap. 3. & les Lettres Curieuses & Edifiantes. Tom. IX.

ses commémorations. Il fut donc un temps où les malheureux habitans de la terre durent prendre un dégoût total pour leur demeure qui étoit le théâtre des catastrophes les plus terribles, & pour une vie de misere & d'effroi. Mais d'où pouvoient venir cette mélancolie, ces fètes lugubres, ces usages lamentables, cette vie troublée & inquiette, cette attente accompagnée de terreur, sinon de l'impression faite sur les hommes par les révolutions du monde? Si l'homme eût été heureux, il n'eût eu aucuns motifs pour se plonger ainsi dans la tristesse; son culte n'eût été qu'un culte de joie, de louanges, de reconnoissance pour les bienfaits de la nature, & d'admiration pour les œuvres du Créateur; il n'auroit point inventé mille institutions propres à abattre son ame, à empoisonner ses jours par des larmes perpétuelles, & à rendre son existence malheureuse.

On voit que chez plusieurs peuples anciens le dégoût de la vie étoit tel qu'ils pleuroient à la naissance de leurs enfans, & se réjouissoient à la mort de leurs semblables. C'étoit, suivant Hérodote & Strabon, l'usage des peuples voisins du Caucase, des Thraces, des

Troglodytes (1). En général chez les anciens la naissance étoit regardée comme un mal, & la mort comme un bien; la premiere étoit regardée comme une punition, & la derniere comme un bienfait des Dieux. Delà venoit qu'on ne faisoit jamais de cérémonie de deuil à la mort des enfans, que l'on estimoit très-heureux (2). Le cercueil que, comme on a dit ci-devant, l'on présentoit aux conviés, dans les festins, n'avoit point d'autre motif que ce dogme funebre.

Au Mexique on faisoit aux nouveaux nés une exhortation par laquelle on prétendoit les préparer aux peines & aux miseres qu'ils alloient avoir à souffrir dans ce monde (3). Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil longtemps avant leur mort; les pauvres mêmes n'y manquent pas: on les conserve chez soi, on va les contempler tous les jours, & ce meuble est réputé le plus précieux de la maison (4).

II. Avec des idées si lugubres, avec un

(1) *Herodot. Lib. III. Strabo. Lib. XI. & Lib. XVI.*

(2) *Plutarch. Consolat. ad Apollon. &c.*

(3) V. Hist. de la conquête du Mexique. Liv. III.

(4) V. Lettres curieuses & édifiantes. Tom. XV.

un cœur si pénétré du souvenir des révolutions du monde & des miseres de la vie, il est sans doute étonnant que l'homme échappé aux malheurs de la nature ait songé à perpétuer son espece. Des principes si chagrins semblent avoir du naturellement le conduire au célibat. C'est au moins l'effet que le dogme de la fin du monde produisit sur les *Millenaires*, & sur ceux des premiers Chrétiens qui donnerent dans des visions apocalyptiques. Les hérétiques qui proscrivoient le mariage se fondoient sur l'autorité d'un Evangile des Egyptiens. Ils disent dans Eusebe: *Vous êtes surpris que nous prêchions la virginité, & que nous ne nous marions point, mais ne sçavez-vous pas que nous touchons à la fin des temps* (5)? Ils citoient St. Paul qui avoit dit que le temps étoit court, & qu'il falloit user du mariage & des femmes comme n'en usant pas & comme n'en ayant pas (6). Ils faisoient une fausse application des paroles de Jésus-Christ qui avoit dit: *Malheur aux femmes grosses en ce temps-là; heureuses les stériles en ce temps-là.* Tertullien recommande la virginité à cause des malheurs

(5) *Euseb. Demonstrat. Evangel.*

(6) Epitre aux Corinth. Chap. 8. vs. 25 — 31.

dont on eſt menacé (7). Les Sybilles en prédiſant la fin du monde s'écrient: *ne pariat tunc femina prolem, humani generis ſtrages & maxima meſſis inſtat. Væ quas illa dies deprendet ventris onuſtas pondere* (8).

Bien des exemples nous prouvent que les anciens ont attaché une haute idée à la virginité, & l'ont regardée comme une vertu divine; au moins eſt-elle ſurnaturelle, & par conſéquent la continence a du paroître une privation agréable à la Divinité irritée contre les hommes & jalouſe des penchans de leur nature. Le mérite de cette vertu dut encore paroître plus grand & plus extraordinaire dans les climats chauds de l'Orient où la nature ſemble ſolliciter les hommes bien plus fortement à la propagation de leur eſpece, que dans les contrées plus tempérées ou plus froides. Les Rabbins nous diſent que ceux qui ſe deſtinoient au ſervice du temple & à l'étude de la Loi étoient diſpenſés de la néceſſité du mariage. Bien plus, Moïſe ordonne aux prêtres de ſe ſéqueſtrer de leurs femmes pendant pluſieurs jours avant les ſacrifices & les fêtes. Les prêtres Egyptiens obſervoient la chaſteté

(7) *Tertull. Liber ad uxor.* I.
(8) *Oracul. Sybillin. Lib. II.*

& buvoient des liqueurs refroidissantes, ou même quelquefois se mutiloient. Les Esséniens, les Nazaréens chez les Hébreux, les Gymnosophistes chez les Indiens, les Hiérophontes chez les Athéniens observoient un célibat aussi rigoureux que nos Anachoretes; il en étoit de même des Pythagoriciens & des Cyniques. La loi du célibat étoit préscrite en Perse aux filles du soleil; & l'on sçait avec quelle rigueur les Romains punissoient dans leurs *Vestales* les transgressions opposées à la continence. Chez les anciens Gaulois l'Isle de Sene étoit gardée par neuf vierges, ou même entiérement peuplée de vierges, dont quelques-unes faisoient de temps en temps de petits voyages sur le continent pour la conservation de leur République virginale (9).

De tels principes étoient sans doute aussi absurdes que dangereux, mais ils étoient des conséquences naturelles des idées qu'avoient du faire naître dans l'homme, ou les révolutions réelles de la nature, ou de fausses terreurs; aussi malgré le silence de l'Antiquité on ne peut presque douter que les premiers

(9) V. les. Mém. de l'Académ. des Inscript. Tom. IV. p. 308.

hommes ne se soient portés à quelque excés, & qu'ils n'aient peut-être par-là rendu la réparation du genre humain très-lente; peut-être notre espece ne doit-elle sa conservation qu'à un cri involontaire de la nature, qu'à un penchant qui a bravé les spéculations & les idées lugubres de l'homme effrayé des malheurs du monde. Je regarderois comme une suite de ces principes fatals & destructeurs de l'espece, les usages que nous trouvons encore chez quelques nations sauvages anciennes & modernes. Strabon nous dit que parmi les peuples de la Thrace on voyoit des sociétés de gens qui vivoient sans femmes & qui menoient une vie austere & innocente: c'est dans ce pays que Zamolxis avoit porté le dogme d'une autre vie & de l'immortalité de l'ame. C'est aux mêmes principes que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuses guerrieres, si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique chez quelques sauvages l'usage veut que le mari se mette au lit lorsque la femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens, suivant Strabon, & dans l'Isle de Corse, suivant Diodore de Sicile. Nos voyageurs modernes parlent d'un peuple de Tartarie qui obser-

ve le même usage (10). Pour expliquer une coutume si bizarre d'après notre système, il semble que l'on doit regarder cette conduite du mari comme une sorte de pénitence fondée sur la honte & le repentir d'avoir donné le jour à un être de son espece. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée que suivant les lettres édifiantes citées dans la note le mari pendant sa retraite observe un jeûne très-rigoureux & s'abstient même de boire, ensorte qu'il maigrit considérablement.

Nous trouvons encore des preuves plus cruelles & plus extraordinaires de la haine de quelques peuples pour la propagation de leur espece. Dans l'Isle de Formose il n'est point permis aux femmes d'accoucher avant trente-sept ans; une prêtresse fait avorter celles qui sont enceintes avant ce temps. A cet exemple on peut joindre celui des femmes sauvages qui habitent les bords de l'Orenoque. Le P. Gumilla nous apprend que toutes les exhortations des Missionaires n'ont pu déraciner la coutume où elles sont de faire périr leurs filles en

(10) *Strabo Lib. VII. idem Lib. III. Diodor. Lib. V.* Hist. génér. des voyages. Tom. VII. Lettres édifiantes. Tom. XXIV.

naissant : elles justifient cet usage barbare par la crainte où elles sont des peines que leurs filles auront à éprouver dans le cours de leur vie (11).

Les faits qui précedent semblent nous prouver qu'il fut un temps où un grand nombre de peuples de la terre ont regardé comme un crime de faire des enfans, & où ceux qui cédoient à ce penchant de leur nature cherchoient à expier leur faute & se punissoient eux-mêmes d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre.

III. Qui sçait si dans son origine la *Circoncision* ne procédoit pas des mêmes idées ? Les Payens en rapportoient l'institution à Saturne ; mais cette prétendue circoncision n'est dans Sanchoniaton qu'une castration & une mutilation réelle & entiere. Cronus, suivant cet auteur, se mutila avec les siens en expiation de ses crimes & à cause des calamités qui affligerent la terre de son temps ; il le fit pour appaiser le ciel irrité (12). La circoncision paroît avoir été plus ancienne qu'Abraham ; toute l'Antiquité nous apprend que les peuples

(11) V. les Voyages de la Comp. des Indes. Tom. V. p. 185. & la description de l'Orenoque par le R. P. Gumilla. Tom. III.

(12) *Euseb. Præparat. Evangel. Lib. I. Cap.* 10.

de la Colchide étoient une Colonie d'Egypte ou d'Ethiopie, & qu'ils avoient conservé l'usage de la circoncision. Ces peuples sont les mêmes que l'Ecriture appelle *Chasluim*, *Caslubim* & *Caslouchim*, fils de *Mesraïm*, qui est l Egypte; ainsi toutes les traditions s'accordent sur l'origine Afriquaine de ce peuple Asiatique; l'Ecriture remarque de plus que de *Phetrusim* & *Castouchim* qui étoient freres sortirent *Pelistim* & *Caphtorim*; or ces *Pelistins* qui sont les Philistins, étoient déja pleinement établis en Canaan du temps d'Abraham, puisque ce Patriarche & Isaac son fils firent une alliance avec un de leurs Rois qui régnoit à Gérarre (13). Cependant les Philistins n'avoient point la circoncision. Sur quoi il est bon d'observer que les anciens font sortir les Ibériens d'Espagne de la Colchide, & que les noms d'Ibériens & d'Hébreux ne sont peut-être que la même chose.

Quoi qu'il en soit, nous voyons dans Hérodote la circoncision adoptée par les Ethiopiens, les Egyptiens, les Syriens, les Arabes, les Phéniciens; ce sont les

(13) V. Genese Chap. XXI. XXII & XXVI. *Herodot. Lib. II. Strabo Lib. I. Diod. Lib I. Cap. XVI.* §. 1. *Apollon. Rhodes. Argonaut. Lib. IV. vs.* 277.

Grecs qui firent perdre cet uſage à ces derniers. Les Troglodites, ſuivant Diodore, & les Créophages, ſuivant Strabon, pratiquoient la circonciſion; pluſieurs même ſe mutiloient totalement. Les Egyptiens comme les Arabes ſe circonciſoient à quatorze ans & même à treize ans. Cependant Origene prétend qu'en Egypte la circonciſion n'étoit pas pour le peuple, mais qu'elle étoit réſervée pour les prêtres; les devins, les aſtrologues, les ſçavans, les aruſpices & les prophetes; le ſanctuaire des ſciences & du Dieu de l'avenir ne s'ouvroit qu'aux circoncis; il falloit l'être pour être initié & pour participer aux myſteres (14). Enfin la circonciſion fut de toutes les macérations antiques des nations la ſeule que Moïſe conſerva pour les Hébreux (15). Nous trouvons

(14) *V. Strabo Lib. I. Herodot. Lib. II. Diodor. Lib. III. Cap.* 17. *Strabo Lib. XVI. Huet. Alnet. quæſt. Lib. II. Cap.* 12. §. 7. *Origen. ad Roman. II.* 25. *Joſeph contra Appion. Lib. II. Cap.* 5.

(15) Deuteron. XIV. vs. 1. Aujourd'hui celui qui circoncit après avoir coupé le prépuce le jette dans un vaſe rempli de ſable, & l'abandonne à l'ennemi du genre humain qui a cauſé la chûte du premier homme. V. *Baſnage Hiſt. des Juifs. Liv. VI. Chap.* 8. §. 26. Les Juifs circonciſoient juſqu'aux arbres, *V. Levitic. Chap. XIX. vs.* 23.

chez les Mexicains un usage très-semblable à celui de la circoncision ; ils faisoient une légere incision aux parties viriles pour en tirer quelques gouttes de sang, ensuite on plongeoit l'enfant dans l'eau ; c'étoit un pretre qui faisoit cette cérémonie & qui annonçoit à l'enfant qu'il ne venoit au monde que pour souffrir (16). Chez les Hottentots le retranchement d'un testicule est la marque de l'initiation des jeunes gens au corps de la société (17).

Nous avons vu ci-devant que la castration étoit une pratique familiere à ceux qui se consacroient au culte de Cybele & de la Déesse de Syrie. Peut-être la circoncision n'étoit-elle qu'une mutilation feinte & mitigée ; mais il est inutile de hazarder ici des conjectures, tandis que nous avons tant de monumens & de faits qui prouvent le dégoût de la vie dont les nations anciennes ont été affectées.

IV. Pour nous assurer de cette vérité nous n'avons qu'à considérer l'état primitif de toutes les premieres familles ;

(16) V. La conquête du Mexique. Liv. III. Chap. 17. Histoire générale des voyages. Tom. XII. in 4°. p. 558.

(17) Cérém. religieuses. Tom. VII. Hist. générale des voyages. Tom. V. p. 162.

jettons enſuite les yeux ſur quelques claſſes particulieres d'hommes chez les premieres nations ; par-là nous pourrons ſuivre dans preſque tous les âges ce dégoût pour le monde que les hommes avoient conçu dans les premiers temps. Quoique je remonte aux premieres familles ce n'eſt pas pour y chercher l'origine de ces ſectes particulieres qui ont abandonné les choſes de ce monde ; ce n'étoit point encore-là le temps de ces ſectes ; tous les hommes étoient alors également miſérables & religieux ; tous penſoient & agiſſoient de la même maniere ; tous vivoient ſur la terre ſans attache, ſans demeures fixes, ſans projet pour l'avenir, ſans compter ſur la durée du monde, & dans une attente perpétuelle de ſa deſtruction. En effet quel projet former ſur une terre malheureuſe ? quel goût prendre pour une demeure infortunée ? quelle prévoyance pouvoit-on avoir, quelle précaution pouvoit-on prendre contre des maux irréſiſtibles & ſans remede ? On ne ſongeoit qu'aux plus preſſans beſoins ; l'on vivoit à la journée ; les familles longtemps cachées dans des cavernes, domiciliées ſur les montagnes, ou errantes dans les environs, porterent enfin dans les plaines la même façon de penſer. Leur genre

de vie, effet d'abord de la nécessité, devint ensuite une vie d'habitude que la religion entretint encore longtemps, & qui s'identifia pour ainsi dire avec les hommes. On avoit erré sur les montagnes, on erra de même dans les plaines : on y devint chasseurs & pasteurs ; & l'on conserva toujours le dogme religieux qu'on n'étoit que des pélerins sur la terre, qu'il ne falloit point s'y attacher ; en un mot le genre humain entier étoit un peuple de solitaires & de religieux.

Si nous portons la vue sur quelque nation en particulier, nous y trouverons des traces visibles de cette ancienne vie & de cette façon de penser. Qu'est-ce qu'étoient les Hébreux avant d'entrer en Egypte ? Sinon une troupe de pasteurs, une troupe de pélerins : c'étoit un titre que leur Patriarche se faisoit honneur de porter. *Il y a quatre-vingt ans que je suis pélerin sur la terre*, disoit Jacob à Pharaon. Le nom même d'*Hébreu* désigne un passant, un homme qui n'a point de demeure, & qui, comme dit Eusebe, ne regarde le monde que comme un état passager (18). Au reste ce nom qui semble désigner le genre de vie de ce peuple, ne lui est point si parti-

(18) *V. Euseb. Præparat. Evangel. Lib. VII. Cap. 8. & Lib. IX. Cap. 6.*

culier qu'il n'ait été de même porté par d'anciennes nations ; le nom des Ibériens d'Afie & d'Europe n'a point d'autre étymologie. *Iberi* eft dans les anciennes langues le nom du peuple Hébreu ; ce n'eft pas que je prétende ici faire fortir les Ibériens des Hébreux ; mais c'eft que ce nom qui défigne un ancien état du genre humain a été donné à tous les peuples errans par les nations qui fe font les premieres fixées ou domiciliées (19).

On trouve encore chez les Hébreux d'autres noms qui ont du rapport à cet ancien état des hommes ; *Heber* fignifie un peuple paffant ; *Phaleg*, un peuple difperfé ; *Rehu*, un peuple pafteur ; *Sarug*, un peuple mêlé & confondu ; *Abraham*, prononcé *Aberam* & *Aberaham*, fignifie lui-même *un peuple paffant* אֲבְרָב ou אֲבְרָהָב. Il eft vrai que le texte l'écrit différemment ; mais ce mot lui-même eft peu fufceptible de l'étimologie forcée qu'on lui donne : d'ailleurs on le fait affez fouvent jouer avec le terme *Aber*, pour fentir que les anciens fe font plu auffi à y voir ce fens, fort convénable d'ailleurs à la vie de ce Patriarche.

(19) C'eft-là l'origine des *Celtiberes*, des *Cantabres*, des *Artabres*, des *Iberniens*, des *Infubriens*, &c. Strabon, comme on a dit, fait venir les *Ibériens* de la Colchide, & dit qu'ils ont été chaffés par les révolutions de la terre. *Lib.* 1.

Il faut aussi se rappeller ici ce qui a été dit ci devant sur le nom de *Pelarges* de Πελαργοι Cicognes, oiseaux qui changent souvent de demeure. Dans les siecles qui ont suivi le déluge de Deucalion, ces peuples ne purent demeurer fixes & tranquilles, quoique l'Antiquité nous les donne pour des peuples très-religieux; un tremblement de terre, une inondation de quelque riviere, quelque maladie contagieuse, & plus souvent encore le caprice suffisoient pour mettre ces anciens peuples aux champs; leur vie n'étoit qu'une émigration continuelle; & l'on peut dire que dans l'antiquité les hommes ne tenoient point au sol qui les avoit vu naître.

Pour se convaincre de cette vérité que l'on jette les yeux sur ces nations anciennes qui ont peuplé l'Europe, connus sous le nom de *Celtes*, de *Galles*, ou *Gaulois*. Il paroît que c'est aussi delà que leur nom est venu. Les Grecs nommoient Κελτοι Celtes & Γαλαται *Galates* (20) ceux que les Romains nommoient *Galli*; mais les deux noms Grecs

(20) Κελτοι & Γαλαται sont les mêmes noms, on sçait que le Κ & le Γ des Grecs ont été très-souvent confondus : ainsi Κελτοι, Κελετοι, Γαλαται, Γαλται ou Καλται sont les mêmes noms des peuples que les Romains ont rendus par *Galli*, & les modernes par *Gaulois* & *Gallois*.

n'en ſont qu'un ſeul en différentes dialectes; l'origine de ce nom eſt Orientale גלה *Galah* ſignifie *aller de côté & d'autre*, *errer*, *décamper*, ou bien de *Gal* ou *Gallat*, *rouler*, *aller çà & là* comme les flots. Aucun nom ne convenoit mieux aux anciens peuples & ſurtout à ceux du Nord & de la Scythie qui n'eurent preſque jamais de demeures fixes, & dont toutes les émigrations arrivées en différens temps reſſembloient à des inondations. Il paroît qu'il ne faut point donner d'autre étymologie au nom de ces anciens Scythes connus des hiſtoriens de l'antiquité ſous le nom de *Getes* & de *Gelons*; peut-être même que ceux-ci ont été les ancêtres de tous les autres. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire ancienne n'eſt remplie que de tranſmigrations des peuples, de leurs expéditions, des colonies qu'ils envoyerent en différentes parties de la terre; en un mot on voit les nations ſe chaſſer & ſe repouſſer les unes les autres comme les flots de la mer (21).

V. Il ſeroit inutile de multiplier les autorités pour confirmer une vérité ſi connue, & pour prouver que tous les peuples du monde ont été dans l'origi-

(21) Voyez ſur ces émigrations les Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. VI & XVIII.

ne errans & vagabonds sur la terre; mais en faisant cette observation les historiens n'ont point examiné quel étoit le principe primitif de cette vie errante; ils ont bien dit que c'étoit un effet des révolutions de la terre, mais ils n'ont point approfondi cette triste situation du genre humain, ni examiné le caractere de ces peuples anciens que l'on a toujours faits ou trop sauvages ou trop policés; ils étoient malheureux & par conséquent religieux, car l'un est une suite de l'autre, voilà leurs caracteres; & tous deux ont concouru à mettre dans le cœur de l'homme ce dégoût pour la terre qui l'a si longtemps empêché de se fixer & de travailler à son bonheur ici-bas. Cette vie errante de tous les peuples a du retarder infiniment le progrès des sciences & des arts, indépendamment des connoissances que les révolutions de la nature ont du faire perdre, de la léthargie où les malheurs du genre humain l'ont nécessairement plongé, & de l'indifférence qu'ils ont du lui inspirer pour tout ce qui pouvoit perfectionner la société. Nous avons déja prouvé que le dégoût du monde avoit du pareillement dans les premiers temps mettre de grands obstacles à la multiplication de l'espece & à la répa-

ration du genre humain; on a du craindre de perpétuer une race d'infortunés, & se reprocher de leur donner la naissance. Mais si ce motif a peu-à-peu diminué ou perdu de sa force, si le cri de la nature l'a fait oublier avec le temps, la propagation & l'éducation des enfans ont du encore rencontrer de grands obstacles dans l'état d'une vie errante: c'est un fait que toute nation errante ne peut avoir qu'une foible population; les Hebreux ne se sont si étonnamment multipliés que lorsqu'ils ont été sédentaires en Egypte; on n'a trouvé en Amérique de population nombreuse que dans le Mexique & le Pérou, c'est-à-dire dans des sociétés policées; on en a trouvé pareillement dans quelques Isles d'où les habitans n'avoient pu sortir; d'ailleurs cette vaste partie du monde ne contenoit & ne contient encore que des familles éparses, que l'on ne peut appeller des nations. Il ne faut point que l'on nous objecte ici les Scythes & les Tartares (22), peuples errans qui en de certains temps ont inondé la terre par

(22) Les Scythes & les Tartares sont d'ailleurs des peuples pasteurs dont par conséquent la subsistance est beaucoup plus assurée que celle des sauvages ou peuples chasseurs.

par leurs invasions ; on doit presque être assuré que leur pays n'a jamais été peuplé comme ceux qu'habitent des nations fixes & sédentaires. Lorsqu'il s'agissoit d'une invasion toute la nation se mettoit en marche & ne laissoit personne en arriere ; ainsi ce seroit une erreur de juger de la population des anciens Scythes par la grandeur de leurs armées, peut-être même exagérées par les historiens qui en ont parlé ; toutes les fois que ces peuples faisoient des expéditions ils laissoient leur pays désert ; les confédérations de plusieurs hordes réunies pour faire une invasion dépeuploient de vastes pays pour plusieurs siecles ; & l'on ne trouve dans ce pays, ainsi que dans quelques parties de l'Arabie & de l'Afrique, de si vastes déserts, que parce que ces contrées n'ont jamais été cultivées par des peuples sédentaires. Enfin la Scythie ne joue un rôle dans l'histoire que par des intervalles assez longs, parce qu'elle ne pouvoit supporter ou réparer une déperdition d'hommes égale à celle qui se fait dans l'Europe policée, cultivée, & par conséquent peuplée, dont les habitans depuis tant de siecles se font la guerre presque sans interruption.

La population n'a été que le fruit de la légiſlation, & elle ne s'eſt augmentée qu'en raiſon de la ſageſſe ou de la bonté des gouvernemens & des loix. L'Egypte, la Chaldée, les Indes anciennes & la Chine moderne nous prouvent cette vérité; ce ſont-là les contrées où le genre humain a formé les premieres ſociétés permanentes & où la population eſt devenue prodigieuſe. On s'eſt trompé quand on a confondu l'extrême population de ces pays avec celle du genre humain poſtérieur aux révolutions de la terre, dont on s'eſt fait un tableau auſſi faux qu'incroyable; on a imaginé que ces hommes échappés à la deſtruction de leur demeure n'ont ſongé qu'à perpétuer leur race malheureuſe, tandis que leurs infortunes devoient les faire penſer bien différemment. Ces régions ſi fameuſes ne paſſent aujourd'hui pour avoir été le berceau des nations, que parce que les premiers âges n'ayant répandu ſur la terre que des familles errantes, que des hordes de ſauvages, ces peuples devenus ſédentaires & policés, aidés par des légiſlations & des inſtitutions qui ſecondoient la nature, ont été en état de répandre de nouvelles peuplades ſur la terre, qui ont

porté par-tout leurs loix, leur agriculture & leurs institutions tant politiques que religieuses. En effet comment une grande population auroit-elle été le fruit des premiers temps où les hommes étoient en si petit nombre, si indigens, si dépourvus des choses nécessaires à la vie? S'il est démontré que cette population ne peut avoir lieu dans les nations sauvages, comment auroit-elle pu avoir lieu dans un temps où tous les hommes étoient devenus des sauvages? C'est pourtant sous ces traits que toute l'histoire nous montre tous les anciens peuples de la terre; on les voit errans sur les montagnes & dans de vastes forêts, & appaisant leur faim par les alimens les plus grossiers & les plus dégoûtans. On ne fait point assez d'attention qu'avant que la terre pût se couvrir d'habitans même sauvages, il eût fallu que le temps eût permis à la terre de se couvrir de forêts qui servissent d'azile & de demeure aux hommes & qui leur fournissent par la suite des animaux propres à se nourrir & à se vêtir.

VI. Ainsi c'est une erreur & un défaut de raisonnement qui a fait prendre les idées que l'on a communément sur la population des premiers âges du mon-

de renouvellé; on s'eſt imaginé que la nature pour ſe réparer & ſe perfectionner n'avoit beſoin que d'elle-même & ne demandoit point à être aidée; on a cru que l'inſtinct ſeul lui ſuffiroit pour cela; & comme l'on regarde ces temps primitifs comme ceux du regne de la nature, on croit qu'il en étoit alors des hommes, des forêts & des animaux comme ce que nous en voyons aujourd'hui, & que la terre en a toujours été couverte, même dès ces premiers temps.

Ce raiſonnement ſi faux a produit deux erreurs capitales; la premiere a été de regarder comme un *état de nature*, ou comme un âge d'or un temps où l'homme avoit au contraire tant de raiſons légitimes pour haïr une nature qui lui refuſoit tout, qui détruiſoit juſqu'à ſa demeure, qui l'effrayoit ſans ceſſe, & qui ne ſatisfaiſoit preſqu'aucun de ſes beſoins. Ces circonſtances, loin de faire des hommes heureux, devoient les ſoulever contre la nature, plonger leur eſprit & leur cœur dans une profonde mélancolie, & leur rendre leur exiſtence pénible & inſupportable. Ces réflexions ſi naturelles doivent nous faire ſentir l'abſurdité du ſyſtême de quelques philoſophes qui nous

représentent la vie sauvage comme la plus convenable à l'homme, & la plus propre à rendre heureux des êtres pensans. Ni les sophismes d'une philosophie atrabilaire, ni toute l'éloquence d'un déclamateur irrité contre son espece ne prouveront jamais que la vie des bêtes soit celle de l'homme (23). Revenez, ô Rousseau, de vos tristes préjugés! employez vos talens plus heureusement que pour replonger vos semblables dans leur antique barbarie. Pourquoi desespérer du bonheur de l'espece humaine dans l'état de société? La multitude des abus & des erreurs humaines a sans doute effrayé cet écrivain célebre autant qu'il s'en montre indigné; ce n'est point-là l'effet que ce spectacle devoit produire sur un homme de son génie & sur un mortel sensible; il devoit l'animer contre les préjugés, les erreurs & les abus; il devoit l'exciter à en chercher la source, à instruire les hommes par le tableau même de leurs égaremens, à les consoler en leur montrant que leurs maux ne sont point sans remede. C'est ainsi que la philosophie

(23) Voyez le discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes; par J. J. Rousseau.

peut être utile & conſolante; l'erreur une fois dévoilée, la vérité l'eſt pareillement; il n'eſt preſque point d'erreur qui n'ait ſon origine dans quelque ſentiment qui fait honneur aux hommes; ils n'ont ſouvent péché que par excès de vertu. Conſolons l'homme lorſqu'il eſt malheureux, mais ne nous irritons point contre lui, & ne lui diſons jamais que ſes maux ſont incurables.

La ſeconde erreur a été de croire qu'il n'eſt rien de plus facile à l'homme que de ſuivre ſa nature, tandis que c'eſt au contraire le chef-d'œuvre de l'art que de le contenir dans les bornes que la nature lui preſcrit; c'eſt où peuvent à peine parvenir les légiſlations les plus ſages. Que de préjugés à éteindre! que d'erreurs à combattre! que d'habitudes à vaincre! toutes choſes qui dans tous les temps commandent impérieuſement au genre humain.

Le grand obſtacle à la population primitive a donc été la vie incertaine, inquiette & vagabonde que les hommes ont longtemps menée ſur la terre. La cauſe de ce genre de vie étoit l'indifférence de leur cœur pour toutes les choſes d'un monde malheureux & périſſable. Un dogme ſalutaire en lui-mê-

me & fondé sur une saine philosophie, est devenu pour les humains le plus terrible des poisons. D'abord les premieres familles tremblantes à la vue, au souvenir des malheurs du monde, & dénuées de tout secours, n'ont plus compté que sur ceux du ciel; le présent trop malheureux ne leur a point permis de travailler pour l'avenir; ils n'ont espéré de trouver la fin de leurs maux que dans une autre vie, dans le regne du ciel, au sein de la Divinité. Avec de pareilles dispositions ces premiers hommes ont du être aussi justes & aussi religieux qu'ils étoient misérables. La religion par ses sublimes consolations leur rendit leurs peines plus supportables, & le besoin continuel où ils vécurent les uns des autres dut rendre leur morale équitable. La religion les consola, non parce qu'elle leur enseigna les moyens humains d'adoucir leur situation, parce qu'elle donna à leur esprit plus d'énergie pour la supporter; l'homme ne voyoit d'espoir que dans l'avenir, sa vie d'ailleurs étoit entiérement provisoire, & ses pas étoient guidés par ses besoins & la nécessité. Tel fut sans doute l'esprit & la conduite des premieres générations: il leur arriva ensuite ce qui est

arrivé à toutes les inſtitutions humaines; l'eſprit de cette vie d'attente s'affoiblit inſenſiblement & s'éteignit tout-à-fait, & cependant le même genre de vie ſubſiſta encore longtemps; l'eſprit religieux fut très-longtemps à ſe perdre, mais l'habitude de la vie errante ſe fortifia de plus en plus. Les premieres ſociétés furent errantes & religieuſes; les ſecondes furent errantes & mélancoliques; les troiſiemes furent errantes, farouches & ſauvages; enfin les dernieres tomberent dans la férocité & la plus honteuſe barbarie.

VII. Voilà vraiſemblablement l'origine, non ſeulement de tous les peuples errans, mais encore de tous les peuples ſauvages qui ont peuplé & qui peuplent encore plus de la moitié de notre globe. Je n'ai rien vu dans leurs caracteres & leurs uſages qui puiſſe démentir cette origine: j'y vois des hommes qui dans les premiers temps qui ont ſuivi la révolution du monde, ont perdu l'eſprit de la vie ſociale & qui n'y ſont point encore rentrés; j'y vois des gens qui par l'impreſſion que ces cataſtrophes avoient faite ſur eux, ont penſé qu'il ne falloit plus compter ſur le monde, ni faire aucun fond ſur

la durée des choſes, & qui ſont demeurés les dupes & les victimes de leurs idées mélancoliques qu'ils ont tranſmiſes à leur poſtérité actuelle. C'eſt delà que nous voyons chez tous les ſauvages une diſpoſition à la triſteſſe, une vie ſans prévoyance, un caractere inconſtant, une privation totale des arts & des ſciences, des fêtes & des uſages lugubres, des dogmes apocalyptiques, des craintes & des eſpérances vagues, enfin le mêlange bizarre mais naturel qui a du ſe faire de l'homme ſauvage enté ſur l'homme religieux.

Pour rendre plus ſenſibles ces triſtes effets des impreſſions faites par les malheurs du monde, remontons à ces temps où l'approche du royaume des Cieux ayant été prêchée aux hommes & ayant été priſe par eux dans un ſens apocalyptique qui leur faiſoit regarder la fin du monde comme prochaine, on vit alors ſe former des ſociétés toutes ſpirituelles & des peuplades de ſolitaires & d'hermites qui abandonnerent les villes pour habiter les déſerts afin de ne s'occuper que de la vie future, & qui dédaignerent juſqu'au ſoin de leurs corps pour anticiper ſur la vie des anges. On ſçait qu'il y a eu dans la Thébaïde des

villes entieres, où jusqu'à dix mille hommes & vingt mille femmes avoient embrassé ce genre de vie (24). Les montagnes de cette contrée aride se remplirent de pieux contemplateurs dont on comptoit jusqu'à quarante mille. Qu'on me permette à présent de supposer que sur cette énorme multitude de solitaires des deux sexes, il n'y en ait eu qu'un par centaine qui dégoûté de son état se soit écarté dans les déserts de ces vastes contrées; je demande si de ces désertions il n'en a pas pu résulter une quantité d'hommes & de femmes suffisante pour avoir depuis seize siecles peuplé l'Afrique entiere de nations errantes & sauvages? Qui sçait s'il n'y a pas eu quelques descendans de ces pieux sauvages qui ont mangé de la chair humaine? Lorsqu'on veut être plus qu'un homme sur la terre, les sentimens de l'humanité ne doivent point tarder à se perdre; la condition humaine est un fardeau que la religion apprend à supporter, mais qu'elle n'auroit jamais du apprendre à déposer. Il est bien vrai que la vie est un passage, mais tant que ce passage dure il faut y vivre

(24) V. Hist. Ecclésiast. de M. Fleury. Tom. V. p. 25.

suivant sa nature, il faut y vivre en homme, il faut y remplir les devoirs de l'état présent dans lequel l'Etre suprême nous a placés & dans lequel il veut que nous menions une vie occupée & utile, puisque le cours de la nature & la vicissitude des saisons nous y obligent. Si Dieu renverse quelquefois vos habitations, s'il détruit vos villes, c'est afin que vous les répariez, que vous les reconstruisiez; s'il agite & s'il disperse vos sociétés, c'est pour qu'elles se renouvellent & se rassemblent de nouveau; les récompenses futures ne peuvent être le fruit que de votre patience, de votre persévérance dans la carriere laborieuse où Dieu vous a placés. Vivez donc selon votre état présent si vous aspirez à être heureux dans l'état futur; il ne vous est point permis d'anticiper sur la vie du ciel sans vous rendre coupables envers les êtres de votre espece. La vie est un pélerinage, dites-vous, & moi je vous réponds qu'un pélerin est un fainéant inutile, que l'homme n'est point fait pour l'être; je vous dis que pendant son séjour sur la terre il est un centre commun auquel il doit être uniquement attaché & dont il ne peut jamais avoir de prétextes pour se

ſéparer ; il deviendroit alors un déſerteur que la ſociété auroit droit de réclamer & que la juſtice divine punira ſans doute pour avoir quitté ſon poſte & négligé ſes premiers devoirs.

VIII. De quelque maniere que les anciens habitans de la terre aient corrompu les dogmes ſur l'avenir, il paroît toujours conſtant que tous ont commencé par mener une vie errante, & que la plûpart d'entre eux ſont à la fin devenus totalement ſauvages ; douter de cette vérité ce ſeroit récuſer le témoignage de toute l'Antiquité qui nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des ſauvages de l'Amérique & des nations les moins civiliſées. Diodore de Sicile nous repréſente les premiers Egyptiens comme des hommes féroces & ſauvages, ſe mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'uſage du feu, des métaux & des armes pour ſe défendre contre les bêtes (25). Le tableau que l'hiſtoire nous fait des premiers habitans de la Grece n'eſt guere plus favorable: ils ne vivoient que de

(25) *Diodor. Lib. I. §. 1. art. 3.*

feuilles des arbres & de mauvaises herbes; ce fut, selon Pausanias (26), Pélasgus qui enseigna aux Arcadiens à construire des cabanes, à se vêtir de peaux de bêtes & à se nourrir de glands. Nous avons déja vu qu'Orphée persuada aux Grecs sauvages de vivre en société & de bâtir des villes; en leur donnant ses mysteres il les attacha par les liens de la religion au nouveau genre de vie qu'ils venoient d'embrasser.

Les Scythes, suivant Hérodote, étoient, comme les sauvages modernes du Canada, dans l'usage d'arracher les chevelures aux ennemis qu'ils avoient vaincus, ils buvoient dans leurs crânes & s'abreuvoient de leur sang. Eusebe pareillement les donne pour des Antropophages; en un mot les sauvages de l'Amérique septentrionale nous offrent les traits des anciens Scythes (27). Nous voyons les mêmes conformités dans les Thraces. Chez eux les hommes & les femmes se peignoient le visage & le corps, se piquoient la peau & y faisoient des incisions, suivant Hesychius; ils vouloient par-là se rendre plus ter-

(26) *Pausanias. Lib. VIII. Cap.* 1.

(27) *Herodot. Lib. IV. Euseb. Præparat. Evang. Lib. I. Cap.* 4.

ribles. Ils avoient plusieurs femmes; à la mort du mari on immoloit sur son tombeau celle qu'il avoit le plus chérie; ils étoient, comme les negres, dans l'usage de vendre leurs enfans; chez eux, comme chez plusieurs sauvages les femmes seules travailloient à la terre (28).

Les Indiens, suivant Diodore de Sicile, ne vivoient dans l'origine que de fruits, se couvroient de peaux de bêtes, ignoroient la culture; plusieurs d'entre eux ont encore conservé l'usage de brûler les femmes après la mort de leurs maris; &, suivant Hérodote, ils tuoient les vieillards & les infirmes pour les manger (29). Les Sarmates mangeoient leurs parens morts dans leurs festins. Les Bactriens exposoient leurs vieillards & les faisoient dévorer par les chiens. Les habitans de la Sardaigne tuoient leurs peres lorsqu'ils étoient vieux, usage qui s'est conservé chez quelques peuples de Tartarie, de Sibérie & d'Amérique. Les Perses abandonnoient les morts & même les moribonds aux bêtes. Les Irlandois, suivant Strabon, mangeoient les corps morts de leurs peres; le même

(28) *Herod. Lib. V. Plato de legibus. Lib. VII.*
(29) *Herodot. Lib. III & IV. Valer. Maxim. Lib. II. Cap. 6. §. 14.*

Auteur rapporte la même choſe des Maſſagetes. (30) Chez les Cimbres les grands officiers des Rois étoient enterrés avec eux, uſage qui leur étoit commun avec les Scythes. Les Chinois, aujourd'hui ſi policés, habitoient autrefois les antres & les cavernes, ou vivoient perchés ſur des arbres ; ils ſe couvroient de peaux ou de feuillages, & ignoroient le labour.

Les Cantabres, ſuivant Strabon, mettoient en croix leurs priſonniers de guerre, & avoient, comme nos ſauvages modernes, une chanſon de mort qu'ils chantoient dans ces occaſions (31). Nous voyons l'uſage de ſe peindre le corps établi chez un grand nombre de peuples anciens, tels que les Thraces, les Illyriens, les Brétons ou Britons, que les Romains ont appellés *Pictes* (32). Enfin preſque tous les peuples de la terre ont ſacrifié des victimes humaines, & nous ont donné dans leurs mœurs & leurs uſages des preuves d'une férocité, d'une ignorance, ou d'une bizarrerie qui nous montrent qu'ils ont été ſauvages dans des temps aſſez près des

(30) *Strabo. Lib. IV.* (31) *Strabo. Lib. II.*
(32) En langue Celtique *Britbi* ſignifie ſe *peindre.*

nôtres pour que le souvenir nous en soit resté. Je ne parlerai point ici des sauvages modernes de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique, dont les mœurs atroces sont décrites dans la plûpart des voyageurs : elles nous font voir que ces peuples sont encore au même point où nos ancêtres & ceux des nations les plus policées étoient il y a deux mille ans. Nous nous contenterons de dire que ces perversités sont les fruits des abus que les premiers hommes échappés aux révolutions de la terre ont faits peu-à-peu de leurs dogmes sur l'avenir, & de la mélancolie funeste où les a plongés la vie malheureuse qu'ils ont menée. Nous allons voir dans le livre suivant par quelle voie les hommes ont été tirés de cet état déplorable, & par quels degrés on les a ramenés à l'état de société.

Fin du second Livre, & du Tome premier.







